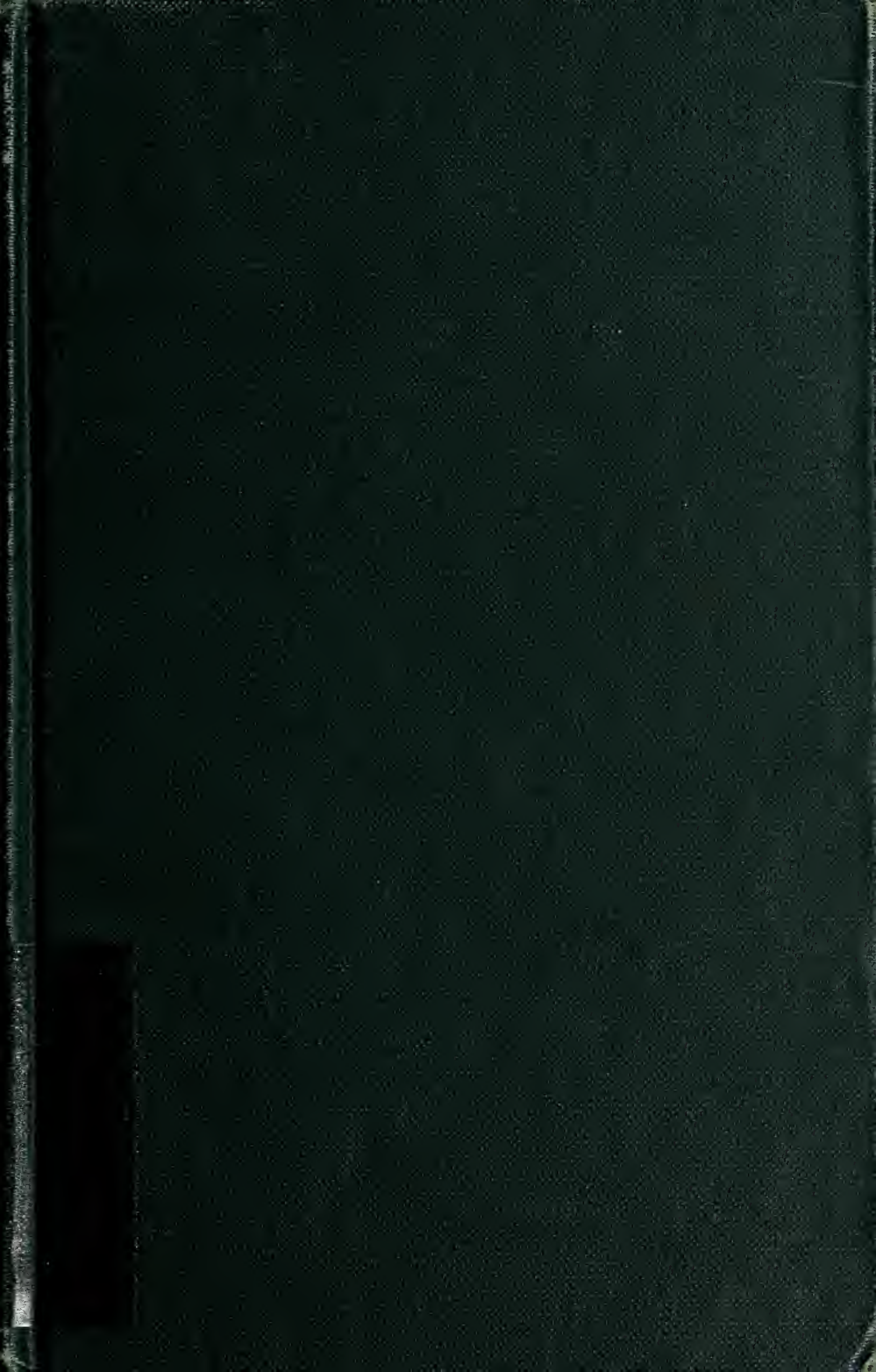
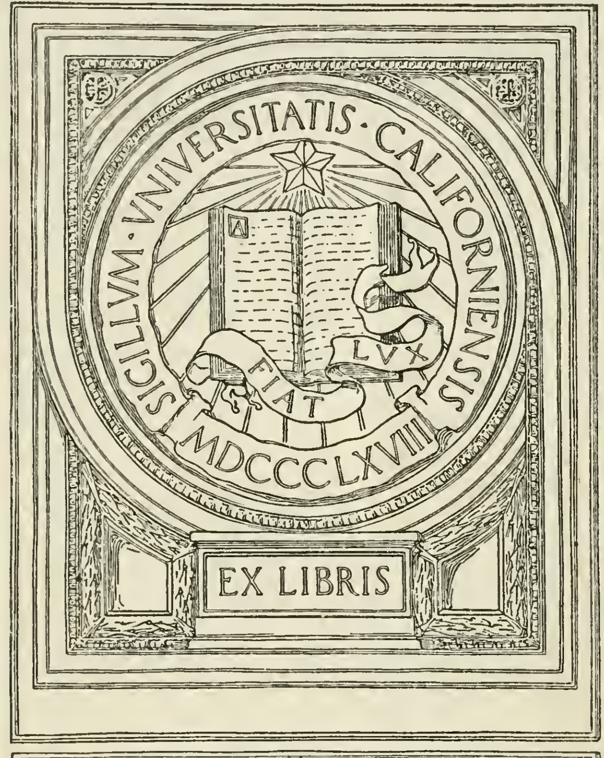
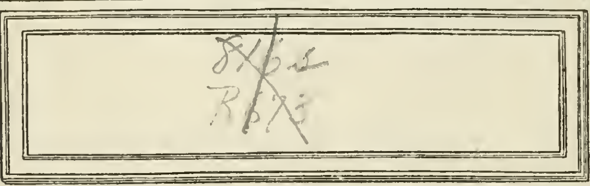



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



SAMUEL ROCHEBLAVE

GEORGE SAND
ET
SA FILLE

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

GEORGE SAND

ET

SA FILLE

DU MÊME AUTEUR

LE COMTE DE CAYLUS, *l'homme, l'artiste, l'antiquaire.* — Hachette, in-8°, 1889. (Couronné par l'Académie française.)

JOSEPH DE MAISTRE, étude couronnée par l'Académie française en 1892.

LES COCHIN, étude sur une famille d'artistes du XVIIe et du XVIIIe siècle, 1893. (Couronné par l'Académie des Beaux-Arts.)

Trois *Études* sur George Sand : *Une amitié romanesque. — George Sand avant George Sand. — La fin d'une légende.* — (*Revue de Paris* des 15 décembre 1894, 15 mars 1896 et 15 mai 1897.)

Introduction aux LETTRES DE GEORGE SAND A ALFRED DE MUSSET ET A SAINTE-BEUVE. — Calmann-Lévy, 1897.

Le Centenaire de George Sand (*Revue Universelle* du 1er juillet 1905).

PAGES CHOISIES DE GEORGE SAND, précédées d'une étude. — Calmann-Lévy.

Trois *Études* sur *Les rapports de l'art et de la littérature en France aux XVIIe, XVIIIe, et XIXe siècles*, dans l'HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANCAISES, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville. (A. Colin, éditeur.)

Trois *Études* sur J.-B. Pigalle : *Le Monument du Maréchal de Saxe* (brochure, Alcan, 1901); — *J.-B. Pigalle et son Art;* — *La Femme dans l'œuvre de J.-B. Pigalle* (*Revue de l'art ancien et moderne*, 1903 et 1905).

En préparation : *Agrippa d'Aubigné*, étude morale et littéraire.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12186-6-05. — (Encre Lorilleux)

SAMUEL ROCHEBLAVE

GEORGE SAND

ET

SA FILLE

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

A MES SŒURS

S. R.

AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent ont d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, numéros des 15 février, 1er mars et 15 mai 1905. Elles résument la double correspondance, jusqu'ici entièrement inédite, que George Sand et sa fille entretinrent de 1835 à 1873. Cette correspondance est venue entre nos mains à la fin de 1899.

A la veille du Centenaire de George Sand, M. René Doumic, dans un bel article du 15 juin 1904, consacré à l'œuvre de l'écrivain, signalait l'existence de ces documents, et en donnait plusieurs extraits significatifs. Presque aussitôt, M. Ferdinand Brunetière nous deman-

dait une étude sur les lettres de la mère et de la fille, et prêtait à ces pages l'hospitalité de sa grande revue.

Qu'il nous soit permis d'associer ici, dans un même sentiment de gratitude, les noms du très distingué critique de la *Revue des Deux Mondes* et de son éminent directeur.

S. R.

GEORGE SAND ET SA FILLE

D'APRÈS

LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ENFANCE AU MARIAGE (1828-1847)

> « Sois bonne, entends-tu ? *bonne* avant tout, bonne toujours... »
> (Lettre de G. Sand à sa fille.)

I

Les fêtes récentes du Centenaire de George Sand, les publications de toute sorte auxquelles la vie de l'illustre écrivain a donné lieu durant ces dix ou douze dernières années[1], semblent

1. Bornons-nous à rappeler ici les principales : Henri Amic, *George Sand; mes souvenirs* (Calmann-Lévy, 1893) : — Arvède Barine, *Alfred de Musset* (Hachette, 1893) ; — Ed. Grenier, *Souvenirs littéraires* (Lemerre, 1894) ; — Spoelberch de Lovenjoul, *les Lundis d'un chercheur* (Calmann-Lévy, 1894) ; du même, *la Véritable histoire de « Elle et Lui »* (Calmann-Lévy, 1897) ; —

avoir laissé peu de chose à découvrir sur sa personne et sur son caractère. Les divers aspects de cette grande figure sont aujourd'hui connus, les traits principaux fixés, ainsi qu'un certain nombre de traits secondaires. On connaît la jeune épouse de Casimir Dudevant[1], au génie encore endormi et vague; on connaît l'amoureuse platonique d'Aurélien de Sèze[2], déjà attentive à l'appel de la vocation; on a étudié maintes fois la révoltée romantique, Lélia, et, hier encore, on confessait définitivement, — selon toute apparence, — la douloureuse amante de Musset; on n'a jamais ignoré

Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve, avec Introduction de S. Rocheblave (Calmann-Lévy, 1897); — Edm. Plauchut, *Autour de Nohant* (Calmann-Lévy, 1899); — Charles Maurras, *les Amants de Venise* (Fontemoing, 1902); — *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset,* publiée d'après les documents originaux, par Félix Decori (Bruxelles, juin 1904); — *Correspondance entre George Sand et Flaubert* (Calmann-Lévy, 1904); George Sand, *Souvenirs et idées* (Calmann-Lévy, 1904). — Nous mettons à part l'ouvrage capital de Wladimir Karénine (madame Komaroff), *George Sand, sa vie et ses œuvres,* si remarquablement documenté, et puisé aux sources. Deux volumes in-8° ont paru chez Ollendorff (1899) et vont jusqu'à l'année 1838. La suite doit paraître prochainement.

1. *Revue encyclopédique,* 1893, lettres à la famille de Saint-Aignan.

2. *George Sand avant George Sand,* par S. Rocheblave (*Revue de Paris,* 15 mars 1896).

la mère de Maurice; l'amie nous est révélée par la correspondance de Flaubert et par vingt autres; la grand'mère enfin, et la « bonne dame de Nohant », sont entrées de plain-pied dans l'histoire, j'allais presque dire dans la légende. Des ombres et des rayons qui composent cette vie, les unes sont aujourd'hui éclaircies, les autres consacrés.

Un point s'est jusqu'ici dérobé à l'investigation de la critique. George Sand eut deux enfants, qui tous deux lui survécurent : Maurice, mort le 4 septembre 1889; Solange, morte le 17 mars 1899. Abondamment renseigné sur la mère de Maurice, le public ignore à peu près tout de la mère de Solange. Regrettable lacune, qui masque tout un aspect de cette vie, et qui empêche d'en tirer en quelque sorte la contre-épreuve intime. Car la fille de George Sand, — si l'on en juge par les rares pages qui lui ont été consacrées[1], — n'était point femme à passer inaperçue, même auprès de sa mère. Très fille de George Sand par les riches

1. *La fille de George Sand*, par George d'Heylli, Paris, 1900, plaquette. — Article de Henri Fouquier, paru dans *la Liberté* du 7 novembre 1899.

dons de l'intelligence, elle l'était aussi peu que possible par l'imprévu de son caractère et la personnalité de ses goûts. Avec de telles oppositions, les rapports des deux femmes durent être dépourvus de banalité. Leur correspondance ne pouvait manquer d'être la pierre de touche de leur caractère. Il était intéressant de savoir comment George Sand s'était comportée dans cette épreuve, de toutes peut-être la plus périlleuse. D'illustres exemples littéraires nous montrent ce que peuvent être, en pareil cas, les mésintelligences du sang. Mais jusqu'ici régnait, sur ce point, une obscurité complète. Était-ce donc pour quelque fâcheuse raison que, sauf allusion aux années d'enfance de Solange, aucune lettre de George Sand à sa fille n'avait été admise dans la *Correspondance* en six volumes[1] publiée par les soins de son fils? Sinon, comment interpréter un silence qui ressemble à une exclusion ?

L'explication est en vérité plus simple. Elle tient beaucoup moins aux rapports de la fille et de la mère, qu'aux rapports de la sœur et

1. Calmann-Lévy, 1883-1884.

du frère, à la date de 1883. Maurice Sand, après la mort de sa mère, fut encouragé par ses amis à publier certaines de ses correspondances. Il lança un ballon d'essai, dans la *Revue des Deux Mondes*, en janvier 1881. Le succès le décida à poursuivre; il projeta dès lors une publication en six volumes. Solange désapprouvait en principe l'entreprise; elle était, au surplus, brouillée avec son frère. Aussi, quand Maurice lui demanda communication des lettres qu'elle avait reçues de sa mère, en vue d'un choix, répondit-elle par une fin de non-recevoir. Elle prétendit avoir tout détruit. Elle avait tout gardé. Tout, c'est évidemment trop dire. Du moins avait-elle conservé, et cela *dès l'enfance* (le détail a son prix), la plupart des feuillets noircis par cette mère d'élite, qui l'avait toujours aimée et conseillée, et à laquelle Solange, en dépit de maintes incartades, avait aussi rendu affection pour affection.

Si donc la fille de George Sand a pu paraître exclue de la correspondance de sa mère, ce ne fut que par sa faute. Faute qu'elle regretta, sur la fin de sa vie! Après la mort de son frère, un secret désir semble être né chez elle

de reprendre, dans la mémoire de la mère glorieuse, une place, — sinon la première, que Maurice avait toujours occupée, — du moins la juste place que George Sand lui avait constamment gardée dans sa vie et dans son cœur. Ce désir était d'autant plus respectable qu'il se liait chez elle au souvenir d'un petit enfant, sur la tombe duquel la mère et la fille confondirent leurs plus douloureuses larmes. Aussi prit-elle soin qu'après elle, parmi les rares papiers dont elle n'ordonnait point la destruction, se trouvassent ceux qui avaient trait à ses rapports avec sa mère, et qu'ils fussent remis entre des mains qui en sauraient le prix[1].

Ce sont ces papiers, dont nous offrons au public des fragments importants. Ils ne contiennent, à vrai dire, aucune révélation « sensationnelle, » et de cela nous nous félicitons. Mais ils retracent une histoire vécue, abondante en péripéties, au total inconnue, d'où se dégagent quelques utiles enseignements. Ils complètent le dessin d'une vie mémorable, et ils

1. La correspondance de George Sand avec sa fille (ou du moins ce qu'il en reste), comprend 241 lettres ou billets ; — celle de Solange avec sa mère, 362 lettres ou billets.

en ébauchent une autre en regard. Nous croyons, en publiant ces pages intimes, ne pas céder simplement à un goût d'indiscrétion et de vaine curiosité. D'ailleurs, à l'intérêt psychologique et moral se joint parfois, ici, l'intérêt des faits et des choses. Chemin faisant, ces pièces éclairciront certains points de biographie, en rectifieront d'autres. Solange, qui mériterait peut-être une étude, rend en un sens cette étude superflue par la façon dont elle se peint dans ses lettres. Sur certains faits de la vie de son mari Clésinger, ou de Chopin, Chopin et Clésinger déposeront eux-mêmes. Témoignages très instructifs. Mais ce qui ressort surtout de ces papiers jaunis, ce qui s'affirme avec une décisive autorité, c'est la supériorité de vues, le constant courage, le dévouement inébranlable dont George Sand multiplia les preuves dans ses lettres à Solange enfant, à Solange jeune femme et mère, à Solange épouse malheureuse, à Solange libérée et tentée par la carrière littéraire. Dans cette haute direction vers le bien qu'elle désira lui imprimer toujours sans tyranniquement la lui imposer, George Sand nous apparaît sous trois aspects nouveaux, et

comme dans trois rôles : rôle d'éducatrice pendant la formation ; rôle de défenseur et de directeur de conscience pendant la crise morale : plus tard, rôle de guide et de conseiller littéraire. Ainsi se présente-t-elle à nous, partout mère infatigable, et digne assurément d'être mieux écoutée. La plupart des malheurs de Solange lui vinrent de n'avoir prêté qu'une oreille indocile à cette voix. Parfois le bonheur nous manque, et parfois aussi c'est nous qui lui manquons.

Un beau caractère manqué, une vie manquée, sont choses qui tournent à la confession délicate, sous la plume des intéressés. Et puis, à côté d'eux, il y a les autres. Aussi une certaine réserve s'imposait-elle à nous, dans le choix de nos documents. Quoiqu'il ne s'agisse que de personnes disparues, ce n'est pas à des morts qui ont souffert de leurs fautes que l'on doit toute la vérité. Nous avons dit ici du moins toute celle qui était utile à connaître, toute celle qui était compatible avec le respect des personnes. Et nous tâchons d'unir, dans cet exposé sincère, quelques égards nécessaires à beaucoup d'impartialité.

II

Gabrielle-Solange Dudevant naquit à Nohant, le 13 septembre 1828, pendant la visite inopinée que fit à sa mère Aurélien de Sèze[1]. L'amoureux platonique de madame Dudevant, alors en correspondance réglée avec elle, était inquiet d'un long silence et du trouble moral que manifestaient les dernières lettres reçues : il quitta Bordeaux pour revoir, après plus d'un an, celle dont il s'était peu à peu constitué le directeur spirituel et littéraire. Il ne fut pas peu stupéfait de trouver une femme absor-

1. Voyez *Histoire de ma vie*, IV, 48 ; — Vladimir Karénine, I, 296 ; voyez aussi *Revue de Paris*, article cité, 15 mars 1896.

bée par les préparatifs d'une layette. Au cours de cette visite, Aurore eut une frayeur qui hâta la venue de l'enfant. Solange arriva très petite et fluette, d'ailleurs bien constituée. Elle devait énergiquement rattraper le temps perdu. Son premier développement, entre 1828 et 1835, est décrit dans le premier volume de la *Correspondance* de sa mère.

Le 27 décembre 1828, Solange est encore « bien petite et bien délicate » pour que madame Dudevant risque le voyage de Paris auprès de sa mère. « Du reste, elle est fraîche et jolie à croquer, » déjà ! Elle engraisse bientôt, et si rapidement, qu'au mois de mars 1829, c'est « une masse de graisse, blanche et rose, où on ne voit encore ni nez, ni yeux, ni bouche. C'est un enfant superbe, quoique né imperceptible ; mais, pour espérer que ce soit une fille, il faut attendre qu'elle ait une figure. Jusqu'ici elle en a deux, aussi rondes et aussi joufflues l'une que l'autre. » Cette santé rassurante permet à la mère d'aller et de venir. Elle fait, en novembre-décembre 1829, le voyage de Périgueux ; Boucoiran, le précepteur de Maurice, remplira par surcroît le rôle de nour-

rice sèche auprès de Solange. « Ayez aussi l'œil sur ma petite pataude, et l'oreille à ses cris. » Boucoiran annonce un rhume. « Ma fille est enrhumée, dites-vous ? Si elle l'était trop, faites-lui le soir un lait d'amandes, vous avez ce petit talent : mettez-y quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger, et une demi-once de sirop de gomme. » La jeune femme revient sur ces entrefaites, et peut annoncer à sa mère (29 décembre 1829) les merveilles de ce petit prodige de quinze mois : « Ma fille commence à parler anglais et à marcher. Elle a une bonne qui lui parle espagnol et anglais. Si cela pouvait continuer, elle apprendrait plusieurs langues sans s'en apercevoir. » Mais cela ne continua pas. La jeune Pepita était malpropre et paresseuse, avec cela imprudente. Il fallut la renvoyer. Solange fut confiée à la femme d'André, le domestique. Elle était d'ailleurs « belle comme un ange, blanche comme un cygne, et douce comme un agneau... » « Elle ressemble, dit-on, à Maurice ; elle a de plus que lui une peau blanche comme la neige. » Maurice avait le teint bistré, des yeux bruns magnifiques, une superbe tête d'enfant. Plus âgé que Solange de

cinq ans, il occupait déjà le crayon d'Aurore, qui tâchait de fixer sur le papier son caractère de beauté tout italien. De là des portraits envoyés à madame Maurice Dupin. Tels sont les placides passe-temps de la jeune madame Dudevant, à la veille de la Révolution de 1830.

L'annonce des journées de Juillet la bouleverse. L'énergie qui dormait au cœur de la mère se réveille soudain. Elle écrit à Boucoiran, alors à Paris, le 31 juillet : « Je me sens une énergie que je ne croyais pas avoir. L'âme se développe avec les événements. On me prédirait que j'aurai demain la tête cassée, je dormirais quand même cette nuit ; mais on saigne pour les autres. Ah ! que j'envie votre sort ! Vous n'avez pas d'enfant ! Vous êtes seul ; moi, je veille comme une louve sur mes petits. S'ils étaient menacés, je me ferais mettre en pièces. » A ce cri frémissant de la passion maternelle, succède cet autre, qui annonce déjà, chez la jeune Berrichonne (elle a vingt-six ans) la future George Sand : « S'il ne fallait que mon sang et mon bien pour servir la liberté ! Je ne puis pas consentir à voir verser celui des autres, et nous nageons dans celui des

autres ! » Mot qui fait déjà songer à celui d'une lettre à Dumas, beaucoup plus tard : « Les *autres*, est-ce qu'il y en a, des *autres* ? »

Cependant cet « altruisme » naissant commençait, comme la charité bien ordonnnée, par lui-même. Il fallait s'affranchir, avant d'affranchir autrui. C'est de janvier 1831 que date la première émancipation. On sait qu'à cette date, Aurore, armée de griefs sérieux contre son mari, passa avec lui un contrat qui lui donnait licence de mener une existence en partie double, six mois de l'année à Paris et six mois à Nohant, et de tenter à ses risques la carrière des lettres. La première séparation coûta peu à l'épouse, et pour cause ; elle coûta beaucoup à la mère. « Je suis enfin libre, mais je suis loin de mes enfants [1]. » Cependant il le fallait. Le problème sera maintenant, pour elle, d'accorder la passion littéraire avec l'amour maternel, qui fut toujours chez elle, lui aussi, une véritable passion. L'axe de sa vie est désormais tracé suivant cette ligne. D'instinct et de volonté tout ensemble, elle le suivra, non

1. A Boucoiran, 13 janvier 1831. *Corr.*, I, 145.

sans faux pas momentanés, mais en reprenant vite son aplomb, par l'énergique manœuvre de ce double balancier.

Dès la première fugue, elle jette ce rappel à Maurice : « Solange parle-t-elle quelquefois de sa maman? Empêche qu'elle ne m'oublie. » (25 janvier 1831.) En avril, elle rentre au foyer. « Je me porte tout à fait bien, écrit-elle à sa mère, depuis que j'ai revu mes enfants. Ce sont deux amours. Solange est devenue belle comme un ange. Il n'y a pas de rose assez fraîche pour vous donner une idée de sa fraîcheur. » Toutefois, le premier enchantement passé, sa perspicacité, aiguisée par l'absence, lui montre vite la différence de ces « deux amours ». A la même, 31 mai 1831 : « Ma fille est belle et mauvaise, Maurice est maigre et bon... Je gâte un peu ma grosse fille; l'exemple de Maurice, qui est devenu si doux, me rassure pour l'avenir. » Même note le 9 septembre : « Maurice est toujours maigre, sa sœur toujours énorme, Nohant toujours tranquille, La Châtre toujours bête. » Mais déjà la séparation lui paraît trop dure. Dès 1832 elle caresse l'idée d'emmener à Paris au moins l'un de ses enfants. Ce sera Solange.

Car, à prendre Maurice, il faudrait emmener le précepteur, chose impossible. Au reste, elle a commencé elle-même l'instruction de sa fille; elle la continuera, tout en écrivant *Indiana* : « Solange est plus rose que jamais. J'espère vous la conduire ce printemps. Elle est assez raisonnable pour faire un tour à Paris avec moi; vous verrez qu'elle est bien gentille et bien caressante; mais vous serez effrayée de sa grosseur; je voudrais bien la voir s'effiler un peu. » (A madame Dupin, 22 février 1832.)

Six semaines après, Solange est à Paris avec sa mère, quai Saint-Michel. Elle a trois ans et demi. D'abord désorientée, elle demande son compagnon de jeux, Maurice; elle pleure quand elle voit son portrait, se console devant la girafe du Jardin des Plantes, rit, babille. Le matin, elle grimpe dans le lit où George Sand s'attarde après une nuit d'écriture. Puis elle court au balcon, voir les pots de fleurs (le balcon de Jenny l'ouvrière chez Lélia!)[1], elle brise les plantes et les raccommode avec des

1. C'était un jardin en miniature. Une lettre *inédite* de mai 1832 signale douze pots de fleurs où croissaient roses, lilas, jasmins, giroflées, oranger, géranium, réséda, et même un cassis tout couvert de fruits verts.

pains à cacheter, bref, elle fait ces adorables sottises que toute maman se complaît à raconter.

Bientôt elle s'enhardit, et le fond de la nature reparaît : « Solange commence à s'accoutumer à Paris et à devenir méchante. Jusqu'à présent elle était si étonnée de tout ce qu'elle voyait, qu'elle ne pensait pas à avoir des caprices. A présent elle en a pas mal ; mais je ne lui cède pas, et elle redevient gentille ». (17 mai 1832, à Maurice.) Elle apprend à lire ; elle est avide de savoir. L'été les ramène à Nohant, suivant les clauses du traité, et l'hiver les voit dans le nouveau logis du quai Malaquais, petit mais bien clos, fourré de tapis (George Sand était très frileuse), facile à chauffer, et « excellent pour travailler ». Travail littéraire déjà nocturne; l'habitude en était prise dès avant la naissance de Solange. Maintenant (fin 1832), Solange lit tous les jours, sort avec la bonne, demande à aller au *pestacle* (le spectacle préféré de la jeunesse et des artistes est alors Franconi ; une histoire complète du romantisme devrait avoir un chapitre sur ce cirque « littéraire »); entre temps, dit des impertinences,

appelle un ami de sa mère « vieux bavard, vieille bête » ; au total, assez aimable, et fort divertissante. Sa mère est obsédée, le jour, de visiteurs qu'attire le succès inouï d'*Indiana*, de *Valentine* et de la *Marquise*. « Le soir je m'enferme avec mes plumes et mon encre, Solange, mon piano et mon feu. Avec cela, je passe de très bonnes heures... Solange me donne plus de bonheur à elle seule que tout le reste. Elle a fait de grands progrès d'intelligence et de gentillesse depuis ces quatre mois. » (20 décembre 1832.)

En mars 1833, George Sand fait venir Maurice de Nohant, et le met au lycée Henri IV : il a près de dix ans. La mère a donc ses deux enfants sous la main. Littérature et maternité, c'est bien son programme. Cela complique un peu la rédaction de certains chapitres de *Lélia* ; car, si Maurice n'a que la grippe à Henri IV, Solange a la coqueluche au quai Malaquais, et la mère fait la navette. Mais enfin les maladies cèdent, l'été de Nohant rétablit les santés, et la production littéraire va toujours son train. L'hiver de 1833-1834 s'annonce laborieux et calme.

Calme trompeur ! C'est durant cet hiver que éclata l'orage de passion, accompagné de scandales divers, qui bouleversa deux ans de cette existence : aussitôt après, survinrent les luttes domestiques qui faillirent expulser la mère de son propre foyer. Depuis le début de décembre 1833, date du départ pour Venise, jusqu'à la fin de juillet 1836, époque où elle gagne son procès contre son mari et recouvre sa liberté avec la possession de ses enfants, George Sand ne sort d'une crise que pour retomber dans une autre. A l'éclat de sa fuite succède celui de son retour. Puis ce sont les reprises de passion pour Musset, suivies d'accès de désespoir. En août-septembre 1834, George Sand est hantée par l'idée du suicide. Seule, la pensée de ses enfants l'en détourne. Cette même pensée ne l'a du reste pas quittée un seul instant, même aux heures les plus tragiques du drame de Venise. Les lacunes de la *Correspondance*[1] doivent être complétées

1. Ces lacunes sont significatives. Elles s'étendent du 5 juillet au 21 novembre 1833, du 20 décembre 1833 au 16 mars 1834, et d'octobre 1834 au 17 avril 1835 : elles marquent les divers épisodes de l'histoire Sand-Musset. (Voyez Arvède

par le *Journal*, par les lettres à Boucoiran, et les lettres inédites à Maurice. Du fond de la chambre d'auberge où elle improvise le *Secrétaire intime* en janvier-février, *Leone Leoni* en février, *André* en mars, *Métella* vers avril, *Jacques* en mai-juin, et les *Lettres d'un voyageur* un peu à tous les instants, en marge du reste, grâce à un labeur moyen de sept à huit heures par jour, qui atteint parfois treize heures d'affilée[1], la mère ne cesse de suivre ses deux enfants, demeurés l'un à Nohant, l'autre à Paris. Maurice, à Paris, est sous la surveillance de sa grand'mère et de Boucoiran ; à l'occasion, à Papet. Il écrit, elle lui répond : qu'il ne pleure pas, qu'il soit sage avec sa grand'mère, etc. « Écris-moi toujours de grandes lettres où tu me raconteras tout... Lave de temps en temps tes bonnes joues, entends-tu[2] ? » Elle est fière de son travail, de ses succès, et jure qu'en dépit de tout elle

Barine, *Alfred de Musset*, chapitre sur George Sand, et l'ouvrage déjà signalé de Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. II, les deux premiers chapitres.)

1. Ce travail forcené s'explique par les dépenses excessives de ce voyage, qui fut pour George Sand une ruineuse folie.

2. Lettre *inédite* du 25 janvier 1834 *(Archives de Nohant)*.

sera rentrée pour la distribution des prix. Quant à Solange, laissée à Nohant aux soins de sa gouvernante et de son père, George Sand prie en outre son frère Hippolyte Chatiron de veiller sur elle : « Engage Casimir (M. Dudevant) à garder Solange et à ne pas la mettre en pension avant mon retour. » (Lettre du 16 mars.) Et, Casimir ayant témoigné autant de complaisance comme père qu'il en avait témoigné comme mari, elle exprime sa satisfaction à Hippolyte : « Je suis enchantée que mon mari garde Solange à Nohant. » (6 avril.) Le 31 août, au plus fort de la crise, ses adieux solennels à Boucoiran sont traversés de ce soupir : « Solange est charmante et je ne peux pas l'embrasser sans pleurer[1]. » Le 10 septembre, son adieu à Néraud revêt cette forme romanesque : ou elle se tuera, ou elle enlèvera sa fille pour aller vivre avec elle en ermite à la Louisiane[2].

L'année 1835, qui vit au printemps les dernières convulsions du drame Sand-Musset,

1. Fragment *inédit* de la lettre imprimée sous la date du 31 août 1834.

2. Fragment *inédit*, 10 septembre 1834.

vit en automne les premières péripéties du procès Sand-Dudevant. La scène violente, qui fournit la base judiciaire de la demande en séparation, se passa à Nohant, le 19 octobre. L'épouse outragée fut dès lors intransigeante. Inflexible quant au but à atteindre, d'ailleurs accommodante et même généreuse sur les conditions matérielles, elle ne pensait pas à elle seule, mais à ses enfants. A sa mère, qui redoutait l'esclandre, elle répond vertement : « Rien ne m'empêchera de faire ce que je dois et ce que je veux faire. Je suis la fille de mon père, je me moque des préjugés... Je me soucie peu de l'univers, je me soucie de Maurice et de Solange. » (25 octobre 1835.) Et à Guéroult : « L'opinion publique est une prostituée qu'il faut mener à grands coups de pied quand on a raison. » (9 novembre 1835.) Menacée d'être dépossédée de Nohant, son patrimoine, elle comptait bien cependant, avec sa terrible volonté, « s'y établir avec sa fille, s'occuper de son éducation, et ne plus aller à Paris que de temps à autre pour voir sa mère ainsi que son fils ». (A sa mère, 25 octobre.) En attendant, elle doit fuir Nohant. Un

instant, elle n'a plus de domicile : « Mon cher ami — écrit-elle à Guéroult, — hier j'avais une terre, un château, un jardin, des serviteurs, des appartements pour vous recevoir, une table pour vous réconforter. Aujourd'hui, je n'ai même plus un domicile, et j'ai trouvé un refuge chez Duteil à La Châtre, jusqu'à ce que le tribunal vénérable de céans ait décidé si je dois être injuriée et battue au nom de la morale publique et de la sainteté du mariage, ou si une espèce d'argousin que le sort m'a donné pour maître doit déguerpir du pays et me laisser libre[1]. » Mais enfin elle obtient gain de cause. Le 26 février 1836, elle peut écrire à madame d'Agoult : « Grâce à Dieu j'ai gagné mon procès, et j'ai mes deux enfants à moi. » Cependant elle craint des persécutions, du moins pour l'aîné, déjà en âge de comprendre et de souffrir. Elle affermit Maurice dans une lettre admirable :

« Je crains que tu n'éprouves quelque chagrin à cause de moi... Écris-moi. Sois coura-

1. Lettre du 14 janvier, *inédite*, communiquée par madame Maurice Sand.

geux et ne crains rien; c'est à moi de souffrir à ta place; si l'on te persécute, je saurai bien te défendre. Dis-moi tout. De près comme de loin mon amour veille sur toi; tu es ce que j'ai de plus précieux au monde. On m'arracherait plutôt le cœur de la poitrine que mes enfants de mes bras. Je suis malade, je ne t'écris qu'un mot, j'ai besoin de tes lettres pour vivre... Nous ne faisons qu'un, toi et moi; quand tu payes la dette de mes amitiés, c'est comme si je la payais moi-même. Adieu, mon enfant; mon seul bonheur, ma seule espérance, c'est toi.

» De ta conduite d'aujourd'hui dépend peut-être tout notre avenir. [M. Dudevant était alors à Paris et visitait son fils au lycée.] Si tu te montres ferme dès le commencement, on n'essayera plus de nous persécuter. Ne cède ni aux séductions, ni aux calomnies, ni aux menaces. Si on te maltraite, dis-le-moi tout de suite, je volerai près de toi[1]. »

Là-dessus, le mari faisait appel (juin 1836).

1. Mai 1836. — *Inédite*, communiquée par madame Maurice Sand.

Nouvel obstacle, nouveau retard, d'ailleurs de peu de durée. Quelques concessions voient la fin des résistances. « 30 juillet : Chère maman, tout est terminé, et je suis enfin tranquille et libre pour toujours. » 1er août, à Boucoiran : « Je suis à Nohant depuis hier avec ma fille. Je prendrai Maurice au commencement de septembre, et j'irai faire un petit voyage à Genève, puis à Lyon[1]. » Le voyage ainsi annoncé est celui qu'elle accomplira en effet, mais un peu plus tôt (fin août) pour rejoindre le couple romanesque qui rééditait à ses risques, sur le haut du Salève, l'aventure de Venise, Liszt et madame d'Agoult[2]. L'ivresse de l'indépendance et les joies maternelles firent de ce voyage une jouissance profondément savourée. De retour à Nohant en octobre, George Sand écrivait aussitôt à Liszt : « Je n'ai plus d'autre passion que celle de la progéniture. C'est une passion comme les autres, accompagnée d'orages, de bourrasques, de chagrins et de déceptions. Mais

1. Fragments de deux lettres *inédites*, communiquées par madame Maurice Sand.

2. Voyez *Revue de Paris* du 15 décembre 1894, *Une amitié romanesque, George Sand et madame d'Agoult*, par S. Rocheblave.

elle a sur toutes les autres l'avantage de durer toujours, et de ne se rebuter de rien. » (16 octobre.) Ces « bourrasques », ces « orages », ne pouvaient point s'appliquer, dans sa pensée, à Maurice ; ils s'appliquaient évidemment, par prévision, à cette fille qui avait été elle-même bercée parmi les orages et les bourrasques de sa mère, et dont il était temps d'assurer l'éducation normale. Au reste, à la date de 1836, cette éducation, en dépit des traverses, a déjà commencé. Nous n'avons plus qu'à la suivre en feuilletant les lettres de la mère et de la fille

III

Nous avons vu que George Sand désirait, en mars 1834, que son mari ne mît point Solange en pension. Elle-même l'y mit dès l'année suivante, probablement au printemps. Les premières maîtresses de Solange furent les demoiselles Martin, deux Anglaises qui dirigeaient une institution dans le quartier Beaujon[1]. Solange fut leur élève jusqu'au mois d'avril 1837. George Sand ne put guère voir sa fille, et pour cause, entre le printemps de 1835 et l'été de 1836. Elle ne la négligeait point pour cela, témoin cette lettre à Maurice.

1. Voyez *Histoire de ma vie*, IV, 309.

George Sand à Maurice.

Paris, 10 septembre 1835.

« ... Tu me mandes que ta sœur est plus sage, mais qu'elle pleure pour un rien. C'est peut-être que tu lui fais trop sentir ton autorité. Je t'ai recommandé de la tenir un peu, mais non de la brutaliser et de lui faire de la peine. Tu sais qu'elle est très sensible aux paroles dures; il faut la prendre par la douceur, et, quand tu ne peux en venir à bout, il faut appeler ton père, ou sa bonne. Elle leur cédera plus volontiers qu'à toi, parce qu'elle te regarde comme un enfant; et, si tu voulais trop faire le maître, tu diminuerais peut-être l'amitié qu'elle a pour toi. Songe que tu as des devoirs très grands envers elle. Ce sont les premiers de ta vie, mais ils dureront toute ta vie. Tu lui dois ta protection et tes conseils, mais des conseils doux, tendres, et propres à la persuader. Ta plus grande affaire en ce monde est de te faire aimer d'elle. Elle est, tu

le sais, d'un caractère un peu singulier, très bonne, très aimante, mais très fière et très peu disposée à se soumettre à la force. Ce caractère-là doit devenir très beau, si on le développe par la persuasion et la tendresse; mais il peut devenir très rude et très malheureux, si on le blesse. Sois donc occupé à toute heure, depuis ton lever jusqu'à ton coucher, du soin de te faire écouter et croire. Ne lui dis que des choses vraies; aie pour elle toutes les complaisances possibles. Fais un effort sur toi-même, pour sacrifier ton plaisir au sien, afin que quand tu lui refuseras quelque chose, elle soit bien sûre que c'est dans son avantage et non selon ton égoïsme que tu agis. C'est ainsi que tu te feras aimer et craindre en même temps, et qu'elle t'obéira sans pleurer. Surtout ne la quitte pas, ne la laisse jamais courir sans toi avec les enfants du village; et, si tu voyais quelque domestique la maltraiter, prends sa défense, car les domestiques ne savent pas toujours gronder à propos. Que l'autorité de Françoise sur elle se borne à la tenir propre, et à l'empêcher de s'éloigner de la maison.

» Adieu, mon petit... Je t'embrasse mille fois, mon cher mignon. Porte-toi bien, ne mange pas trop, et aime-moi autant que je t'aime, si tu peux.

» *A Solange.* — Ma mignonne chérie, j'ai bien lu ta lettre. J'espère que tu m'écriras aussi souvent que ton frère, puisque tu sais écrire de manière à te faire comprendre. Je t'enverrai tout ce que tu m'as demandé; je te prie d'être bien sage, d'écouter ton petit frère, et d'être sûre qu'il t'aime autant que je t'aime, et que quand il te défend une chose, c'est pour ton bien. Je serai bientôt près de vous, et nous ferons les vendanges ensemble.

» Adieu, mon gros pigeon, je t'embrasse un million de fois[1]. »

Plusieurs petites lettres de Solange, de cette année 1835, qu'elle a écrites visiblement seule, prouvent qu'en effet « elle sait écrire de manière à se faire comprendre ». Les réponses de sa mère sont perdues[2]. En voici une, datée du

1. *Inédite.* Communiquée par madame Maurice Sand.

2. Pour les deux années 1836-1837 il a été conservé vingt-sept lettres ou billets de Solange et seulement cinq de sa mère.

10 mars 1836, jeudi (George Sand était à La Châtre entre le premier procès jugé, et l'appel) :

Solange à sa mère[1].

« Bonjour, ma chère maman, je voudrais bien savoir si tu es encore malade, parce que cela me fâche beaucoup. Tu me dis que ma lettre est très gentille; mais la tienne est beaucoup plus jolie : si tu n'es plus malade, tu peux venir à Paris, pour que je te donne tes étrennes, parce qu'elles sont bien jolies. Tu es bien mignonne de baiser ma robe et mes souliers bleus, et de m'avoir arrangé mon lit parce qu'il était trop petit...

» Adieu, mère chérie, je te rends encore tes [baisers] mil cinq cent deux cents mil fois. Ta fille chérie,

» SOLANGE DUDEVANT. »

Solange voyait son frère à Paris le dimanche, aux jours de sortie d'Henri IV. Elle voyait

1. Sauf indication contraire, toutes les lettres qui suivent sont *inédites*.

également son père, pendant et après le procès. La décision de juillet 1836, qui confiait l'éducation des deux enfants à la mère, n'excluait nullement les visites du père. George Sand n'avait fait le procès qu'au mari. Elle respecta toujours le père, et s'abstint de tout ce qui pouvait le diminuer aux yeux de son fils et de sa fille. M. Dudevant continua donc ses rapports avec Maurice et Solange; il put toujours, à toute époque de sa vie, donner cours à ses sentiments envers ses enfants. Aussi ceux-ci parlent-ils librement de leur père à leur mère, et la mère leur répond-elle avec la même liberté : « Bonjour, ma chère maman, comment te portes-tu? Tu m'as demandé si mon papa avait changé de logement; oui. » (Lettre de Solange, 30 janvier 1836.)

Solange à sa mère.

20 mai 1836.

[Au haut de la lettre, une pensée attachée d'un fil blanc et les mots : « Pensez à moi ».

Au bas, petit dessin qui prétend représenter une éclipse.]

« Bonjour, ma chère maman, comment te portes-tu? Je me porte très bien. Je suis très contente que tu sois en bonne santé, parce que je ne veux pas que tu sois malade. Je te raconterai les choses que je sais. Je serai très sage. J'ai vu l'éclipse, que tu verras à la fin de ma lettre comme je l'ai vue; je te demande si je peux ôter ma flanelle, parce que c'est l'été. Madame de Rochemur aurait bien voulu me faire sortir le 17 mai, mais miss Martin n'a pas voulu[1] et madame de Rochemur m'a dit de te dire bien des choses de sa part... J'ai joué au concert et ma maîtresse de piano a été très contente de moi... Je t'aime plus que mon âme; je serai très bonne. J'ai autant de plaisir à te voir que tu en as pour me voir. Moi je

1. L'ordre de George Sand, entre le premier et le second jugement, était formel à ce sujet. Solange ne devait être confiée qu'à des personnes de la famille. (Lettre de mademoiselle Martin à ce sujet.)

Madame de Rochemur (d'abord duchesse de Caylus) habitait, au quai Malaquais, la maison où George Sand avait son pied-à-terre. (*Histoire de ma vie*, IV, 404.)

t'embrasse mille cents mille cinquante, etc. [c'est la formule de Solange].

» SOLANGE DUDEVANT. »

George Sand à Solange (réponse).

« Ma chère mignonne, vous êtes un petit ange. Vous m'avez écrit une lettre charmante. Pourriez-vous me donner votre parole d'honneur d'avoir mis l'orthographe vous-même ? Si cela était, je serais *bien*, *bien*, *bien* contente de toi. Je vois aussi que tu as très bien regardé l'éclipse, et que tu en as fait le portrait fidèlement. Enfin tu as bien joué au concert. Tout cela me fait le plus grand plaisir, et j'espère que ta plus grande récompense c'est de donner du bonheur à ta vieille mère qui pense à toi toute la journée et qui rêve de toi toute la nuit. Je vais écrire à Maurice combien tu es sage et laborieuse. Cela lui donnera presque autant de joie qu'à moi, car après moi il n'y a personne qui t'aime plus que ton frère. Adieu, fille chérie, je te verrai bientôt, j'espère. Embrasse pour moi ces dames [mesdemoiselles Martin],

qui ont si bien soin de toi et qui te font faire tant de progrès. *I should be very glad if you would write me a few words in english. Good night, little dear. I love you.*

» TA MIGNONNE.

» Ces dames ôteront ta flanelle, quand elles jugeront à propos. Il fait encore un peu froid ici[1]. »

George Sand à Solange.

Billet non daté (début de juillet 1836).

« Ma chère poule, je t'aime de toute mon âme. Je suis bien contente quand tu m'écris. Ce sont des jours de bonheur pour moi. Ainsi, écris-moi souvent. Ton frère me donne souvent de tes nouvelles. Il t'aime bien aussi, lui. Si tu ne nous aimais pas tous les deux, tu serais une petite ingrate. Te portes-tu bien, mon cher ange, et es-tu toujours sage? Nous nous

1. Adresse : Mademoiselle Solange Dudevant, avenue Lord Byron, 9, quartier Beaujon, Paris.

verrons bientôt. Adieu, chérie, je t'embrasse mille fois. — Ta vieille[1]. »

Sur ces entrefaites, la conclusion définitive du procès jette les enfants dans les bras de la mère. Celle-ci les emporte jalousement dans sa retraite favorite : « Je suis maintenant avec mes enfants dans la chère Vallée Noire. » (18 août 1836.) Là, détente complète. George Sand est « bête comme une oie », « dort, bricole, arrange des devants de cheminée, fume son narghilé », conte des contes à Solange, bref, savoure un instant le calme avec la sécurité[2]. Vint ensuite le voyage de Genève. La rentrée s'effectua au début d'octobre à Nohant, et, sans doute, peu après à Henri IV et au quartier Beaujon.

Ces rayonnantes vacances rendirent-elles l'internat plus pénible à Solange, après toutes les gâteries dont elle fut comblée par sa mère et par madame d'Agoult? Il est fort probable.

1. Au dos : « *à Solange* », de la main de G. Sand. — « Voilà une lettre de ta mère pour toi. De la part de ton petit frère, M. Dudevant. »

2. *Corresp.*, I, lettre du 18 août 1836.

Dès le début de l'année 1837, George Sand est obligée d'entrecouper ses encouragements de mercuriales.

George Sand à Solange.

Non datée (début de 1837).

« Ma chère enfant, j'espère que tu as réfléchi à tes torts, et que tu es décidée à te mieux conduire avec moi et avec ton frère à l'avenir. Tu as un bon cœur, mais beaucoup trop de violence dans le caractère. Tu as de l'intelligence, et tu deviens grande. Il est temps de travailler toi-même à te corriger. Je sais que mesdames Martin ne sont pas très contentes de toi[1]. Je t'avertis que tu ne sortiras le samedi qu'autant que ces dames me rendront bon compte de ta conduite de la semaine. Je ne peux plus te traiter en enfant, ma chère fille. Ce serait un mauvais service à te rendre. Fais

1. « Nous espérons bien un jour en faire une bonne élève; malheureusement elle est un peu paresseuse. » (Lettre de mademoiselle Martin.)

un effort sur toi-même, sois bonne, sois laborieuse, et, quand tu seras contente de toi, quand tu auras donné de la joie à ceux qui t'aiment, tu seras heureuse et le bon Dieu te bénira. Tu m'as dit avant-hier que tu le priais tous les jours de bien bon cœur. Prie-le de t'aider à vaincre tes défauts, et pense souvent à lui. Pense bien aussi que quand je te punis je souffre plus que toi, et que c'est bien mal de faire souffrir sa mère. Adieu, j'irai te voir dans la semaine. Réponds-moi deux mots et promets-moi de réparer tes torts. Tu le veux, n'est-ce pas ? »

Solange promit, et essaya de tenir. Sur ces entrefaites, Maurice tomba malade. La croissance et l'internat l'avaient également éprouvé, et, peut-être plus encore, certaines conversations avec son père. Celui-ci, peu délicat, avait parlé à Maurice de ses démêlés avec sa mère en termes qui l'avaient touché au point le plus sensible. George Sand accourut reprendre Maurice au lycée, et reprocha justement à son mari ce manque de tact. Dès lors, sa sollicitude pour Maurice s'accrut. L'instinct de Solange ne

fut point sans l'en avertir. Une obscure jalousie se devine souvent dans ses petites lettres à son frère, d'ailleurs très affectueuses. Mais quoi! n'était-il pas à Nohant, c'est-à-dire au paradis, tandis qu'elle languissait en pension?

George Sand à Solange.

« Chère mignonne, j'ai reçu ta lettre et je te remercie d'avoir pensé à remplir ta promesse. Tu me dis que tu es bien contente de sortir chez Caron[1]. Ton papa est donc dans son nouveau logement? Es-tu bien gentille avec lui, et bien sage à ta pension? Travailles-tu?

» Ton frère a très bien fait son voyage. Il se porte beaucoup mieux. Il couche dans ma chambre et ne me quitte pas. Je l'empêche d'être gourmand et de se coucher tard. Avec cela, j'espère qu'il guérira bien vite. Nous attendons le précepteur qui lui donnera des leçons [M. Bourgoin]. Tous nos filleuls et filleules se portent bien. Tes joujoux sont bien rangés et bien serrés dans la chambre de ton frère.

1. Vieil ami de George Sand. (Voyez le tome 1er de la *Correspondance*.)

Nous demeurons dans la chambre du haut où demeurait autrefois Léontine [la fille d'Hipp. Chatiron]. Nous y sommes mieux qu'en bas. Tu y auras ton lit quand tu viendras avec nous. Adieu, chérie, nous ne serons tout à faits contents, ton frère et moi, que quand nous aurons notre grosse entre nous deux à table, en voiture et au jardin... On nous a demandé de tes nouvelles à Bourges. Ton frère va te parler de tes amis. Je le laisse continuer la lettre et je t'embrasse un million de fois. Écris-nous souvent. Ta mignonne. »

A la même.

Février 1837.

« Ta lettre est gentille et mignonne comme toi, ma chère poule. Tu es bien aimable de nous écrire toi-même. C'est comme cela que j'aime tes lettres. Continue à nous écrire souvent et à nous dire tout ce qui te passe par la tête. Tu as donc eu la grippe, ma pauvre grosse? Tu me dis que ce n'est rien : il paraît que tu ne l'as pas eue bien fort. Malgré cela, si je l'avais su, j'aurais été bien inquiète.

» Penses-tu à nous, ma chérie ? Nous parlons de toi tous les jours, ton frère et moi ; à propos de tout nous nommons notre Solange et nous finissons toujours par dire : Quand sera-t-elle là ? Quand ne la quitterons-nous plus ? Dépêche-toi de travailler, afin que nous puissions nous réunir pour toujours.

» Ton frère ne va pas mal, mais il n'est pas bien fort. Il ne sort que depuis deux jours, et encore c'est avec bien des précautions... J'ai tellement peur qu'il ne retombe malade, que je ne le quitte pas, et que je n'ai pas encore mis les pieds hors de la maison depuis que je suis revenue ici. Tout le monde est venu me voir et me demander de tes nouvelles. Madame d'Agoult est ici. Elle t'aime beaucoup, et parle aussi de toi fort souvent. Elle me charge de t'embrasser bien fort. Ta pauvre Lucette [paysanne, camarade de Solange] commence à aller mieux ; elle a eu la fièvre tout l'hiver. Son père est mort, elle a eu bien du chagrin, la pauvre petite. Je l'ai fait venir à la maison, et Maurice joue avec elle aux heures de récréation, car il prend deux grandes leçons par jour, une depuis neuf heures jusqu'à midi, la se-

conde de deux heures à cinq heures. Le soir il dessine, et je lui fais la lecture. Ce soir il s'est mis à écrire un roman qui nous a fait mourir de rire. Il y a dedans un homme qui ne fait qu'ouvrir et fermer la porte. Il te le lira quand tu seras ici, s'il ne le jette pas au feu un de ces jours. Son filleul Maurice est tout gros et tout rond. Il nous cueille des violettes toute la journée. La grue est dans le jardin avec lui ; elle est deux fois plus grande. Je laisse ton frère continuer. Bonsoir, ma bonne grosse. Travaille bien, je t'en prie ; pense à ta vieille. A toute heure du jour et de la nuit tu peux être sûre que je m'imagine être près de toi, soit en rêve soit en pensée... Je t'embrasse mille fois, mon cher baron[1]. Porte-toi bien et écris-nous. Ta mignonne qui t'aime. »

Deux mois après, George Sand retirait Solange de l'institution Martin. Les progrès lui paraissaient-ils un peu lents, la direction pas assez ferme ? Il est fort probable. Les lettres

1. Surnom donné à Solange, qui aimait à se dire fille d'un baron (Dudevant). Il lui resta longtemps. Ses intimes appelaient encore madame Clésinger « le Baron ».

de mademoiselle Martin ne dénotent point les qualités qu'accuseront plus tard celles de madame Bascans. George Sand avait d'ailleurs trouvé, auprès d'elle, une gouvernante selon son cœur dans la personne de Marie-Louise Rollinat[1], la sœur de ce François Rollinat auquel elle était si profondément attachée. Voilà Solange rendue à la vie de Nohant et George Sand entourée de ses enfants et de leurs maîtres. Plusieurs mois se passent dans le calme. Puis, coup sur coup, George Sand perd sa mère, et M. Dudevant profite d'une absence de sa femme pour enlever de vive force sa fille, malgré la résistance de mademoiselle Rollinat. George Sand court après lui, à Guillery, et met la maréchaussée à ses trousses. Les détails de cette reprise, opérée par la force armée, se trouvent dans la correspondance imprimée (lettre à Duteil du 30 septembre 1837). George Sand trouva sa fille sans peur, excitée par le sentiment du danger, presque fougueuse. « Nature d'aigle ! » s'écrie-t-elle. Dans une autre circonstance elle avait déjà noté cette bravoure

1. Voyez *Corr.*, t. II. 59, 89, et *Hist. de ma vie*, IV, 408.

innée. La lettre imprimée de la mère doit être complétée par ce barbouillage d'enfant, griffonné en chaise de poste, document véridique (à l'orthographe près) de cette mémorable aventure. Solange écrit à son frère :

« Mon cher petit mignon, ne pleure pas, je suis retrouvée. Ne te désole pas. Pour me rendre à maman il y avait trois gendarmes bien mignons, un petit pas vieux, Mallefille, le sous-préfet, l'huissier, et [un] bien, bien, bien vieux officier de gendarmerie[1]. T'avais dit à Mallefille de nous ramener toutes deux; il te tient promesse, car il nous amène toutes deux. Mon père était en colère quand il a vu les gendarmes. J'ai été aux Pyrénées. J'ai vu la brèche de Roland. J'ai été à cheval au galop. J'arrive en grande poste avec trois chevaux pour te voir et te *biger* à mon aise, n'est-ce pas, mon gros mignon? A Lourdes, [les] maisons et les ponts sont bâtis en marbre. J'ai [vu] le Marboré et des cascades de douze et de six pieds. Adieu, mon mignon, porte-toi bien. »

1. Cet officier, que G. Sand ne nomme pas dans son récit, s'appelait Ollive.

Après cette alerte, George Sand n'eut pas le courage de se séparer tout de suite de sa fille. Solange et Maurice vont vivre ainsi trois ans côte à côte, tantôt à Nohant, tantôt à Paris, partageant la vie de leur mère, en familiarité avec ses amis.

Ils voient Sainte-Beuve, Calamatta, Delacroix, Charpentier, et bientôt après Chopin. Calamatta, qui a dessiné et gravé le portrait de George Sand, veut aussi faire celui de Solange (mai 1837). Charpentier, qui expose au Salon de 1839, le très beau portrait[1] dont s'est inspiré M. Sicard pour la charmante statue du Luxembourg, donne à ce portrait deux pendants, et peint aussi Maurice et Solange[2]. De Sainte-Beuve et de Delacroix, Solange avait conservé

1. Ce portrait fut reproduit par l'*Artiste*, année 1839. La toile était d'abord rectangulaire. Solange fit (à tort croyons-nous) rogner les angles et lui donna la forme ovale. Il appartient aujourd'hui à madame Lauth-Sand. Le portrait projeté de Solange par Calamatta ne semble pas avoir été suivi d'exécution.

2. Ces deux portraits occupent une place d'honneur dans le salon de Nohant. Maurice est de face; Solange de profil à droite. La ligne du profil jusqu'au nez est presque droite et très pure; la lèvre supérieure légèrement en retrait; l'œil intelligent et froid. Pas de sourcils. Aspect général du visage, volontaire et mutin.

deux souvenirs, l'un désagréable, l'autre pittoresque.

Un jour elle entre avec sa mère chez Sainte-Beuve. Celui-ci la regarde curieusement. L'enfant rit; elle avait une grande bouche et perdait ses dents. « Vous ferez bien d'être bonne, dit Sainte-Beuve, car vous ne serez jamais belle. » Le mot ne lui fut pas vite pardonné. Quant à Delacroix, il peignait alors le portrait de George Sand aux cheveux flottants, qui appartient à madame Buloz. Un jour que la fillette accompagnait sa mère, il considéra attentivement sa physionomie. « Mais elle serait très bien, dit-il, s'il ne lui manquait... » et son doigt indiquait l'arcade sourcilière : « Il faut une ombre, là! » Il saisit un pinceau chargé de brun, et, en deux traits, improvisa deux magnifiques sourcils. « Depuis, disait plaisamment Solange à soixante-dix ans, par respect pour Delacroix, j'en ai toujours porté. »

Chopin, qui semble avoir été présenté à George Sand dès 1837, fut rencontré par elle dans l'espèce de salon littéraire que madame d'Agoult tenait alors à l'Hôtel de France, à son retour du Léman. Les relations s'établirent

très vite, au courant de l'hiver 1837-1838. Nous en verrons plus loin la suite. Solange ne semble pas avoir vu d'abord d'un bon œil ce nouveau venu, qui, malgré sa timidité et sa douceur, tenait déjà chez sa mère une place envahissante. L'artiste était alors l'idole des salons. Son succès foudroyant était capable de briser une organisation moins frêle que la sienne. George Sand le vit plier sous la gloire, comme d'autres sous le malheur. Son fils n'était pas non plus très vaillant. Il souffrait d'un commencement d'hypertrophie du cœur. Elle prit une grande résolution[1] : emmener les deux malades, et la florissante Solange par-dessus le marché, dans quelque contrée méridionale et romantique. De là le fameux voyage de Majorque; voyage qui faillit mal tourner pour Chopin, mais qui réussit à Maurice, et qui valut, aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, les admirables pages sur la chartreuse de Valdemosa. Quant aux admirateurs de Chopin, ils durent à la détresse physique de l'artiste les beautés navrantes de ses *Préludes*,

1. Voyez *Hist. de ma vie*, IV, 406-407, et 435-445.

conçus au milieu de véritables hallucinations. Cette grande nature sauvage écrasait le débile artiste, qui d'ailleurs, à cette date, n'en aurait pas moins craché le sang sous le ciel le plus riant. Glacée de terreur, George Sand lui prodiguait ses soins. Elle le ramena, au début de 1839, dès qu'il lui fut loisible. Chopin se rétablit lentement, et péniblement, mais il traîna toujours. Les soins exceptionnels dont George Sand l'entoura depuis cette époque jusqu'au printemps de 1847 prolongèrent sûrement sa vie au delà de ce qu'on pouvait espérer après une telle crise[1].

Cependant Solange grandissait. Sa santé continuait à être splendide. Un jour d'août 1840 (elle n'avait pas tout à fait douze ans), elle se promenait aux Champs-Élysées avec Chopin et madame de Bonnechose. Devant une bascule, il prit fantaisie aux promeneurs de se peser : Solange pesait quatre-vingt-quatre livres, et le pauvre Chopin quatre-vingt-dix-sept. Elle pros-

1. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la correspondance échangée entre la famille de Chopin et George Sand elle-même, dans l'ouvrage de Carlowicz sur Chopin, dont il sera parlé plus loin.

pérait donc, mais ne travaillait guère. « Je crois bien, écrit sa mère à Maurice, que je serai forcée de la mettre en pension si elle ne veut pas travailler. Elle me ruine en maîtres qui ne servent à rien[1]. » Mademoiselle Rollinat n'est plus alors auprès de Solange. Une Genevoise, mademoiselle Suez, lui a succédé[2]. Cette personne avait été recommandée à George Sand par mademoiselle de Rozières : celle-ci, ancienne élève de Chopin, était la maîtresse de piano de Solange. Un ami essaya de détourner George Sand de ce nouveau projet. Elle réfuta ses objections.

« J'ai changé d'avis depuis hier, mon ami, et je suis bien décidée, quoi que vous m'ayez dit, à ne plus garder mademoiselle Suez. Je mettrai donc Solange en pension. Ce n'est pas que j'aie grand goût, — par souvenir sans doute, — pour ces éducations en commun, où l'instruction est dispensée, parfois sans grande intelligence, à une quantité d'enfants qui la

1. *Corr.*, t. II, lettre du 4 sept. 1840.

2. *Hist. de ma vie*, IV, 457. — Voyez aussi *La fille de George Sand*, par G. d'Heylli, p. 23.

reçoivent et s'en pénètrent comme elles peuvent... Mais, en y songeant bien, c'est le seul parti raisonnable. Solange ne fait rien chez moi, et son institutrice a épuisé ses peines à la vouloir diriger comme je l'entendais. Quant à penser à lui donner moi-même des leçons, ainsi que je l'avais d'abord entrepris, c'est le dernier moyen que je veuille employer aujourd'hui. Je m'userais, moi aussi, à vouloir obtenir d'elle moins de légèreté et plus d'attention. Il n'est point d'ailleurs, selon moi, de pire institutrice qu'une mère; nous n'avons en nous, tant nous sommes désireuses de voir progresser nos enfants, ni le calme ni le sang-froid nécessaires pour savoir modérer nos préceptes, graduer nos leçons, et surtout contenir nos impatiences. L'esprit de Solange est, d'ailleurs, devenu trop indépendant pour que je puisse espérer reprendre sur lui une domination que je n'avais jamais complètement exercée.

» ... Soyez bien persuadé cependant qu'en confiant son éducation à des étrangers, et hors de chez moi, je surveillerai le programme de son propre travail. Je ne veux pas qu'on la

fatigue, ni qu'on remplisse de trop de choses son esprit si impressionnable ; je ne veux pas non plus qu'on la pousse trop en dehors des voies de la philosophie et de la religion naturelle, et j'entends qu'elle reçoive une éducation religieuse qui ne soit ni routinière ni absurde. L'image de Dieu a été entourée par le culte de tant de subterfuges et d'inventions étranges que je désire qu'autant que possible sa pensée n'en soit pas imprégnée. Je tolérerai qu'elle suive, mais seulement jusqu'à sa première communion, les exercices de piété en usage dans la maison. Le mysticisme dont la religion, ainsi qu'on nous la présente, a enveloppé la figure sublime du Christ, dénature tout à fait les causes premières de la grande mission qu'il avait à remplir sur la terre, mission qu'on a travestie pour la faire servir à des intérêts et à des passions de toutes sortes. L'étude philosophique et vraie de sa vie a démontré, au contraire, le néant de la plupart des traditions qui sont venues jusqu'à nous sous son nom, et je ne veux pas pour Solange d'un enseignement de ce genre trop prolongé, et dans lequel elle pourrait puiser, et conserver dans un âge

plus avancé, des principes d'exclusivisme et d'intolérance dont je crois qu'il est de mon devoir de la garantir[1]. »

C'était là tout un programme. Mais où trouver une personne capable, sinon de l'appliquer à la lettre, du moins d'en respecter l'esprit? George Sand chercha, et, après un bref tâtonnement, trouva. Solange ne fit donc que traverser l'institution de madame Héreau, située au boulevard extérieur Monceau, n° 46, entre la fin de 1840 et le début de 1841. (Nous avons un bulletin du mois de janvier 1841.) Dès le printemps de 1841, elle était pensionnaire de l'institution Bascans-Lagut, rue de Chaillot, 70, où elle passa trois années pleines. Ces trois années font époque dans l'histoire de sa formation intellectuelle et morale. C'est là seulement que Solange connut un peu la vertu de l'effort, et qu'elle se « disciplina, » au moins pour un temps, et dans la mesure où son invincible nature était capable de discipline.

1. *La fille de George Sand*, par G. d'Heylli, pp. 20-22.

IV

La figure de madame Bascans mériterait de nous arrêter un instant, si elle n'avait été étudiée dans le livre de piété quasi filiale auquel nous avons emprunté la lettre qui précède. Rien de ce qui s'y trouve dit à l'avantage de madame Bascans et de son mari n'est exagéré. Tète, cœur et volonté, tout était éminent chez cette femme, qui accepta de George Sand des « réflexions » épistolaires, mais non pas des conseils, et qui sut parfois lui faire entendre un avis indépendant[1]. Elle eut vite vu clair

1. Nous avons, dans nos papiers, des lettres d'elle qui sont parfaites de tact et de dignité.

dans le caractère de Solange (d'ailleurs admirablement signalé par sa mère dans mainte lettre aux époux Bascans), et elle sut si bien la prendre qu'elle s'attira la docilité d'abord, puis l'affection et l'éternelle reconnaissance de son élève. Son mari, qui professait chez elle l'histoire, la morale et la littérature, était un ancien journaliste de l'opposition, esprit ouvert et brillant, conscience fière, libéral impénitent. Sa parole avait à la fois l'autorité et la séduction. Solange ne suivait pas seulement les cours qu'il faisait à toute la classe : elle prenait avec lui des leçons particulières. George Sand avait voulu pour elle les deux cultures, et ses raisons étaient excellentes :

« L'éducation générale m'a paru nécessaire à ma fille, dont l'humeur sauvage et fière eût pris des habitudes excentriques. L'effet de cette éducation sur elle est donc bon sous le côté moral, mais nul, ou peu s'en faut, sous le rapport intellectuel [à cause de la paresse de Solange]; et, comme il est bien urgent de développer simultanément les deux puissances, Solange ne peut pas se passer de bonnes leçons

particulières, les plus longues et les plus fréquentes possible... Je vous demande peut-être beaucoup, mais je suis sûre pourtant que vous m'aiderez à cultiver cette terre forte un peu fortement[1]. »

Solange, dans ces tête-à-tête où sa nonchalance recevait des assauts persuasifs, approfondissait certaines périodes de l'histoire, apprenait du latin, lisait l'*Énéide* en traduction, écoutait M. Bascans lire et commenter la *Divine Comédie*, s'entretenait aussi avec lui du Christ en lisant les Évangiles :

« Mon cher monsieur Bascans, nous voici dans la semaine sainte... Solange est bien plus sceptique que je ne le voudrais. Je crois donc que la vue de toutes ces cérémonies... est d'un mauvais effet sur elle. Je craindrais que cette vue ne détruisît à jamais en elle le germe d'enthousiasme que j'ai tâché d'y mettre pour la mission et la parole de Jésus, si singulièrement expliquées dans les églises. Je vous prie

1. *La fille de George Sand*, par G. d'Heylli, pp. 33-36, etc.

donc de la tenir à la maison pendant toutes ces dévotions... Cependant, s'il entrait dans vos vues, comme je vous l'avais demandé l'année dernière, de lui expliquer la philosophie du Christ, de l'attendrir à ce beau poème de la vie et de la mort de l'homme divin, de lui présenter l'Évangile comme la doctrine de l'égalité, enfin de commenter avec elle ces Évangiles si scandaleusement altérés dans la traduction catholique, et si admirablement réhabilités dans le *Livre de l'humanité* de Pierre Leroux, ce serait là pour elle la véritable instruction religieuse dont je désirerais qu'elle profitât durant la semaine sainte, et tous les jours de sa vie. Mais cette instruction ne peut lui venir que de vous, non des « comédiens sacrés », *sanctos sanniones*, comme disaient les Hussites[1]... »

Prise ainsi par le cœur et par l'esprit, Solange, nature non pas profonde mais ardente et même enthousiaste, ne pouvait que s'attacher à de tels maîtres. Elle fit de madame Bascans la

1. *La fille de George Sand*, pp. 51-52. Cette lettre, non datée, se place forcément entre les années 1842 et 1844.

marraine de sa petite Jeanne; à la mort de M. Bascans elle écrivit à sa veuve, sur son mari, une très noble lettre[1], où elle fait un *mea culpa* rétrospectif. Tout cela est fort à son honneur.

Écoutons maintenant le dialogue de la mère et de la fille.

Solange à sa mère (1841).

« Maman, je te demande pardon d'avoir été si entêtée lundi. Je t'assure que cela ne m'arrivera plus. Je m'en repens beaucoup parce que cela t'a fait de la peine. Je te promets de changer mon caractère indocile. Je vais m'appliquer à faire tous mes devoirs pour M. Bascans. J'ai eu ce matin à mes leçons un *parfait* et un *très bien*... Adieu, ma bonne mère. J'espère en ton pardon, et je t'embrasse comme je t'aime. — Solange Sand. » [Elle ne signe plus : Solange Dudevant.]

1. *La fille de George Sand*, pp. 89-92.

A la même.

20 juillet 1841, mardi.

« Ma Ninonne, ne t'inquiète plus de ma sagesse, car je tiens mes promesses. Tu es bien mignonne de m'avoir envoyé des fleurs[1]; quand je serai à Nohant je t'en ferai aussi. En attendant, je t'en envoie de sèches [des pensées jaunies sont encore dans l'enveloppe]... Je suis sage, je le serai toujours, ma chère mère. Moi qui étais si paresseuse à la maison que j'en ai honte maintenant, je suis devenue pas précisément studieuse, parce que le travail ne m'amuse pas encore; mais je le suis beaucoup moins, et même je travaille bien... D'ailleurs, ce serait bien mal à moi d'être paresseuse, car je n'irais pas te voir à Nohant. Et, comme je

1. Ces fleurs (roses et violettes), que nous avons retrouvées dans la lettre de George Sand à sa fille, sont peintes à gouache, de la façon la plus délicate et la plus finie. Ce sont des bouquets de ce genre qu'elle peignait sur des boîtes de Spa, en 1831, lorsque sa littérature ne « rapportait » pas encore, et qu'elle ne réussissait guère à vivre des trois mille francs de pension que son mari lui allouait.

t'aime autant que tu m'aimes, je désire autant que possible d'aller avec toi... »

Toutes les lettres de Solange ne sont pas des actes de contrition. Mais il y en a plusieurs, ce qui est beaucoup pour elle. La note qui revient, en revanche, avec une persistance presque attendrissante, c'est la tristesse de la séparation, l'ennui amer, l'obsédante pensée des êtres qui lui sont chers et qui sont loin d'elle : sa mère d'abord, — elle avant tout, elle toujours ! — puis son Didion (Maurice), puis sa camarade paysanne, la Luce, puis les animaux familiers, son chien Pistolet, les petits chiens, et enfin les hôtes de Nohant, Chopin, etc. D'autres fois, elle bavarde, se grise de grosses bêtises comme on en inventait à Nohant, où la gaieté ne chôma jamais.

George Sand à Solange (billet, 1841).

« Tu es une grosse farceuse, une grosse blagueuse, une grosse baveuse avec tes contes. Je sais que tu es sage et mignonne, et je vas te

biger et te bien manger. Adieu. Je t'écris sur une jambe, après le concert de Pauline (madame Viardot), où elle a eu un grand succès et un déluge de bouquets. Nous nous habillons et nous courons dîner en ville. Adieu, mine, grosse mine, grosse chérie. »

A la même (1841).

« Tu m'écris une petite lettre passablement bête[1]. Je ne crois pas à ce grand ennui qui t'accable, et dont tu ne penses pas un mot. C'est *un genre* de pensionnaire, que je connais. A mon couvent, on disait de même; et, quand je sortais, je m'ennuyais encore plus de ne rien faire. D'ailleurs, comme on peut toujours échapper à l'ennui en travaillant, je te conseille de te désennuyer toi-même. Pour moi, cela ne m'attendrit pas; et, comme les personnes ennuyées sont toujours ennuyeuses,

1. Le ton de rudesse affectée de cette lettre s'explique par la crainte de paraître trop sensible à certaines plaintes; Solange en eût abusé.

quand tu voudras que j'aille te voir, tu feras bien de ne pas user de ce moyen-là.

» ... Je ne peux pas te donner un trousseau assez considérable pour satisfaire tes goûts d'élégance[1]. Tu auras la bonté de te contenter de changer comme les autres deux fois par semaine. Quand tu auras perdu ta coquetterie, je te laisserai faire comme tu voudras. Mais maintenant tu en abuserais, et tu deviendrais dix fois plus absurde que tu n'es, en fait de toilette, ce qui ne serait pas peu dire.

» Là-dessus, j'ai bien l'honneur de te saluer. Si tu ne sors pas dimanche, j'irai te voir; mais j'espère bien que tu ne te mettras pas dans ce cas-là, et que j'aurai le plaisir de t'embrasser à la maison.

» Bonjour, ma grosse. Tâche de ne pas te casser la mâchoire à force de bâiller, de ne pas perdre l'appétit et le sommeil à force de t'ennuyer. Jusqu'à présent ta figure ne me donne

1. Rien ne coûtait à George Sand pour l'éducation de sa fille. Elle ne ménageait rien non plus pour les « chiffons », dont elle parle à l'occasion avec agrément. Mais Solange était coquette et exigeante sur cet article.

pas beaucoup d'inquiétude. Ton frère t'embrasse, et Pistolet te donne la patte. »

A la même.

13 août 1841.

« Ma grosse chérie, ton frère part d'ici le 17 pour t'aller chercher. Il ira te voir le 19. Vous conviendrez de vos faits, vous ferez vos préparatifs de voyage, et tu partiras de Paris le 21 [au] soir. Vos places sont retenues dans le coupé, ainsi que te l'a dit mademoiselle de Rozières. Tu aurais su tout cela quelques jours plus tôt, si on avait pu compter sur du calme et de la raison de ta part. Mais, craignant que la joie ne te fît négliger tes devoirs, j'ai désiré que tu fusses informée de cette bonne nouvelle au dernier moment. J'espère que tu ne gâteras pas ma joie, à moi, par de mauvaises notes sur la fin de ton travail, et que l'année prochaine tu ne seras plus assez enfant pour qu'on soit obligé à ces petits mystères. Maintenant j'espère que tu es contente, et que tu

viens avec la résolution de modifier ton caractère avec nous. Nous te chérissons, ton frère et moi. Mais nous ne nous faisons pas illusion sur certains défauts que tu as à corriger et que tu vas certainement t'appliquer à détruire en toi-même : l'amour de ta personne, le besoin de dominer les autres, la jalousie folle et niaise.

» Il faut que nous n'ayons plus à souffrir de tout cela, et que cette fois nous ne disions plus une seule fois : « Quand retournes-tu à la pension ? » Il faut que ton séjour dans ta famille soit un bonheur complet pour nous comme pour toi, et qu'à l'époque où tu seras forcée de retourner chez madame Bascans, nous ayons du regret de nous séparer de toi. Je t'ai dit bien souvent que j'avais pour toi un amour que rien ne pourrait détruire quand même tu ne le mériterais pas, parce que cet amour est dans la nature. Mais tu ne dois pas prétendre seulement à cet amour d'instinct que les fauvettes ont pour leurs petits. Nous ne sommes pas des oiseaux, et nous devons ennoblir les affections du sang par l'estime réciproque. Il ne suffit pas que je te consacre mes soins et mes efforts. Il faut que je puisse t'aimer

comme ma meilleure amie, et jusqu'ici je ne t'ai aimée que comme ma fille. Il est vrai que tu n'étais qu'une enfant. Mais tu as un peu prolongé, par ta volonté ou ta négligence, cet état d'enfance qui commence à devenir ridicule à mesure que tu grandis, et qui deviendrait intolérable si tu n'en sortais pas, à l'âge où cette révolution doit s'accomplir chez tous les êtres intelligents. Le temps est venu. Il me semble, d'après tes lettres, que ta raison et ton instruction ont fait beaucoup de progrès depuis que tu es chez madame Bascans. Mais je vois encore des puérilités que je m'attache dans mes réponses à te faire sentir, afin que tu les abjures sans retour. J'espère qu'ici tu y travailleras sérieusement, et que, si tu te reposes un peu de tes études, tu entreprendras du moins d'améliorer ton moral, ce qui est une tâche difficile, mais absolument nécessaire. Tu ne dois pas rougir, mais te féliciter au contraire de l'entreprendre. Il n'y a que les cœurs étroits et les esprits vulgaires qui reculent devant ce devoir *glorieux* et *saint*.

» Bonsoir, ma chère fille. Réfléchis bien à cette dernière lettre, et qu'elle se mêle un peu

dans tes pensées à l'idée si douce de revoir Nohant et tous ceux qui t'aiment. Je ne t'écrirai plus, et je t'embrasserai bientôt. Mais songe qu'il y aura un nuage sur mon bonheur si madame Bascans m'écrit que tu as manqué de courage et de soumission dans les derniers jours. Tu ne trouveras plus Pauline [Viardot] ici. Elle part le 16, mais elle reviendra cet automne. Je l'espère beaucoup. Tous ceux qui l'ont vue ici un instant l'ont adorée tout de suite, non seulement pour son talent et son intelligence, mais surtout pour sa bonté, sa simplicité et son dévouement aux autres. Si tu lui ressemblais un jour, je serais la plus heureuse des mères. — Bonsoir. Chopin t'embrasse et t'attend pour te gâter. Mais je ne le laisserai plus faire. Adieu pour la dernière fois. Maintenant ce sera *bonjour.* »

A la même.

18 juillet 1842.

« Ma chère grosse, je te félicite des bonnes résolutions que tu as prises et je t'en remer-

cie; car le bien que tu te fais à toi-même me fait du bien aussi, par l'amour que je te porte et le besoin que j'ai de ton bonheur. Tu comprends toi-même que tu agis contre tes intérêts en te révoltant. Quand ton cœur et ta raison seront plus développés, tu comprendras que tu as des devoirs envers les autres, aussi bien qu'envers toi-même. Et enfin quand tu seras tout à fait sage et tout à fait bonne, tu comprendras ce que tu dois à Dieu.

» Certainement, si tu continues à être sage, tu viendras à Nohant le plus tôt possible, et le travail que tu y feras ne sera qu'un délassement. Voici comment nous passons nos journées, ton frère et moi, depuis quinze jours qu'il pleut à ne pas mettre le pied dehors. Nous déjeunons à dix heures, et du déjeuner jusqu'au dîner nous dessinons dans mon cabinet. Ton frère fait de très jolies aquarelles, avec une suite et une constance que je voudrais bien te voir mettre à quelque chose, fût-ce à faire du filet. Pendant qu'il dessine, je peins des fleurs et des papillons. Je t'ai fait un panier de fleurs que tu trouveras encadré dans ta chambre. Le soir, nous nous remettons à l'ouvrage à huit ou

neuf heures, lui à copier des gravures, et moi je lui fais la lecture. Nous avons lu ces jours derniers Louis XIV et Louis XV dans Lavallée, et nous allons commencer la Révolution. Nous verrons si, quand nous serons *trois*, il n'y aura pas quelqu'un qui dira : *Maurice, voyons, finis, donne-moi la table. Je veux la chaise. Il me faut la lampe. Tout cela c'est pour moi toute seule*, etc. Tu pourrais faire des fleurs aussi bien et mieux que moi. J'espère d'ailleurs qu'il fera un peu plus beau temps et que nous pourrons nous promener...

» Bonsoir, ma grosse Nine. Ton frère t'embrasse mille fois, et moi dix mille. Écris-nous toujours et aime-nous bien ; c'est-à-dire travaille et conduis-toi de manière à venir nous rejoindre bientôt. »

A la même.

19 juillet 1842.

« Ma grosse fille, il faut avoir plus de courage que tu n'en as, et ne pas tant te plaindre.

Je suis fort touchée de toutes les choses tendres et aimables que tu me dis; mais je vois bien que tu exagères un peu ta maladie, tes larmes et ton ennui. Je pourrais être fort inquiète de toi d'après tout ce que tu me mandes, si je n'avais de toi des nouvelles plus exactes et plus véridiques. Pourquoi outres-tu la vérité? Est-ce par faiblesse pour toi-même? Est-ce pour m'engager à te faire revenir ici plus vite? C'est un bien mauvais moyen, et qui ne réussirait pas. Ce serait fort mal de jouer avec le chagrin que me causerait l'inquiétude. J'espère que tu n'es pas égoïste à ce point, et que tu t'es livrée à tes amplifications habituelles, sans réfléchir au mal qu'elles pourraient me faire, si je ne savais ce qui en est. Corrige-toi au moins du défaut que tu as de faire des récits ornés à ta fantaisie. C'est bon en riant, et je vois bien, d'après la nécessité *où tu es de manger de l'herbe*, que tu plaisantes en grande partie. Je le veux bien encore. Je rirai avec toi de ton bel esprit. Mais il ne faut pas pousser cela trop loin, et ne pas tellement mêler la *farce* et le sentiment, qu'en te lisant on ne puisse pas s'y reconnaître. Sois un peu plus sérieuse quand tu

parles sérieusement et sois farceuse tant que tu voudras quand il s'agira de rire.

» Adieu, ma bonne fillette. Ton frère t'envoie une lettre de ce malheureux Pistolet à qui il a tenu la patte, et qui bâillait à faire pitié pendant ce temps-là. La Luce t'écrira, et ton frère aussi. A cette heure-ci tout le monde dort, excepté moi, qui t'embrasse de toute mon âme et qui te supplie d'être bonne, courageuse, et *sincère* avant tout. »

Solange à sa mère.

14 juillet 1841.

« Ma chère mère, me conseilles-tu de prendre une amie en pension? J'en ai deux à choisir : une qui est bonne quand on est en train de rire et de jouer; l'autre qui est bonne pour vous faire travailler et vous *sermonner*. Ou bien me conseilles-tu de garder Luce pour tout à fait, parce qu'il faut que j'aie quelqu'un de mon âge à qui confier mes peines?... »

A la même.

1842.

« ... Pour une amie, j'en avais trouvé une, Célina Higonnet, mais je lui ai reconnu tout plein de défauts ; alors je l'ai laissée, et elle aime tout le monde... Je crois que je n'ai pas besoin d'une amie. Quand j'aurai quelque chose, je te le dirai. Car je ne vois pas à quoi peut servir une amie quand on a une mère, si ce n'est pour jouer et plaisanter. Eh bien, si je veux une petite compagne, j'aurai ma Luce, et ce sera bien assez. Ensuite pour m'amuser, j'ai : Augustine, Léontine et Marie d'Oribeau[1], qui m'aiment toutes et que j'aime aussi... »

George Sand à sa fille (1842).

« ... Pauline [Viardot] est arrivée hier avec son mari... Tu penses quelle joie ç'a été pour

1. Augustine Brault, fille adoptive de George Sand, depuis madame de Bertholdi ; — Léontine Châtiron, fille d'Hippolyte (demi-frère de George Sand), depuis madame Simonnet ; — Marie d'Oribeau, fille d'une excellente amie de George Sand chez qui Solange « sortait » constamment à cette date.

moi de revoir ces bons amis, et surtout cette admirable Pauline, si bonne, si intelligente, si grande et si aimable en toutes choses. Je te ferai remarquer à ce sujet que je l'aime tendrement, quoique je n'aie pas le moindre besoin d'une amie. A mon âge, on n'a plus besoin d'épanchement, et on a déjà formé assez de relations et assez d'amitiés éprouvées pour ne pas songer à en former d'autres. Cependant, dès que j'ai vu Pauline pour la première fois, j'ai senti qu'il m'était impossible de ne pas l'aimer, parce que le cœur s'attache nécessairement à ce qui est noble et grand. Ainsi, quand tu dis : *quand on a une mère on n'a pas besoin d'amie*, certes, tu dis une chose fort aimable et fort douce pour moi ; et tu as raison, en ce sens qu'aucune des amitiés que tu peux contracter ne pourra jamais se comparer à celle que tu trouves en moi. Mais tu te trompes, en croyant que tu ne dois d'affection à aucune autre personne qu'à celle qui te préfère à toutes les autres. Il n'en doit pas être ainsi, et, si je t'ai parlé seulement (dans ma réponse à tes questions sur l'amitié) des besoins que ton

cœur pouvait avoir[1], je n'ai pas exprimé ma pensée sur l'amitié d'une manière complète. Le cœur n'a pas seulement des besoins, il a des devoirs : et nos affections ne sont pas autre chose que des devoirs remplis avec bonheur. Ainsi nous aimons nos parents ; et, même lorsqu'ils ont de grands défauts nous leur pardonnons plus qu'aux autres, parce qu'ils sont nos amis d'enfance ; parce que, s'ils sont plus âgés, ils nous ont donné des soins ; parce que, s'ils sont plus jeunes, ils ont besoin des nôtres ; parce que, s'ils sont de notre âge, ils ont nécessairement vécu en échange de services et d'obligeance avec nous. Tous nos amis d'enfance sont dans le même cas. Nous devons être plus indulgents pour eux que s'il s'agissait de les choisir en âge de raison. Voilà donc deux espèces d'amis pour qui l'affection, ou, tout au moins, la bonté et la tolérance sont des devoirs : les parents et les anciens amis. Il y en a une troisième espèce, et c'est celle sur laquelle tu me consultes. Ce sont les amis qu'on se choisit. Je trouve fort louable que tu

1. Cette lettre n'a pas été conservée.

veuilles y mettre du discernement et de la réflexion. Mais je te dirai que lorsqu'on rencontre une personne pleine de qualités, et vers laquelle on se sent porté de cœur, on doit céder à cette amitié. Par la même raison qu'on aime le vrai, le bon, le juste, le sage à l'état d'idées et de sentiments, on doit aimer les êtres qui possèdent ces grands dons du ciel. Si tu te pénètres bien toi-même de ces qualités, tu verras que tu inspireras de grandes amitiés et que tu en ressentiras toi-même. Ne cherche donc pas une amie dans tes compagnes comme on cherche dans une boutique de cordonnier la chaussure qui ne blesse pas. Mais quand tu la rencontreras, et qu'elle t'inspirera une grande estime, mets-toi bien dans l'esprit que c'est Dieu qui t'envoie un devoir et un bonheur de plus dans ta vie. »

Solange à sa mère.

23 mai 1843.

« Puisque tu ne m'écris pas, ma chérie, je commence la première. Es-tu arrivée à Nohant ?

N'es-tu pas trop fatiguée ? Te portes-tu bien ? Es-tu contente? Moi, je m'ennuie joliment. Cependant, j'ai été mignonne depuis ton départ ; je veux dire que je n'ai pas pleuré depuis lundi ; car, pour le travail, ce n'est pas fameux. Du reste, je n'ai pas grand mérite à ne pas pleurer. Quand je ne fais pas des devoirs, je me plonge dans *Mauprat* pour penser à autre chose qu'à toi et à Maurice. *Mauprat* est bien joli. C'est intéressant à mort. J'en suis au moment où Bernard est en Amérique avec Lafayette et son ami Arthur. Je voudrais savoir si Edmée finit par l'épouser, et s'il change son vilain caractère. Edmée est encore la plus belle de tes héroïnes.

» Je voudrais déjà être arrivée au mois de septembre pour être avec toi, pour biger Maurice, la Luce. Je veux être mignonne la semaine prochaine. Celle-ci finira comme elle a commencé. C'est impossible autrement... »

A la même (quatre jours après).

« J'ai fini *Mauprat*. J'en suis enchantée. C'est le plus beau roman qui ait jamais été fait.

C'est plus joli que *Valentine*, que *Consuelo*, que *Richard en Palestine*[1], que tout. La fin *surtout*, depuis le retour d'Amérique, et *surtout* depuis l'assassinat d'Edmée, est superbe. Edmonde est la plus belle de toutes tes filles. Moi, je suis la plus mal faite. C'est comme elle et non comme Consuelo que je voudrais être. Le preneur de taupes, l'homme à monosyllabes, est très beau aussi. J'ai presque pleuré en lisant son retour d'Amérique. L'abbé Aubert se conduit très bien pendant le procès ; cela m'a réconciliée avec lui. Patience est grand. Enfin ce procès m'a transportée. J'étais dans mon centre en lisant tout cela... »

Suivent quatre lignes sur un autre sujet ; toute la fin de la lettre est déchirée. Il est probable que cette fin gâtait le charmant début. Car la mère d'ordinaire si sensible au moindre élan de sa fille vers elle, répond en bloc à cette lettre et à la précédente sur un ton de mercuriale :

1. De Walter Scott.

Réponse.

« Ma chère grosse, je n'ai pas écrit plus tôt, par la même raison que tu n'étais pas disposée à être sage. Comme tu as pris soin de me l'annoncer, j'ai traduit cette déclaration dans ses véritables termes : « *Je ne suis pas disposée à t'aimer. Je suis résolue à te désobéir et à te déplaire jusqu'à la semaine prochaine.* » J'ai donc pensé que dans cette disposition une lettre de moi ne te ferait aucun plaisir, et je ne me suis pas pressée de te l'envoyer.

» Ton frère et son oncle (Châtiron) sont toujours à Guillery (chez M. Dudevant) ; Françoise (la domestique) ne veut pas se marier sans vous. Elle me charge donc de t'écrire qu'elle t'attendra parce qu'elle te l'a promis. Reste à savoir si tu lui sauras le moindre gré de tant de dévouement et de bonté d'âme, et si, pour la remercier, tu ne lui feras pas la moue le jour de ses noces. Tu en serais assez capable, à moins que d'ici à trois mois cette raison et cette bonté que j'attends depuis si longtemps chez toi ne se soient enfin éveillées. Peut-être

seras-tu devenue une virtuelle Edmée. Jusqu'ici tu n'es encore que l'*Edmunda sylvestris*, c'est-à-dire une fleur sauvage, une plante épineuse de la forêt. Je te réponds dans ton style, qui n'est pas mal quintessencié. Tu commences à très bien écrire, mais pas assez naturellement, ce qui serait la première de toutes les qualités du style. Je te dirai d'où cela vient : c'est parce que ton cœur n'est pas encore au niveau de ton esprit. Si tu aimais bien tendrement, tu te réveillerais un beau matin intelligente, laborieuse, et instruite sans le moindre effort. Car tu as sous la main tous les moyens de savoir, et tu n'as qu'à vouloir te baisser pour en prendre. Ce serait aussi le moyen d'être heureuse, car ce serait celui de n'être plus séparée de ceux qui t'aiment. Je m'étonne qu'une personne qui écrit si bien n'ait pas encore assez d'esprit pour pouvoir comprendre une chose si simple...

» Adieu encore, porte-toi bien et tâche de m'aimer *tous les jours*, et *toutes les semaines*. Chopin t'embrasse *peut-être*, et moi *bien sûr*, si tu es bonne. Entends-tu? *bonne* avant tout, bonne toujours, et avec tout le monde, et en toute occasion. »

Solange à sa mère (réponse, fragment).

« Tu me fais des reproches, chérie, que je n'ai pas mérités. Tu me dis que j'ai le style maniéré. Si cela est, ce qui est bien possible, ce n'est pas avec intention. Tout le monde n'a pas ton style. Ainsi ne me reproche pas que le mien ne soit pas naturel, c'est peut-être parce qu'il l'est trop qu'il paraît ne pas l'être.

» Tu dis presque que je ne t'aime pas. Mais depuis que je t'ai vue écrire tranquillement une lettre à madame Perdiguier pour la faire pleurer, j'ai pensé que tu en avais fait autant pour moi. Et puis, pour me faire plus de peine, tu me dis que tu donnes des leçons à la Luce pendant que moi je suis à Paris. Tu n'es pas mignonne quand tu me grondes. »

George Sand à sa fille.

18 juillet 1843.

« Ma chère grosse, je vais mieux et je suis contente de toi puisque tu te conduis bien. Je

voudrais seulement que tu n'eusses qu'une parole et qu'un langage. Mais tu en as deux. Tu écris à ton frère qu'il n'y aura pas d'examens, et à moi qu'il y en aura. Si bien que je ne sais pas à quelle époque il faut t'envoyer chercher. Le plus sûr est que je m'adresse à M. Bascans pour me fixer à cet égard, et c'est ce que je veux faire.

» Delacroix est ici et te présente ses plus profonds hommages, ses plus humbles respects, ses génuflexions les plus idolâtriques ; enfin il se roule dans la poussière que ton pied sublime soulève sur la terre indigne de porter un être aussi pyramidal que toi. Chopin prétend que les supports de cet être admirable sont des tilleuls. Mais c'est une calomnie, et nous savons tous que ce sont des futailles. Cependant Delacroix n'est pas de cet avis ; il prétend que ce sont des cèdres du Liban. — Bonjour, ma grosse chérie. Nous attendons avec impatience que tu puisses nous arriver. On t'attend pourtant, et le temps lui-même ne se permet pas d'être beau sans que tu sois à même d'en jouir. Je t'embrasse mille fois. Sois sage et bonne. — Ta vieille. »

Réponse : ... « Si Chopin se moque des *tilleuls*, c'est qu'il les envie. Il a beau dire, il voudrait avoir mes joues et mes jambes pour se bien porter. Mais elles sont de la couleur des raisins de la fable. »

Deux mois après. En vacances. Billet glissé sous la porte, le 23 septembre 1843 (la date est écrite de la main de Solange) :

« Solange est fort aimable et fort gentille de s'enfermer à double tour et de ne pas venir seulement dire bonsoir à sa mère. »

Bout de papier, laissé sur la table de nuit de Solange par sa mère, après sa séance ordinaire de travail nocturne :

« Bonsoir, ma grosse. Je t'ai embrassée bien fort, mais tu dors encore plus fort. Sois mignonne. »

Ici s'arrête le dialogue, au moment le plus intéressant. Mais il nous a déjà appris beau-

coup de choses, et nous pouvons en deviner bien d'autres. Si jamais mère prit au sérieux ses devoirs d'éducatrice, certes ce fut George Sand. Mais celle-ci, désireuse par-dessus tout d'une réforme morale chez sa fille, combat sa « personnalité » avec force, hauteur, éloquence, ce qui la rend d'ailleurs un peu moins sensible aux progrès de cet esprit souple, vif, brillant et déjà acéré. La jeune fille, qui sent sa valeur, et qui alimente sa sève à la lecture sinon dangereuse, en tout cas prématurée des livres de sa mère, trouve qu'on est injuste envers elle, discute déjà et riposte, non sans esprit. Chacune fournit à l'autre ce que celle-ci ne lui demande pas. La mésintelligence est déjà grave ; ce sont désormais deux « femmes », si jeune que soit Solange, deux femmes qui, se voulant mutuellement autres qu'elles ne sont, ne pourront que se faire souffrir en développant des caractères rivaux.

*
* *

Dans quelles circonstances Solange quitta-t-elle l'institution Bascans, nous l'ignorons. Un billet de 1844 nous apprend seulement que George Sand prit alors un M. Chaigne, qui partagea quelque temps avec M. Bascans les fonctions de précepteur de Solange. Durant l'été de 1844, Solange était rendue à la vie de famille. Elle avait seize ans.

Environ deux années se passent, durant lesquelles Solange, plus heureuse sans doute qu'elle ne croyait l'être, n'a pas d'histoire. En septembre 1846, elle a un malaise de langueur.

Elle souffre alors des « pâles couleurs », à la suite d'une imprudence bien gratuite de sa part, et sa mère, assez inquiète, la traite avec une extrême sollicitude. Solange paraît traverser une sorte de crise. Le mal de l'ennui rongerait-il l'*Edmunda sylvestris* à Nohant, non moins qu'il la rongeait à la pension ? La belle amazone qui « passe sa vie à cheval », espère-t-elle le prince Charmant, et trouve-t-elle

qu'il l'a fait attendre? Mais elle a failli attendre seulement. Fin septembre 1846, à peine est-elle pleinement remise, que l'amoureux de féerie a paru ; à moins que ce ne soit son apparition même qui l'ait subitement guérie. Il s'appelle Fernand de Préaulx, gentilhomme berrichon ; il a vingt-quatre ans ; il n'est pas riche « mais il est beau et bon ; que faut-il de plus [1] ? » Il fait sa demande, il est agréé. On l'a retenu à Nohant pour le mieux connaître. Solange s'éprend. « Ma fille est fort éprise de son grand et beau cavalier. Lui est esclave et ne respire que par elle. » (A Poncy, 7 janvier 1847.) Il semble qu'on n'ait plus qu'à préparer la noce. Subitement, tout est rompu au début d'avril : « J'ai du chagrin moi-même, beaucoup de chagrin. Solange n'a pas voulu épouser l'homme qui l'aimait. Elle a été inconséquente,

1. Lettre de George Sand à Poncy, du 24 septembre 1846 *(inédite)*. La correspondance de George Sand avec Poncy, qui embrasse trente-quatre années, d'avril 1842 à avril 1876, offre une des plus riches sources pour l'histoire intime de George Sand, de sa fille, de ses idées et de ses œuvres. Elle est inédite en très grande partie. 39 lettres seulement sur 226, ont paru dans la *Correspondance* imprimée. Nous ferons à ces documents autographes, qui sont en notre possession, les emprunts nécessaires pour combler certaines lacunes.

et un peu *dure*... » (Au même.) Évidemment s'il devait y avoir rupture, il valait mieux, suivant la réflexion philosophique de Chopin à sa famille, que cela « arrivât avant le mariage qu'après[1] ». Mais ce n'était pas d'un bon augure pour l'avenir, et faisait prévoir d'autres coups de tête.

Que s'était-il donc passé ?

Dans l'intervalle, un nouveau personnage a surgi à l'horizon de Nohant : le sculpteur Clésinger.

Rien ne pourra désormais empêcher que la malheureuse destinée de Solange ne s'accomplisse.

1. Voyez l'ouvrage de Carlowicz, *Souvenirs de Chopin*, etc. (titre en polonais), p. 32. — (Varsovie, 1904).

DEUXIÈME PARTIE

DU MARIAGE DE SOLANGE A LA MORT DE JEANNE CLÉSINGER (1847-1855)

« Sois béni aussi, pauvre ange arraché de mon sein et ravi par la mort à ma tendresse sans bornes! »
Hist. de ma vie, IV, 487.

I

A la fin de cette *Histoire de ma vie* qui, si elle ne brille pas toujours par l'exactitude documentaire, n'en demeure pas moins un livre beaucoup plus *vrai* qu'on ne l'a cru, George Sand a tracé ces lignes : « Ma vie, deux fois ébranlée profondément, en 1847 et en 1855, s'est pourtant défendue de l'attrait de la tombe; et mon cœur, deux fois brisé, cent fois navré, s'est défendu de l'horreur du doute. Attribuerai-je ces victoires de la foi à ma propre raison, à ma propre volonté? Non. Il n'y a en

moi rien de fort que le besoin d'aimer. Mais j'ai reçu du secours, et je ne l'ai pas méconnu, je ne l'ai pas repoussé[1]. »

Ces lignes sont datées du 14 juin 1855.

A ce moment, George Sand revenait d'Italie. Elle était allée demander à Rome, à Tivoli, à Frascati, la lumineuse bienfaisance de l'art et du ciel, pour combattre les mortelles ténèbres qui l'envahissaient au lendemain du drame de famille qui s'était dénoué par la mort de sa petite-fille, Jeanne Clésinger. Une fois de plus, elle venait d'échapper au désespoir, au suicide qui l'avait jadis tentée. Rentrée à Nohant auprès de la petite tombe, rendue et comme ressuscitée à la nature berrichonne, au travail, et à la société de son fils, — ses trois consolations éternelles, — elle pouvait, rassérénée maintenant, parcourir les étapes du véritable calvaire qu'elle avait gravi, entre cette année 1847 où elle avait commencé l'*Histoire de ma vie*, et l'année 1855 où elle l'avait achevée. Dans cette courte période, la mère avait vu le naufrage du bonheur de sa fille ; l'amie avait dû

1. *Hist. de ma vie*, IV, pp. 485-486.

rompre l'attachement qui lui tenait le plus au cœur ; la grand'mère avait mis au tombeau une suprême espérance. Nous ne dirons rien des déceptions de la politique, de la banqueroute de 1848, de l'Empire prévu par George Sand, subi en silence, mais jamais accepté : du moins, de ce côté, des réparations s'entrevoyaient-elles à échéance. Le reste, malheureusement, était irremédiable.

L'année 1847 avait été triplement néfaste à son cœur. Trois mots la résument : luttes, tortures, ruptures ; et les trois acteurs de ce drame intime s'appellent Solange, Clésinger, Chopin. La fille, le gendre, l'ami d'hier passé au camp ennemi, tels sont les trois adversaires avec lesquels George Sand eut simultanément à compter. Le mariage de Solange fut le point de départ de ces diverses hostilités. Et, de ces tristes débats, peu de témoignages aujourd'hui survivent. Chose pire : ceux qui ont survécu semblaient jusqu'ici accuser George Sand. Solange, dans ses lettres à madame Bascans, se plaint que sa mère ait manqué de cœur envers elle [1].

1. *La fille de George Sand*, par G. d'Heylli, p. 71.

Dans ses lettres à Chopin, elle précise, détaille et aggrave; de vilaines questions d'argent brochent sur le tout. Chopin, de son côté, écrivant à sa famille, présente son « hôtesse, » aussitôt après la rupture, sous le jour le plus déplaisant[1]. Si bien que, à en juger sur ces seuls indices, on a pu porter de très bonne foi sur George Sand un jugement défavorable. Mais ce ne sont là que des apparences. Le caractère de George Sand ne s'est pas plus démenti à l'occasion du mariage de sa fille qu'en toute autre conjoncture grave de sa vie. Seulement les circonstances de la rupture avec Chopin, comme celles mêmes du mariage de Solange, n'ont jamais été jusqu'ici bien connues. Enfin, plusieurs fils sont brouillés ensemble, qu'il s'agit de démêler. Il y a la question Clésinger, la question Chopin, et aussi des questions de finances et d'intérêts. Isoler chacune de ces questions, l'éclairer rapidement, sera d'abord notre tâche. Ceci fait, l'histoire des rapports de la mère et de la fille s'éclairera d'elle-même, et n'offrira plus aucune obscurité. Autant que

1. Carlowicz, *ouv. cité*.

possible, ici comme plus haut, nous laisserons parler les textes, et nous produirons, sur les personnages mis en cause, leurs propres témoignages inédits.

II

Comment le sculpteur Clésinger entra-t-il en rapports avec George Sand ? Rien de plus honorable pour tous deux que le début de cette histoire. Ce même Clésinger qui, beaucoup plus tard, devait se répandre en propos injurieux sur son ancienne bienfaitrice, fut d'abord porté vers George Sand par un élan d'enthousiasme, auquel George Sand répondit par un mouvement de générosité.

Un matin de mars 1846, George Sand recevait une lettre singulière, baroque, mais touchante de sincérité, signée d'un nom encore inconnu :

« Madame,

» Persuadé que la reconnaissance est la première des vertus, je prends la liberté de vous écrire, vous criant merci, merci !...

» Sans doute que l'auteur de *Consuelo*, cette âme et ce cœur tout artiste, visitera l'exposition de sculpture. Alors, madame, jetez un regard sur une statue de la *Mélancolie*, couronnée de myrthe, tenant un manuscrit dans la main gauche, et soutenant sa tête fatiguée de la droite. Cette statue est le résultat d'une ferme volonté et d'un ardent désir. Si vous y trouvez l'ombre de l'austère mélancolie de *Lélia*, soyez heureuse, madame, car c'est votre œuvre.

» Il me serait bien pénible de revenir sur le passé et de vous conter comment un fourrier du 1er de cuirassier (*sic*) en 1839 est l'auteur de cette statue. Seulement, madame, permettez-lui d'espérer que vous en accepterez la dédicace, et que vous consentirez à ce qu'il grave sur le marbre éternelle (*sic)* le titre touchant de *Consuelo*. C'est le seul bien que j'envie, la seule récompense, la réalisation de mon rêve. Bien heureux si le bonheur que vous aurez procuré

peut vous donner un instant d'indicible joie et d'orgueil.

» Agréez, etc.[1].

» A. CLÉSINGER. »

Lundi soir, 16 mars 1846.

George Sand fut toujours maternelle aux artistes. On sait qu'à cette date elle attendait d'eux la palingénésie sociale. Elle inspirait les poètes ouvriers, échauffait de sa flamme la littérature prolétaire. Depuis quatre ans, elle avait noué correspondance avec le poète-maçon de Toulon, Charles Poncy, dont elle voulait faire l'apôtre des temps futurs. Touchée par la lettre de Clésinger, elle lui répondit courrier par courrier. Trois jours après, le 19 mars, nouvelle lettre :

« ... O, madame, je ne croyais pas que j'eusse mérité l'honneur insigne que vous me faites

1. Cette lettre, communiquée par nous à M. Jules Claretie, a paru dans *le Temps* du 1er juillet 1904. Nous en avons respecté l'orthographe.

en m'écrivant cette sainte et pieuse lettre, où votre grand cœur et votre belle âme se montre tout entière. O, merci à vous qui me donnez de si bons conseils. Ho non, l'orgueil n'est pas encore en moi, car, je n'ai rien fait pour être orgueilleux... Que n'ais-je *(sic)* le divin don de pouvoir vous exprimer toutes les pensées que votre lettre si paternelle fait bondir dans ma poitrine. C'est un véritable chaos ; j'aurais cependant le soin de l'élaborer, et de vous soumettre une à une ces pensées, ces idées suggérées par la noble ambition, la sainte reconnaissance, et l'amour exclusif de mon art. Ho non, madame, guidé par vous, je ne puis succomber, non, non... Merci, madame, pour le bien que vous me faites et le courage que vous me donnez... Dans quelques semaines, je vous prierai à genoux de vouloir bien venir visiter une statue de la *Douleur!* Puisse-t-elle répondre à celle qui ronge mon cœur attristé par la connaissance de ce monde que je fuis et que cependant je ne peux éviter.

» Soyez heureuse, madame, et bien fière, pour le bonheur que vous avez procuré à un

pauvre jeune homme; il le proclamera bien haut, car dans ses œuvres il espère toujours rappeler George Sand à qui il doit ce qu'il est. Oui, je ferai en sorte de devenir grand parmi les hommes, ne serait-ce que pour payer la dette de la reconnaissance.

» Daignez recevoir, etc.

» A. CLÉSINGER. »

19 mars [1846].

L'artiste fut présenté à George Sand durant le séjour qu'elle fit à Paris, au début de 1847[1]. Puis elle visita son atelier. En février 1847, les relations commençaient à se nouer. George Sand, qui préparait le mariage de Solange avec Fernand de Préaulx, ne pouvait soupçonner alors que Clésinger songeât à sa fille; et sans doute Clésinger n'y songea-t-il qu'en faisant le buste de la fille, après celui de la mère[2].

1. Nous induisons ceci de la neuvième lettre adressée par Chopin à sa famille, sous la date du 19 avril 1847. Voyez Carlowicz, *ouv. cité*.

2. Voyez *Corr.*, II, 362, lettre à madame Marliani, et la lettre de Chopin précitée.

La première mention de Solange apparaît dans une troisième lettre de Clésinger.

« Madame, je m'empresse de vous envoyer mon petit *Faune*[1]. Ce sera pour moi une véritable fête d'aller vous le présenter moi-même et vous remercier de votre si bonne visite d'hier. Mon Dieu, que je voudrais pouvoir m'expliquer et vous dire tout ce que mon cœur sent et palpite! Mais je ne sais que l'écrire sur du marbre ou du bronze. Acceptez donc, madame, le tribut d'un jeune homme bien fier d'avoir pu graver votre grand nom à côté du sien sur le marbre éternelle. A vous, madame Sand, l'honneur d'avoir créé et encouragé un jeune statuaire, et qui vous demandera encore aide et protection pour la *Terre*, cette nourrice des hommes, que je vais chercher à reproduire.

» Agréez, madame, etc.

» A. CLÉSINGER.

1. Le *Faune enfant* avait été exposé, de même que la *Mélancolie*, au Salon de 1846.

Vendredi, 19 février 1847.

» *P.-S.* — Daignez, madame, présenter mes hommages à messieurs vos fils (sans doute Maurice et Chopin) et mademoiselle Sand et les remercier aussi de leur extrême bienveillance à mon égard. »

Dès lors les événements se précipitent. Le sculpteur s'éprend de son beau modèle, qu'il représente fleur au corsage, narines frémissantes, cheveux en mouvement, comme ceux d'une ardente chasseresse[1]; et le modèle reçoit le coup de foudre du robuste sous-officier devenu pétrisseur de glaise. Elle rompt elle-même son mariage avec M. de Préaulx, la veille du contrat[2]. Elle bouscule tout, exige, impose « son sculpteur ». George Sand, affolée, cherche à se reconnaître, veut gagner

1. Cette belle œuvre appartient aujourd'hui à M. Ch. Delagrave.

2. Chopin, lettre précitée, commencée la semaine sainte et terminée le 19 avril : « Quand ils sont tous arrivés à Paris pour faire le contrat, elle n'en a plus voulu. »

un peu de temps, pousser plus loin une enquête sur un homme dont quelqu'un vient de lui dire « pis que pendre ». Mais Solange est pressée. Et le sculpteur, se souvenant qu'il a été cuirassier, brusque les choses par un procédé militaire. Il enlève Solange. Ce point a été ignoré. Si nous le révélons, c'est qu'il explique tout le reste.

George Sand n'avait plus qu'à sauver les apparences, et elle le fit avec son dévouement accoutumé. Elle marie au plus vite. C'est elle, maintenant qui est pressée. L'enlèvement, par bonheur, ne s'est pas ébruité. Chopin lui-même, Chopin surtout l'a ignoré. Et ceci, encore, va expliquer certaines assertions bizarres de Chopin à sa famille... Mais suivons notre fil. George Sand prend, par diplomatie maternelle, une attitude satisfaite. Elle est heureuse, comment donc! Elle écrit à madame Marliani, le 6 mai, une lettre qui équivaut, *urbi et orbi* (car la bonne madame Marliani était fort communicative), à un certificat de bonne vie et mœurs pour Clésinger, qu'elle connaît à peine. Au fond, elle est trop sincère pour ne pas dissimuler assez mal; on peut

lire entre les lignes : « C'est depuis un mois que son activité [celle de Clésinger] a levé tous les obstacles, et réduit à néant toutes les objections possibles. » Rien n'est pourtant fixé, quant au jour, quant au lieu. Clésinger a couru à Guillery, chez Dudevant. Se mariera-t-on à Nohant? en Gascogne? Les bans se publient, et « pourtant on ne sait encore rien dans ce pays-ci, et nous nous préservons des grandes annonces ». Cette discrétion procède, certes, d'une attention délicate à l'endroit du fiancé rebuté, qui habite le pays. Mais est-ce la seule raison? « Il faut bien que la fatalité apparente soit une volonté d'en haut. Je n'aurais pas voulu d'abord qu'on fît si vite un autre choix. Mais, le choix étant fait (et vous savez que les parents n'empêchent rien de ce côté-là), je crois qu'il faut le ratifier bien vite... Je ne puis rien vous dire de moi, sinon que je suis fatiguée à mourir[1]. » Tout trahit la précipitation d'un mariage anormal.

Même note, et aggravée, dans les lettres plus confidentielles à Poncy.

1. *Corr.*, II, p. 361-364.

18 avril [1847].

« En six semaines, elle (Solange) a rompu un amour qu'elle éprouvait à peine, elle en a accepté un autre qu'elle subit ardemment. Elle se mariait avec celui-ci ; elle le chasse et épouse celui-là. C'est bizarre, c'est hardi surtout, mais enfin c'est son droit et le destin lui sourit. A un mariage modeste et doux elle substitue un mariage brillant et brûlant. Elle domine tout et *m'emmène* à Paris à la fin d'avril... Le travail et l'émotion prennent tous mes jours et toutes mes nuits... Il faut que ce mariage se fasse impétueusement, comme par surprise. Aussi est-ce un secret *grave* que je vous confie, et que Maurice lui-même ne sait pas (il est en Hollande)... »

Le 21 mai, elle écrit encore au ménage Poncy :

« Mes enfants, ma fille Solange est mariée d'hier, bien mariée, avec un galant homme et

un grand artiste, Jean-Baptiste Clésinger. Elle est heureuse. Nous le sommes tous. Mais nous sommes sur les dents, car jamais mariage n'a été mené avec tant de volonté et de promptitude... M. Dudevant a passé trois jours chez moi, et le voilà reparti. Il nous fallait le saisir au vol dans un bon moment, et nous n'avons pas même eu le temps d'avertir nos amis à une lieue à la ronde. Nous avons fait venir le maire et le curé, au moment où ils y pensaient le moins, et nous avons marié comme par surprise. C'est donc fini, et nous respirons. »

Il semble que nous entendions le soupir de soulagement de la mère qui a vu sa fille côtoyer les abîmes.

Aussitôt après, elle se ressaisit. Elle n'est pas longue à se faire illusion. Elle connaît trop Solange pour espérer d'elle une passion durable, ou la transformation d'un amour de tête en attachement de cœur. Et Clésinger s'est fait juger à son acte. Elle commence à deviner sa vraie nature : plus bouillant qu'inspiré, plus bruyant qu'énergique, tumultueux, désordonné, dépensier, débraillé peut-être, d'ailleurs

d'instruction nulle ; et quant à l'éducation... Une angoisse la saisit. Que sera le lendemain pour sa fille ? Que sera-t-il pour elle-même ? Car si Clésinger, dilapidant la dot de sa femme (ce qu'elle semble avoir prévu tout de suite)[1], vient planter sa selle d'atelier à Nohant, et bouleverser sa vie de méditation et de travail, que deviendra-t-elle ? Elle prend un parti rigoureux, mais prudent, qu'elle signifiera bientôt à sa fille. Nohant sera toujours ouvert à Solange, « si elle venait à se brouiller avec son mari » ; quant à ce gendre imposé dont elle a le procédé sur le cœur, elle déclare ne plus vouloir le connaître. C'est dans ces dispositions que Solange, au retour du voyage de noces, la trouve à sa grande stupeur. Elle s'en plaint à Chopin[2], qui, lui aussi, avait dû s'exiler de

1. En se mariant, Clésinger avouait vingt-quatre mille francs de dettes. Il ne disait pas tout.

2. « Je l'ai trouvée très changée, mais froide comme de la glace, et même dure. Elle a commencé par me dire : que si je me brouillais avec mon mari, je pourrais retourner à Nohant ; que, quant à lui, elle ne le connaissait pas... » (Lettre du 10 novembre 1847.) — Même note, dans la lettre précédente ; affaires d'argent dans la lettre suivante, et plaintes sur l'abandon où sa mère la laisse (Carlowicz, *ouvrage cité*). — Doléances identiques, mais d'un ton plus adouci, dans la lettre à madame Bascans (*La fille de George Sand*, pp. 57-60).

Nohant sur ces entrefaites, nous dirons tantôt pourquoi. Elle s'en étonne. Ceci prouve seulement sa jeunesse. Au reste, de cette jeunesse et de son inexpérience, elle allait multiplier les preuves durant la fin de cette année 1847, qui fut pour une jeune mariée, élevée comme l'avait été Solange, une terrible année d'apprentissage.

Solange, d'ailleurs, ne faisait-elle pas son *mea culpa* à demi-mot, lorsqu'elle écrivait à Chopin, au milieu de ses plaintes :

« Remarquez qu'on est toujours puni par où on a péché. Voyez moi, avec mes goûts de luxe, qui aurais trouvé un carrosse à six chevaux à peine digne de me porter, moi qui comptais vivre dans des espaces imaginaires avec des rêves de poésie, au milieu des nuages et des fleurs, me voilà plus prosaïque, plus aplatie que l'être le plus terre à terre. Je suis sûre que je deviendrai avare, moi qui aurais jeté des millions par les fenêtres. J'ai plus vieilli en huit jours qu'en dix-huit ans; et je crois qu'il y a peu de femmes de mon âge, élevées comme moi en princesses, qui aient

passé par de si rudes épreuves aussi tranquillement que je l'ai fait.

» D'un côté les soucis d'argent, de l'autre une mère qui m'abandonne brusquement sans que j'aie aucune connaissance de la vie; un père plutôt dur qu'affectueux, un père sans tendresse, voilà qui n'arrive pas tous les jours à des filles de dix-neuf ans... Heureusement que j'ai *mon sculpteur*, qui me console de tout, qui me tient lieu de tout[1]... »

Voilà l'état moral de la jeune femme, quelques mois après le mariage.

L'état de la mère ne vaut guère mieux. A Poncy, le 14 décembre 1847 : « Vous avez compris... que je traversais la plus grave et la plus douloureuse phase de ma vie. J'ai bien manqué d'y succomber, quoique je l'eusse prévue longtemps d'avance, etc.[2]. » Elle ajoute :

« Solange est venue me voir en passant pour aller chez son père à Nérac. Elle a été roide et

1. Carlowicz, *ouvr. cité*, troisième lettre de Solange à Chopin.
2. *Corr.*, II, p. 374.

froide, *et sans repentir aucun* [c'est nous qui soulignons]. Elle est enceinte, et je n'ai pas voulu dire un mot qui pût l'émouvoir péniblement. Du reste, elle est bien portante, plus belle que jamais, et prenant la vie comme un assemblage d'êtres et de choses qu'il faut dédaigner et braver. »

Et un peu plus loin, en annonçant l'*Histoire de ma vie* :

« ... Ce sera une assez belle affaire qui me remettra sur mes pieds, et m'ôtera une partie de mes anxiétés sur l'avenir de Solange, qui est assez compromis[1] *par son manque d'ordre et les dettes de son mari.* » [Ces derniers mots supprimés dans le texte imprimé.]

La dette! Ce mot fut la terreur de la grande tâcheronne, que son incorrigible générosité empêcha toujours d'être riche et qui, vers cette époque, était moins que jamais à son aise. Neuf ans auparavant, en 1838, elle avait

1. *Corr.* II, p. 378.

recouvré la jouissance de l'hôtel de Narbonne, moyennant une somme de cinquante mille francs versée à son mari[1]. Appauvrie de ce capital, elle dut s'appauvrir encore pour la réfection totale de l'hôtel de Narbonne, qui lui coûta cent mille francs. Elle travailla dix ans à combler ce vide, l'hôtel devant constituer dans ses plans la dot de Solange. Encore n'était-elle pas dégagée lors du mariage. Une somme de cinquante mille francs était hypothéquée sur l'immeuble. George Sand donna donc en dot à sa fille par contrat du 18 mai 1847, l'hôtel de Narbonne avec les charges qui lui incombaient de ce chef, c'est-à-dire avec l'obligation pour la communauté de solder les créances encore dues sur l'hôtel, ou de payer les intérêts de l'hypothèque. L'hôtel rapportait, en loyers, huit mille deux cent soixante-quatre francs à la date de 1845. C'était donc, au bas mot, une rente de cinq mille sept cent cinquante francs net environ que George Sand donnait à sa fille en la mariant, par avancement d'hoirie;

1. *Histoire de ma vie*, IV, pp. 422-423. Sur la fortune patrimoniale de George Sand, voyez Wladimir Karénine, *ouvr. cité*, I, pp. 225-226.

et, vu l'état général de ses finances, cette dot était de sa part une vraie largesse; c'est elle, la mère, qui la fournissait en entier, sur ses biens patrimoniaux. Ces détails seraient oiseux si Solange, dans ses lettres à Chopin, ne parlait des « créanciers de sa mère » dont le ménage serait la proie. Ce terme révèle, chez la jeune femme, ou une ignorance surprenante de son contrat de mariage, ou un usage équivoque de la langue. Le bon Chopin devait s'y laisser prendre. Que n'a-t-il point cru, de ce qui lui venait par Solange, dans la disposition d'esprit où il était!

En réalité, quand le déficit se révéla dans le ménage, — c'est-à-dire dès le lendemain, à cause des dettes du mari, George Sand était hors d'état de tirer sa fille d'affaire, quand même elle l'eût voulu. Dès novembre ou décembre 1847, les époux Clésinger touchent à la ruine. Et, en 1848, ce sera d'abord la saisie mobilière, puis la vente de l'immeuble, à la requête des titulaires de l'hypothèque, pour intérêts impayés. L'hôtel de Narbonne, finalement, fut vendu à l'audience des criées, le 6 décembre 1848, pour la somme de cent mille quatre-vingt

francs, au moment le plus désastreux pour une vente de cette nature, au lendemain d'une révolution [1].

George Sand, le cœur navré, dut laisser l'exécution s'accomplir. Mais nous démêlons, dans les allusions de certaine lettre côté Chopin, qu'elle fit racheter sous main une partie du mobilier; et sûrement elle en fit ensuite présent au ménage, puisque nous voyons ce mobilier réclamé, à coups d'exploits d'huissier, par Solange à son mari, en l'année 1854. Elle fit plus. Très vite, peut-être dès 1849, elle servit volontairement à sa fille une rente mensuelle qu'elle lui compta avec une ponctualité de notaire [2]. Et cela, toute sa vie. Même lorsque Solange, dégagée du mariage et « lancée », vivait avec toutes les apparences de la richesse, George Sand ne cessa jamais, par principe, de prélever tous les ans une

1. Nous devons tous ces détails à l'obligeance de M. Henry Harrisse, ami de la famille, et qui fut consulté au sujet des réclamations de Solange lors du règlement de la succession, en 1877, après la mort de George Sand. On sait par ailleurs (*Souvenirs et Idées*, etc.) quel ami précieux M. Harrisse fut pour George Sand de 1866 à 1876.

2. Lettre de décembre 1848, à M. Simonnet père (*inédite*).

somme fixe sur le produit de sa plume, pour les consacrer aux « besoins éventuels » de sa fille[1]. C'est dire quelle erreur commettent ceux qui, de bonne foi, ont touché à ces délicates questions. Nous n'y touchons nous-même que pour remettre les choses à leur vrai point.

1. Lettres manuscrites de Solange à sa mère. Lettres *inédites* à Dumas, année 1862, etc. Cette rente fut au début de dix-huit cents francs ; bientôt après, de trois mille francs.

III

Reste l'incident Chopin.

Il est oiseux, sans doute, d'exprimer ici la profonde pitié que nous inspire la fin du douloureux artiste, mort victime de l'art et de sa fièvre presque autant que de sa maladie. Qui ne serait ému de son isolement, de ses souffrances physiques, — il étouffait, — de ses angoisses morales, de ses affres religieuses, enfin du long martyre qu'il traîna jusqu'à la fin de leçon en concert, de Paris à Londres et de Londres à Paris, parmi les frissons, la toux, l'insomnie et l'hallucination? Chopin malade, Chopin mourant attendrira toujours

les cœurs aimants, comme sa musique trempée de larmes éveillera toujours un navrant écho dans les âmes blessées. Mais quoi! S'il lassa lui-même la main qui lui fut si longtemps bienfaisante, et s'il la contraignit à se retirer de lui, n'imputerons-nous qu'à George Sand un dénouement que, sans doute, elle n'eût pu conjurer? L'injustice serait par trop flagrante. Il y a les droits de la pitié certes; il y a aussi ceux de la vérité.

Mainte légende a couru sur cette célèbre rupture, et nous n'en connaissons aucune de véridique. Hier, les lettres de Chopin à sa famille ont fait entrevoir, sinon la raison profonde, du moins l'occasion de cette séparation. Cette occasion fut ce que certains ont appelé une « prétendue divergence d'opinion sur le mariage de Solange ». Faut-il donc croire que George Sand aurait profité d'une circonstance opportune pour se débarrasser d'un témoin gênant (version Chopin), ou d'un malade dont les jours étaient comptés (autre version, trop répandue)? Cette appréciation risquerait d'être inexacte, superficielle et injurieuse à la fois: inexacte, en ce que la question Clésinger a

bien été, entre Chopin et George Sand, le sujet d'un dissentiment profond ; superficielle, en ce que ce dissentiment provenait lui-même de désaccords lointains, intimes, cachés, et qu'il s'aggrava de tout ce qui l'avait précédé : injurieuse enfin, car George Sand souffrit atrocement d'être obligée d'abandonner à sa destinée son « malade ordinaire », et ne le fit qu'à la dernière extrémité, toujours prête d'ailleurs à courir à son chevet s'il la rappelait.

Chacun de ces points peut se prouver. Une seule lettre, écrite presque au lendemain de la séparation à un ami intime de Chopin, le Polonais Grzymala, suffirait à les établir tous les trois. Mais les dix pages consacrées à Chopin dans l'*Histoire de ma vie* (IV, pp. 464-474) sont loin d'être négligeables, et les lettres de Chopin elles-mêmes ne sont pas sans contenir quelque témoignage à l'appui de l'une ou l'autre de ces assertions.

Que la question du mariage de Solange soit devenue un *casus belli* à Nohant, on n'en peut guère douter. Chopin, mêlé à la vie de la famille depuis huit années, crut devoir s'ingérer en cette affaire, comme il s'ingérait en

tout, et avec la maladresse d'un poète, d'un artiste. Or il en ignorait l'élément principal, c'est à savoir l'enlèvement de Solange; et George Sand connaissait trop bien sa totale absence de sens pratique pour le mettre dans le secret. De là la contradiction que Chopin prétend signaler à sa famille, et qu'il raille naïvement, parce qu'il n'en a pas la clé :

« Elle me proclamera son ennemi parce que j'ai pris le parti de son gendre, qu'elle ne tolère pas, uniquement parce qu'il a épousé sa fille; tandis que moi, je me suis opposé à ce mariage tant que j'ai pu. (Noël, 1847.) »

Nous voyons d'ici cet être sensitif croyant de son devoir de conseiller, d'épiloguer ; on lui résiste, il se fâche. Or, « Chopin fâché était effrayant[1] ». Telle fut bien la cause déterminante non pas de son « renvoi », car il ne fut pas *chassé*, comme on l'a dit, mais d'une lettre très ferme, où George Sand mettait à ses visites à Nohant certaines conditions. C'est

1. *Hist. de ma vie*, p. 471.

encore Chopin qui nous fournit ce détail[1]. Il nous apprend aussi (lettre suivante, 10 février 1848) que sa « rentrée » à Nohant ne tenait qu'à lui, et à l'observation d'une clause expresse. Il avoue enfin que sa présence n'est « pas un élément de paix à Nohant ». « Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus sans aucune *bataille*, sans aucune scène[2]. Et je ne pouvais aller chez elle ayant pour condition de garder le silence sur sa fille. »

Ainsi, Chopin se croyait le droit d'intervenir dans les questions intimes de la famille Sand, et aimait mieux renoncer à Nohant que de s'interdire l'exercice de ce droit prétendu. Attitude d'autant plus étrange, que George Sand est seulement son amie, et, suivant le mot de Chopin dans ses lettres à ses parents, son « hôtesse ». George Sand elle-même le désigne ainsi dans un passage de l'*Histoire de ma vie* (IV, 435) : « l'hôte des huit dernières années de ma vie de retraite à Nohant sous la monarchie. » Le mot a sa signification. Il est

1. Même lettre. Carlowicz, *ouvr. cité*, lettre X.
2. *Hist. de ma vie*, IV, pp. 472-473.

rigoureusement exact. Sans doute, au début, Chopin avait été pour George Sand autre chose qu'un hôte. Mais ce temps est déjà lointain. Très vite, — probablement dès le voyage de Majorque, — George Sand a dérivé vers l'amitié et les soins maternels une passion corrigée en affection, par égard pour la fragilité du malade. Transformation héroïque, accomplie avec assez de délicatesse pour que Chopin n'en soupçonnât point la vraie cause, mais qui, en allongeant sûrement la trame légère de cette précieuse existence, dut sans doute en exaspérer la sensibilité déjà trop raffinée. Chopin souffrait et faisait souffrir l'entourage de son amie. Nous n'en voulons que ce témoignage, à coup sûr imprévu, fourni par le journal de madame Juste Olivier : « *5 mars 1842*. Mickiewicz m'apporte une lettre de George Sand fort aimable, et croit que Chopin est son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il la tourmente et finira peut-être par la tuer[1]. » Elle, cependant, s'attachait à lui de tous les soins nouveaux qu'elle lui prodiguait chaque

1. Léon Séché, *Sainte-Beuve*, II, p. 109.

jour, et de tout ce que lui coûtait son sacrifice méconnu : la nuit, elle travaillait dans une chambre voisine, prête à se lever cent fois pour chasser le cauchemar de son chevet. Elle n'était plus que garde-malade. Depuis sept ans, elle vivait auprès de lui « comme une vierge », c'est son terme, lorsque la goutte d'eau fit déborder le vase. Ne fut-elle pas mise en demeure, un jour, de choisir entre son fils et Chopin ? « Maurice parlait de quitter la partie. » Le choix ne pouvait être douteux. Il fallut donc se séparer. Ce dut être quelques jours avant le mariage de Solange, au début de mai 1847[1]. Là-dessus, Chopin tombe malade, et on le dit à la mort. Cette pensée la torture : son cœur vole vers l'infortuné.

George Sand à Grzymala.

Nohant, mai 1847.

« Merci, cher ami, pour tes bonnes lettres. Je savais d'une manière incertaine et vague

1. Nous croyons erronée la date que donne M. Carlowicz, automne 1847.

qu'il était malade, vingt-quatre heures avant la lettre de la bonne princesse [Marceline Czartoryska]; remercie aussi pour moi cet ange. Ce que j'ai souffert durant ces vingt-quatre heures est impossible à te dire; et, quelque chose qui arrivât, j'étais dans des circonstances à ne pouvoir bouger[1]. Enfin, pour cette fois encore, il est sauvé; mais que l'avenir est sombre pour moi de ce côté! Je ne sais pas encore si ma fille se marie ici dans huit jours ou à Paris dans quinze... Dans tous les cas, je serai à Paris pour quelques jours à la fin du mois, et, si Chopin est transportable, je le ramènerai ici.

» Mon ami, je suis aussi contente que possible du mariage de ma fille, puisqu'elle est transportée d'amour et de joie et que Clésinger me paraît le mériter, l'aimer passionnément et lui créer l'existence qu'elle désire.

1. Non seulement à cause du mariage de sa fille, mais à cause d'un accident. A Poncy, 21 mai 1847 : « Pendant ce temps-là, j'avais un muscle cassé à la jambe, et il fallait me porter comme un enfant. Je vais mieux. » *P.-S.* « Pendant ce temps-là aussi, Chopin était mourant à Paris; et je ne pouvais aller vers lui! Que de choses depuis ce 1er avril 1847! » On voit l'absolue concordance des textes.

Mais c'est égal, on souffre bien en prenant une pareille décision. Je crois que Chopin a dû souffrir lui aussi dans son coin de ne pas savoir, de ne pas connaître, et de ne pouvoir rien conseiller. Mais son conseil dans les affaires réelles de la vie est impossible à prendre en considération. Il n'a jamais vu au juste les faits, ni compris la nature humaine, sur aucun point. Son âme est toute poésie et toute musique, et il ne peut souffrir ce qui est autrement que lui. D'ailleurs son influence dans les choses de ma famille serait pour moi la perte de toute dignité et de tout amour vis-à-vis et de la part de mes enfants.

» Cause avec lui, et tâche de lui faire comprendre, d'une manière générale, qu'il doit s'abstenir de se préoccuper d'eux. Si je lui dis que Clésinger (qu'il n'aime pas) mérite notre affection, il ne l'en haïra que davantage, et il se fera haïr de Solange. Tout cela est difficile et délicat, et je ne sais aucun moyen de calmer et de rassurer une âme malade, qui s'irrite des efforts qu'on fait pour la guérir. Le mal qui ronge ce pauvre

être, au moral et au physique, me tue depuis longtemps; et je le vois s'en aller sans avoir jamais pu lui faire de bien, puisque c'est l'affection jalouse et ombrageuse qu'il me porte qui est la cause principale de sa tristesse.

» ... Vois quelle situation est la mienne dans cette amitié funeste, où je me suis faite son esclave, dans toutes les circonstances où je le pouvais sans lui montrer une préférence impossible et coupable sur mes enfants!... Je suis arrivée au martyre!... Mais le ciel est inexorable envers moi, comme si j'avais de grands crimes à expier; car, au milieu de tous ces efforts et de ces sacrifices, celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me conserve! Dieu veuille, dans sa bonté, que du moins mes enfants soient heureux, c'est-à-dire bons, généreux, et en paix avec la conscience; car, pour le bonheur, je n'y crois pas en ce monde, et la loi d'en haut est si rigide à cet égard que c'est presque une révolte impie que de songer à ne pas souffrir de toutes les choses extérieures. La seule force où nous

puissions nous réfugier, c'est dans la volonté d'accomplir notre devoir[1]...

» GEORGE. »

Cette lettre sans voile, dont nous donnons, sinon tout, du moins tout ce qui touche directement à notre sujet, est la peinture décisive de la situation lors de la rupture. Mais, dans la vivacité de sa douleur, George Sand se calomnie en disant « qu'elle n'a jamais pu faire de bien » à cette âme malade. Elle lui en avait fait au contraire, et beaucoup. Témoin la correspondance échangée par elle avec la famille, et dont il ne reste par malheur que peu de chose. Serait témoin aussi, et témoin irrécusable, sa correspondance avec Chopin lui-même, si elle existait encore, cette fameuse correspondance qu'Alexandre Dumas fils, au cours d'une poursuite plus amoureuse que littéraire, découvrit inopinément sur la frontière russo-polonaise, et fit tenir aussitôt à George Sand, qui la relut et la livra ensuite aux flammes. Dumas, qui l'avait lue, et qui en

1. D'après une copie communiquée par madame Maurice Sand.

avait même transcrit des fragments « admirables » (c'est son mot), qu'il détruisit après par délicatesse, a pu nous dire que toutes les tendresses, toutes les affections douces et calmantes y respiraient. La passion avait cédé la place à l'épanchement, à la confidence. Ce n'était pas seulement l'amie qui parlait, c'était la mère. Et ceci nous ramène à Solange. Voici en quels termes George Sand remerciait le chevaleresque ravisseur de ses lettres[1], qu'à cette date elle ne connaissait pas encore. Car leurs relations datèrent de cet acte hardi et désintéressé de Dumas.

1. Ces lettres, que la sœur de Chopin rapportait en Pologne à la mort de son frère, furent arrêtées à la frontière pour être examinées. Dumas, arrêté lui-même au même point faute de passeport, trouva chez le chef du poste de police de la station le précieux dépôt. Sa curiosité fut éveillée ; le chef lui permit de la satisfaire. Il dévora la correspondance en une nuit ; le lendemain, il essaya de persuader au dépositaire de lui confier cette correspondance pour la rendre à son vrai propriétaire, savoir l'auteur. Le chef n'entendit pas de cette oreille, et, mis en défiance, pria Dumas de lui rendre le paquet. Celui-ci demanda encore vingt-quatre heures, qui lui furent accordées ; il en profita pour s'échapper audacieusement avec les lettres, et courut d'une traite jusqu'à Paris, d'où il écrivit à George Sand.

Nohant, 7 octobre 1851.

« ... Puisque vous avez eu la patience de lire ce recueil assez insignifiant par les redites, que je viens de relire moi-même, et qui me semble n'avoir d'intérêt que pour mon propre cœur, vous savez maintenant quelle maternelle tendresse a rempli neuf ans de ma vie. Certes, il n'y a pas là de secret, et j'aurais plutôt à me glorifier qu'à rougir d'avoir soigné et consolé, comme mon enfant, ce noble et inguérissable cœur. Mais le côté secret de cette correspondance, vous le savez maintenant. Il n'est pas bien grave, mais il m'eût été douloureux de le voir commenter et exagérer. On dit tout à ses enfants quand ils ont âge d'homme. Je disais donc alors à mon pauvre ami ce que je dis maintenant à mon fils. Quand ma fille me faisait souffrir par les hauteurs et les aspérités de son caractère d'enfant gâté, je m'en plaignais à celui qui était mon autre moi-même. Ce caractère, qui m'a bien souvent navrée et effrayée, s'est modifié grâce à Dieu et à un peu

d'expérience[1]. D'ailleurs, l'esprit inquiet d'une mère s'exagère ces premières manifestations de la force, ces défauts qui sont souvent son propre ouvrage, quand elle a trop aimé ou gâté. De tout cela au bout de quelques années il n'est plus sérieusement question. Mais ces révélations familières peuvent prendre de l'importance à de certains yeux malveillants; et j'aurais bien souffert d'ouvrir à tout le monde ce livre mystérieux de ma vie intime, à la page où est écrit tant de fois, avec des sourires mêlés de larmes, le nom de ma fille.

» Pour rien au monde, cependant, je ne vous aurais demandé de me renvoyer la copie que vous aviez commencé à faire. Je savais que vous me la renverriez ou que vous la brûleriez aussitôt que vous auriez compris le motif de mes inquiétudes. Je ne veux pas non plus vous demander de ne rien conserver dans votre esprit de ce qui a rapport à *elle*. Elle ne le mérite plus, et, si vous vous en souveniez d'ailleurs, vous vous diriez : « C'est le secret d'une mère que j'ai surpris par hasard; c'est

1. En 1851, comme on le verra ci-après, le rapprochement entre la mère et la fille était complet.

bien autrement sacré qu'un secret de femme. Je l'ensevelirai dans mon cœur comme dans un sanctuaire. » Je vous remercie de ce sentiment qui est en vous et dont vous me donnez une si touchante preuve...

» Adieu, monsieur, je vous serre bien affectueusement les deux mains, et vous envoie une bénédiction que mon âge permet de donner à votre jeune talent et à votre heureux avenir...

» GEORGE SAND.

» Embrassez pour moi votre bon et illustre père[1]. »

Il est maintenant facile de conclure.

L'incident du mariage acheva, par une amputation brusque, la déchirure douloureuse dont tout le monde souffrait à Nohant. Et tout se réunit pour accabler George Sand. Tout se réunit de même pour aigrir le sensible artiste, et envenimer sa blessure. On le voit à l'animosité croissante de ses lettres, de 1847 à 1849. La tristesse tourne en rancune, la rancune en

1. D'après l'original, à nous communiqué par A. Dumas en 1894.

mépris, et même en outrage. Au point où il en est après la révolution de Février, qui acheva de l'exaspérer, il accueille sur George Sand et sur les personnes de son entourage immédiat, les bruits les plus désobligeants, et les plus diffamatoires, ceux dont la police eut à faire justice[1], Il en vient à se persuader qu'il « a aidé George Sand à supporter les huit années les plus délicates de sa vie ! » Ne prononce-t-il pas que « avec son fils aussi, cela finira mal, je le prédis et je l'affirme » ; et que « Maurice, à la première bonne occasion, s'enfuira chez son père » ! Autrement dit, il déraisonne. Certaines lignes, sous sa plume, paraîtraient à bon droit odieuses, si l'on ne songeait à son état. Et puis, « il y avait de mauvais cœurs entre eux », suivant le mot de George Sand. Certes, si Chopin fut à plaindre, ce fut

1. Nous faisons allusion aux commérages sur la filleule de George Sand, et au libelle infâme, composé de lettres apocryphes, dont George Sand a voulu faire justice elle-même dans une note de l'*Histoire de ma vie* (t. IV, p. 459). Chopin osa écrire que tout cela était la *vérité*. — Là, encore, calomnie à part, il n'était pas au fait. Il n'a pas su la rupture soudaine d'un projet de mariage très avancé entre la filleule de George Sand et un artiste célèbre. C'est ce projet avorté, — d'ailleurs suivi d'assez près d'un mariage moins brillant, mais très honorable, — qui fut le point de départ de médisances gratuites.

dans ces deux tristes années où son âme irritée s'exhalait avec son souffle haletant.

Si l'on veut voir encore le vrai Chopin, l'aimable et attachant Chopin, même durant cette funeste période, c'est à ses lettres à Solange qu'il faut se reporter[1].

Chopin eut du moins cette consolation, en se séparant de la mère, de se dire qu'il était utile à la fille. Et il le fut, moins encore par le recours de sa bourse toujours ouverte au ménage pris de court, que par la douceur de son amitié, sa bonté conciliante, son dévouement au mari comme à la femme. Jadis, il s'était heurté à Solange enfant, volontiers maussade avec lui et même parfois grossière. Plus tard, il gâta la jeune fille, sans doute, comme dit George Sand, parce qu'elle était la seule à Nohant qui n'eût pas gâté Chopin. Jeune mariée, et malheureuse, Solange vint se blottir dans l'amitié de Chopin, comme dans le seul refuge qui lui fût toujours ouvert. Et Clésin-

1. Ces lettres, au nombre de dix-neuf (la plupart sont des billets, mais deux ou trois sont assez importantes), nous appartiennent. Ce sont les réponses aux lettres de Solange publiées dans l'ouvrage de M. Carlowicz.

ger, qui avait d'abord inspiré de l'aversion à Chopin (si jamais deux êtres se ressemblèrent peu, ce furent ceux-là), lui devint bientôt sympathique, grâce à l'admiration que Solange inspira au sculpteur pour le musicien[1]. Et puis, n'étaient-ils pas tous les trois exilés du Paradis ?

C'est dans cette situation que la douloureuse année 1847 s'achève. L'année suivante verra de notables changements. Désormais, nous n'avons qu'à laisser la parole à nos personnages. Leurs lettres parleront mieux que nous.

1. Solange assistait Chopin à son lit de mort. Clésinger moula son visage, et sculpta son tombeau au Père-Lachaise. George Sand ignora l'agonie de son ami. Elle déplore (*Hist. de ma vie*, IV, 459) qu'on ait cru devoir la lui cacher. Son dévouement fut prêt à l'acte, toujours. Mais on ne voulut pas l'employer. Voyez dans l'ouvrage de M. Carlowicz, son dernier et triste billet à Louise Jedrzeïewicz, la sœur de Chopin, que celui-ci avait mandée en hâte pour le soigner. Ce billet resta sans réponse. Mais Chopin ne prononça aucune parole de haine contre George Sand sur son lit de mort. Ici encore, la légende est controuvée. (Voyez Carlowicz, vers la fin.)

IV

Aucune lettre de la mère ni de la fille durant l'année 1847. En 1848, deux seulement de la mère, et deux de la fille. Rien en 1849, rien en 1850. Les lettres de Chopin à Solange comblent une partie de cette lacune.

Chopin à Solange.

1847.

« Je suis très peiné de vous savoir souffrante. Je m'empresse de mettre ma voiture à votre

disposition. J'en ai écrit à madame votre mère. Soignez-vous.

» Votre vieil ami. *Ch*...[1] mercredi. »

A la même.

Mercredi, 24 [novembre 1847].

« Je commence tous les matins depuis quinze jours à vous écrire combien je suis peiné de l'issue de vos deux visites à Nohant. Cependant le premier pas est fait. Vous avez montré du cœur, et il y a un certain rapprochement, car vous êtes priée d'écrire. Le temps fera le reste. Vous savez aussi qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on dit, et si on ne *connaît* pas un étranger comme moi par exemple, il ne peut en être de même avec votre mari qui est devenu de la famille.

» ... Il y a aussi dans le *Siècle* un article de Madame votre mère sur l'*Histoire* de Louis Blanc. Voilà tout. J'étouffe, j'ai mal à la tête

1. Chopin ne signait guère que des deux premières lettres de son nom, suivies d'une sorte de zigzag.

et je vous demande pardon de mes ratures et de mon français. Donnez-moi une bonne poignée de main ainsi que votre mari. Votre dévoué, *Ch...* »

A la même.

31 décembre 1847.

[Chopin lui envoie ses vœux, avec des nouvelles de son mari, qui ira « demain » la rejoindre, à Guillery, chez son père.] « J'ai foi que tout s'arrangera peu à peu, et que bientôt au lieu de neuf lignes vous en recevrez quatre-vingt-dix, et que le bonheur de la grand'mère sera celui de la jeune mère. Vous adorerez toutes les deux le petit ange qui viendra au monde pour remettre vos cœurs dans leur état normal. Voilà le programme de 1848. »

A la même.

Vendredi, 3 mars 1848.

« Je ne puis m'empêcher de vous écrire tout de suite tout le bonheur que j'ai à vous savoir

mère et bien portante. L'avènement de votre fillette m'a donné bien plus de joie, comme vous pensez, que l'avènement de la république. Dieu merci que vos souffrances sont passées. Un monde nouveau commence pour vous. Soyez heureuse. Soignez-vous tous. J'avais bien besoin de vos bonnes nouvelles. J'étais au lit pendant les événements... »

Ce premier enfant de Solange ne vécut pas. Né le 29 février, à Guillery, il mourut le 6 mars. George Sand, accourue à Paris au premier bruit de la révolution, ignorait tout. C'est Chopin qui la mit au fait, au cours d'une rencontre :

Chopin à Solange.

Paris, 5 mars [1848].

« Je suis allé hier chez madame Marliani, et en sortant je me suis trouvé dans la porte de l'antichambre avec Madame votre mère, qui

entrait avec Lambert[1]. J'ai dit un bon jour à Madame votre mère et ma seconde parole était s'il y avait longtemps qu'elle a reçu de vos nouvelles. « Il y a une semaine, m'a-t-elle répondu. — Vous n'en aviez pas hier, avant-hier? — Non. — Alors je vous apprends que vous êtes grand'mère : Solange a une fillette, et je suis bien aise de pouvoir vous donner cette nouvelle le premier. » J'ai salué et je suis descendu l'escalier. Combes l'Abyssinien (qui du Maroc est tombé droit dans la Révolution) m'accompagnait, et comme j'avais oublié de dire que vous vous portiez bien, chose importante, pour une mère surtout (maintenant vous le comprendrez facilement, mère Solange), j'ai prié Combes de remonter, ne pouvant pas grimper moi-même et dire que vous *alliez bien* et l'enfant aussi. J'attendais l'Abyssinien en bas quand Madame votre mère est descendue en même temps que lui et m'a fait avec beaucoup d'intérêt des questions sur votre santé. Je lui ai répondu que vous m'avez écrit *vous-même au crayon* deux mots le lendemain de la

1. Eugène Lambert, le « peintre des chats. »

naissance de votre enfant, que vous avez beaucoup souffert, mais que la vue de votre fillette vous a fait tout oublier. Elle m'a demandé si votre mari était auprès de vous, j'ai répondu que l'adresse de votre lettre me paraissait être mise de sa main. Elle m'a demandé comment je me portais, j'ai répondu que j'allais bien, et j'ai demandé la porte au concierge. J'ai salué et je me suis trouvé square d'Orléans à pied, reconduit par l'Abyssinien[1]... »

Solange à Chopin.

Mars 1848.

« Mon bon Chopin, j'ai reçu ce matin la lettre où vous me parlez de ma mère. Oh! s'il est vrai qu'elle ait eu l'air de prendre intérêt à ma santé, faites-lui savoir mon malheur. Si

1. Ici encore, nous vérifions la véracité de l'*Histoire de ma vie :* « Je le revis un instant en mars 1848. Je serrai sa main tremblante et glacée. Je voulus lui parler, il s'échappa... Je ne devais plus le revoir. » (IV, 473.) Le détail qui suit « Gutmann n'était pas là, » est aussi exact. Le dévoué Gutmann était le seul capable d'adoucir Chopin, et d'amener une détente, que George Sand souhaitait.

elle est encore à Paris, qu'elle sache tout ce que je souffre, et combien j'ai besoin de consolations. Il est impossible que Clésinger quitte Paris. C'est bien assez que l'hôtel de Narbonne soit saisi par les créanciers de ma mère [nous avons montré plus haut la fausseté de ce terme]. Moi-même je lui écris tous les jours pour lui donner du courage et le forcer à rester. Mais ce que je vous demande est peut-être bien inutile. Elle ne bougera pas[1]... »

George Sand « bougea » si bien, que Chopin écrit à Solange, le 22 mars :

« Je suis heureux des bonnes lettres que Madame votre mère vous a écrites. »

Son ressentiment avait fondu subitement à la nouvelle de cette tristesse succédant à cette joie. La mère se réveillait chez la grand'mère. Tout de suite, elle s'emploie auprès de ses amis politiques pour rétablir, dans une certaine mesure, les finances délabrées du ménage, au

1. Voyez la lettre *in extenso* dans Carlowicz, *ouvrage cité.*

moyen de commandes faites à Clésinger. Le talent du sculpteur avait fait sensation au Salon précédent. Charles Blanc était alors directeur des Beaux-Arts.

George Sand à Solange.

2 mai 1848.

« Charles Blanc prétend n'avoir donné aucun ordre à des sculpteurs pour aider ton mari malgré lui. Lyonnet (?) assure que personne n'osera toucher à la statue (une statue colossale de la *Fraternité*) et qu'il y mettra ordre.

» Au milieu de cette confusion, je conseille pourtant à ton mari de ne dépenser que l'argent qu'on lui donnera, et de s'arrêter si l'argent s'arrête ; enfin de ne faire dresser sa statue au Champ-de-Mars que le dernier jour avant la fête. Dans un désordre comme celui où nous sommes, il ne faut pas risquer ses propres ressources. Pourtant j'espère qu'il gagnera cette bataille. La tête colossale que j'ai vue est superbe ; et au premier *éclairci* poli-

tique, il aura certainement des travaux importants. »

Solange à sa mère (fragment).

31 mai 1848.

« ... Rien de nouveau ici, sinon que les affaires vont encore plus mal et qu'on bat le rappel encore plus fort. J'ai été hier voir Charles Blanc pour tâcher qu'il achète la statue du Salon (la *Bacchante*). Il m'a gracieusement répondu qu'il ne pouvait disposer que de vingt-cinq mille francs, et qu'avec cette somme il préférait avoir six mauvaises statues qu'une bonne. Voilà comment se portent les Beaux-Arts en France, et comment va leur Directeur. »

Les temps étaient en effet très durs. Les créanciers de l'hôtel de Narbonne, effrayés, commencèrent par exiger le paiement des intérêts, que Clésinger devait depuis son mariage.

« C'est une somme de deux mille cinq cents

francs à trouver de suite, écrit George Sand à sa fille le 26 août 1848. Je ne le peux ici, j'ai fait le possible et l'impossible. C'est à vous de vous remuer et d'en venir à bout. Ce qui facilitera la chose, c'est que je puis vous cautionner pour cette somme de deux mille cinq cents francs, payable dans un an... C'est le devoir de ton mari de ne pas laisser vendre à bas prix l'immeuble que tu as apporté en dot, faute du service d'intérêts, qui sont en résumé une somme minime... »

Mais Clésinger ne trouva pas ou ne voulut pas trouver, et les créanciers de plus en plus alarmés, procédèrent, en décembre, à l'exécution dont nous avons parlé. Ainsi se termina l'année 1848. Elle réalisait du moins sur un point essentiel, le programme de Chopin : « J'espère beaucoup, pour votre tranquillité à tous, dans votre correspondance avec Nohant. Dieu aidant, tout s'arrangera. » (Mardi, 14 décembre 1848.) Même année, date incertaine, lettre de Solange à sa mère :

« Si Clésinger peut, nous irons t'embrasser

au commencement de la semaine prochaine... Chopin a déjeuné ce matin avec nous. Il va bien pour lui. Il m'a rapporté des roses et des œillets, ce qui nous a rappelé les beaux œillets de la petite allée. »

« *P.-S.* — *Manon Lescaut*, est-ce un livre que je puisse lire? »

L'année 1849 répara le deuil de la précédente. Le 10 mai, une seconde fille naissait à Solange, encore à Guillery. Dès le 14 mai, Solange, qui avait promis un filleul à madame Bascans, s'excusait de l'erreur en ces termes joyeux :

« Chère madame, votre filleul s'est converti en une grosse fille d'une dimension énorme. Elle se porte à merveille, et, si elle ne vit pas, je ne sais pas quel enfant pourra vivre. Elle portera les noms de ses parents : *Jeanne* à cause de son père et de son parrain, *Gabrielle* à cause de moi et de ma belle-mère, et *Béatrice* à cause de vous, mademoiselle de Rozière m'ayant dit que vous aviez une prédilection

pour ce prénom. C'est mon père qui est le parrain[1]. »

« Si elle ne vit pas... » hélas! elle vécut peu, assez cependant pour être à sa mère et à sa grand'mère une source de larmes intarissables. Jeanne, ou plutôt *Nini*, va bientôt remplir la correspondance de Solange et de George Sand.

Chopin, plus souffreteux que jamais, écrit à cette occasion :

« Un ami bien malheureux vous bénit et bénit votre enfant. Il faut espérer que l'avenir vous [donnera] d'autres gages de consolations et de faveurs. Jeunesse oblige. C'est-à-dire, il faut absolument être heureuse et conserver votre souvenir à ceux qui vous aiment. »

Il écrivait encore (c'est la dernière lettre que Solange reçut de lui), le mercredi 4 juillet 1849 :

1. *La fille de George Sand*, par G. d'Heylli, p. 73.

« Ne parlons plus de moi. J'ai vu avec plaisir que vous avez été sans fatigue jusqu'à Bordeaux. Cela ne prouve pas cependant qu'il ne faille pas vous ménager. Je me figure votre petite fillette avec une grande tête riante, criante, tapageuse, bavante, mordante sans dents, et tout ce qui s'ensuit. Vous devez être toutes les deux bien amusantes ensemble. Quand la ferez-vous monter à cheval ? J'espère que maintenant vous avez de la besogne à tout moment et que vous voudriez doubler les heures du jour et de la nuit, malgré que la Gasconne doit vous éveiller souvent.

» Ayez la bonté de m'écrire deux mots dans un moment que votre fille vous laissera tranquille, pour me tenir au courant de votre santé à *tous*, maintenant que la famille a augmenté d'une si grande pièce. Soyez heureux tous. *Ch....* »

Chopin se sentait mortellement atteint, quoiqu'il cachât la situation à ses amis. Déjà, le 25 juin, il avait mandé sa sœur Louise. Il attendait que l'Empereur autorisât celle-ci à

venir le soigner. Sa dernière agonie allait commencer. Solange fut une des personnes qui recueillirent son dernier soupir, le 17 octobre 1849.

V

Rien ne reste, avons-nous dit, de la correspondance échangée en 1849 et 1850 entre George Sand et sa fille. Nous l'avons au contraire, sinon entière, en tout cas très abondante de part et d'autre, pour les années 1851, 1852 et les suivantes[1].

Les premiers mois de l'année 1851 s'écoulent gaiement, sans incident notable. Les rapports sont très affectueux. George Sand, occupée de

1. Nous comptons quarante-neuf lettres de Solange en 1851, quarante-huit en 1852, trente en 1853, trente-neuf en 1854, en tout cent soixante-six. Pour la même période, soixante-dix lettres de sa mère. Les lacunes de ce côté sont visibles.

théâtre, parle fréquemment de cette *Claudie*[1], que le Théâtre-Français a reprise le 1er juillet 1904, lors des fêtes du Centenaire, avec un succès éclatant. Solange se laisse emporter au tourbillon de la vie parisienne. Elle reçoit des écrivains à dîner, soupe chez Arsène Houssaye avec des comédiens ; elle a chevaux, voiture, cocher anglais ; entre temps, elle projette de partir pour Nohant « avec son bataclan ». Clésinger, médaillé de première classe en 1848, décoré en 1849, artiste en vogue, fait des tournées à Londres, et travaille, à ses moments perdus, à la statue de sa belle-mère. Il professe pour elle, outre l'admiration de naguère, une reconnaissance et une affection véritables.

George Sand à Solange.

13 février 1851.

« Tu me dis toi-même que tu as monté à cheval le lendemain d'une fausse couche. Que

1. Des fragments de ces lettres sur *Claudie* ont été cités par M. Émile Faguet dans le feuilleton dramatique du *Journal des Débats*, du lundi 4 juillet 1904.

veux-tu qu'on dise et qu'on fasse à cela ? Si Nini se jetait exprès dans le feu, tu verrais si tu prendrais la chose philosophiquement. »

A la même.

23 mars 1851.

« Nous sommes dans de grands remue-ménage aujourd'hui. Il y a une très jolie salle de spectacle à La Châtre, et une troupe de comédiens pas trop mauvais et assez honnêtes gens. Nous leur avons fait étudier et jouer *Claudie* sur le théâtre de Nohant. Bocage est arrivé hier soir et joue avec eux ce soir le père Rémy sur les planches de La Châtre. Ils sont venus encore répéter avec lui ici ce matin. C'est l'éternel *Roman comique*, les éternels types de La Rancune, Destin, mademoiselle de l'Étoile. Il n'y manque pas même Ragotin, l'amateur, le galant et le mystifié. C'est le gros Magnard qui prend ce rôle, excellent homme d'ailleurs et pas rageur comme Ragotin, mais bouffon dans sa galanterie avec les comédiennes de

province. La Châtre est à l'envers. Tout est loué, même les places à trois francs! Beaucoup feront une maladie d'avoir déboursé pareille somme. C'est une gracieuseté et une charité de Bocage pour ces pauvres cabotins. Ils ont réellement très bien joué ici. Nous avions une vingtaine de paysans dans notre public. Ils riaient comme des fous aux endroits les plus pathétiques. On se retournait pour les faire taire, et on les voyait tout en larmes. C'est très drôle, l'effet de l'émotion scénique sur ces braves gens. Ils pleurent; mais comme ils savent que *c'est pas vrai*, ils rient de ce qu'ils pleurent. On dit que les nègres font de même. Et pourtant, ceux-ci ne sont pas des nègres. Ils sont diablement fins. »

A la même.

13 avril 1851.

« ...Rachel se plaint beaucoup de ton mari. Elle dit qu'il lui a demandé quinze mille francs de chaque buste. *Je ne te garantis pas*

qu'elle ait dit cela, mais on le lui fait dire et je suppose que c'est faux ou exagéré. Je ne t'en parle pas pour te dire un cancan, ni pour donner blâme ou conseil à ton mari. Je te dis *à toi*, s'il y a quelque chose de vrai dans tout cela : tâche donc d'obtenir de ton mari qu'il fasse toujours un prix d'avance, et qu'on s'y tienne de part et d'autre. Il s'est presque toujours disputé et brouillé avec les gens qui lui ont fait faire des travaux particuliers. C'est fâcheux, qu'il ait tort ou raison dans les différends. On lui fait la réputation d'un artiste très exigeant et avec lequel il faut plaider ou se quereller...

» ... J'ai fait un *Molière* que Bocage va jouer aux boulevards. Nous le jouerons ici en attendant. On a joué *Claudie* à La Châtre avec un grand succès. J'y ai assisté à cause de Bocage. On m'a applaudie beaucoup quand je suis entrée dans ma loge, car il y a maintenant des loges et le théâtre est très joli. J'avais envie de les prier de me laisser tranquille, eux qui voulaient me pendre il y a deux ans. On ne comprend rien aux caprices de ce bas monde, et le mieux est de ne pas s'en occuper. »

Solange à sa mère. (Réponse.)

Avril 1851.

« ... Je voulais tous les jours t'écrire, et puis, comme je suis dans une veine de plaisirs et de dissipations, je n'en trouvais jamais le temps. Ne t'inquiète donc pas de moi quand je n'écris pas. C'est la meilleure preuve que je me porte bien. Quand on souffre, on donne de ses nouvelles, pour avoir le soulagement de se plaindre. Il n'y a que les héros de roman ou les grands hommes de l'antiquité qui aient su souffrir et se taire. Je ne fais point partie de ces deux catégories, ainsi ne t'inquiète pas de mon silence. Quand j'aurai le moindre bobo, n'aie pas peur, je t'en ferai part immédiatement.

» Je ne demande pas mieux que d'aller passer quelques jours à Nohant avec Nini, si tu viens à Paris et si mon mari se trouve reparti pour Londres, car je ne voudrais pas le laisser seul ici. Je profite de ce qu'il est là. Il est revenu de Londres couvert de beaucoup de lauriers, de

compliments, et d'un peu d'argent. La reine a daigné admirer elle-même la *Bacchante*; et, quand la reine admire là-bas, tout le monde admire. Pendant que Clésinger était à Londres, le gouvernement lui a fait une commande de vingt-cinq mille francs.

» A propos d'argent, Rachel est une farceuse avec ses quinze mille francs par buste. Elle était convenue de cinq mille francs par buste; et quand il a fallu payer, elle a tant chicané qu'on lui a laissé les deux pour huit mille francs. Judith disait à propos d'elle : « Moi, je suis juive ; mais Rachel est Juif. » Je doute que Rachel ait dit cela. Après tout elle en est bien capable ; ce qui ne l'empêche pas de venir souper et rire avec nous de temps en temps. Rachel n'est pourtant pas méchante sans motif, et elle n'a pas à se plaindre de nous, au contraire... Et puis, d'ailleurs, qu'importe un cancan de plus ou de moins ? On dit tant de mal de tout le monde; on éreinte tous les jours son meilleur ami. Consolons-nous donc tranquillement en n'y pensant plus, et appliquons-nous tout bonnement ces mots de Voltaire : « Il faut toujours que ce qui est grand soit

attaqué par les petits esprits. » En créant l'homme, Dieu n'a pas dit qu'il devrait être étouffé par sa modestie. D'ailleurs, qu'est-ce que la modestie ? C'est le doute de soi-même, c'est la conscience de son impuissance morale; l'homme vraiment fort, ne doutant pas de lui-même, ne doit pas être modeste. »

George Sand à Solange.

Printemps 1851.

« Ta vie est très fantastique, ma chère grosse, et, plus elle va, moins j'y comprends. Ce n'était pas la peine de faire tant de romans pour me voir dépasser dans l'invraisemblable par le roman de l'existence que tu mènes. J'ai ri de ta lettre [cette lettre est perdue], elle est bien drôle, mais prends pourtant garde à tes plaisanteries par lettres : on les décachette si souvent !

» Tout en riant, je suis triste de ne pouvoir t'arranger une autre manière d'être. Si ça

t'amuse, et Dieu le veuille, c'est moi qui ai tort dans mon jugement. »

Solange à sa mère.

Fin mai 1851.

« J'irai te voir dans huit ou dix jours, peut-être mardi prochain, c'est-à-dire de demain en huit. Ce beau temps à Paris me rend triste *comme une miette de pain dans un bonnet de coton.* Et puis, depuis que tu es partie [George Sand avait touché barre quelques jours à Paris pour les répétitions de *Molière*], les journées me paraissent d'une longueur extrême. Quand on demande à Nini où est grand'maman, elle répond : « Grand'maman est *patie* dans le beau » *jadin* chercher des joujoux à Nini. »

» ...Au revoir, ma chérie. Je t'embrasse du fond de mon cœur, et Nini en fait autant. Mon mari te remercie et te serre la main. La statue[1]

1. Il s'agit de la statue du Théâtre-Français, déposée au Louvre après l'incendie de 1900, et qui vient de faire retour à la Comédie. Cette statue n'est pas à vrai dire un portrait ; elle représente la *Littérature*, et n'offre avec les traits de George Sand qu'une ressemblance générale et « stylisée, » en réalité alourdie t vieillie.

a manqué de s'écrouler hier. Le fauteuil a faibli par les jambes ; mais on est arrivé à temps pour te porter secours, et tu es intacte. Alexandre Dumas a eu l'idée de faire une souscription pour t'offrir cette statue en marbre. M. de Girardin, le comte d'Orsay, Dumas et le vieux roi Jérôme se mettent en tête. »

A la même.

Début de juin 1851.

« Ma mignonne, mon mari est parti hier pour Londres [second séjour de Clésinger en Angleterre dans cette année 1851] ; et moi je peux d'autant moins quitter Paris que ce sacré ministère n'a pas encore regorgé son argent. Tout cela m'ennuie fort, car je ne pourrai aller te voir avant quinze jours. Et puis, ce beau temps est désespérant à Paris. Cela me rend triste et grognon comme tout d'apercevoir le soleil et la verdure dans mon Meissonier de jardin. Je monte à cheval à sept heures du

matin pour me rafraîchir les idées, mais je ne trouve au bois de Boulogne que poussière et imbéciles en pantalons nankin. Je prends des bains dans une baignoire pas toujours propre, à l'ombre de deux robinets en cuivre. Je me roule avec Nini sur un tapis vert et rouge qui, malgré ma bonne volonté, ne peut pas me faire l'illusion d'une prairie émaillée de coquelicots. Quand je fais bondir Bébé [sa chienne] dans mon vaste jardin, elle m'écrase mon pied d'œillet ou me bouscule mon unique rosier. Je mange à regret, et je boude si fort en dormant que je m'en réveille la nuit. Enfin, je suis la femme la plus malheureuse des cinq parties du monde, y compris l'Océanie.

» ...Si tu m'envoyais le rôle que tu me destines, je l'apprendrais ici et serais aussi avancée que vous en arrivant là-bas. Je demande un rôle de gamin, ou d'Armande Béjart, ou de muet qui ne retrouve pas la voix, s'il y en a. Je pourrais bien aussi remplir celui du domestique qui fait entrer beaucoup de monde chez M. le marquis. »

George Sand à Solange.

9 juin 1851.

« Eh bien, ma mignonne, te voilà donc retardée indéfiniment ? Si ce n'était que l'argent de ton petit voyage qui te manque, je te l'enverrais de suite ; mais tu as des comptes à régler, dis-tu, et je suis à sec comme *Molière* m'a laissée... Hâte-toi donc, si tu peux...

» Rien de nouveau ici, je crois qu'il n'y a nulle part une vie plus monotone et plus paisible. Moi, je m'y plais. Mon âge et mon travail en ont besoin. Nous étudions nos rôles pour la pièce en question. Je suis en quête et j'ai bien peur d'en être réduite à la faire moi-même, ce qui ne m'amuse pas, car je suis détestable. Si ce n'était que la question de s'embêter deux heures pour faire amuser les autres, cela me serait bien égal. Mais quand je suis forcée de jouer un long rôle dans mes pièces, mon but, qui est de voir, n'est pas rempli. J'ai la tête dure comme un vieux pavé, pour apprendre

par cœur, et j'ai tant à me préoccuper de ma mémoire que je ne juge plus bien mon rôle. Tu auras deux autres rôles à choisir si ça t'amuse. Si ça ne t'amuse pas, ces rôles-là seront facilement remplis par d'autres.

» ... Je voudrais que la souscription dont tu m'as parlé réussît, et qu'elle rapportât une bonne somme à ton mari. Mais je crains de n'avoir pas assez d'amis pour former une grosse liste ; et, dans ce cas-là, il ne faudrait pas que ton mari se mît dans des dépenses pour cette statue. Il pourrait la garder en plâtre pour des temps moins *anti-socialistes*, c'est-à-dire probablement quand je ne serai plus de ce monde. »

A la même.

12 juin 1851.

« Je vais m'armer de patience, ma mignonne, puisque tu me promets que je n'y perdrai rien. Mais je m'afflige de te savoir enfermée à Paris quand il fait si bon sous les arbres. Nous avons

été hier à la forêt de Saint-Chartier. Je pensais à toi, qui aimes tant les mauvais chemins. Celui-là ne laissait rien à désirer. Nous avons rencontré pas mal de serpents : Manceau n'en a plus peur[1], depuis qu'il porte toujours une pierre infernale et de l'alcali dans sa poche. Nous en avons tué un, qui certainement n'avait pas de mauvaises intentions, mais on a un préjugé contre ces pauvres bêtes. Nous avons aussi rencontré deux crapauds, de ces crapauds respectables, qui ont peut-être deux cents ans et que leur ventre empêche de marcher. Lambert les a caressés à grands coups de bâton sur le dos. Cela paraissait les chatouiller agréablement et ils faisaient les yeux en coulisse. A propos de crapauds, nous avons trouvé une jeune première qui ressemble à une petite grenouille, ce qui ne l'empêche pas d'être très jolie. Je crois qu'elle sera intelligente, elle n'est pas timide du tout et ne recule devant rien. Madame Duvernet prend l'autre rôle de jeune femme. Il reste une mère qui n'a que peu de

1. Quelques jours auparavant, Manceau avait failli s'évanouir à la vue d'un orvet. George Sand et Solange en firent de bonnes gorges chaudes.

chose à dire et que je ferai, à moins que ça ne t'amuse de mettre une perruque poudrée et des paniers. Dans ce cas-là, tu seras assez à temps dans quinze jours, car tu apprendras ce rôle en une heure... Maurice est effrayé de faire un amoureux. Il est comme toi et comme moi aussi ; la tendresse et les larmes de convention, sur les planches, ne lui viennent pas du tout. Mais il est le seul dont la tournure aille au rôle, tant pis pour lui. On a *rejoué* avant-hier, pour faire débuter la jeune première, une de nos anciennes improvisations, revue et corrigée, *Pierrot comédien.* Te souviens-tu que tu faisais le rôle de *Valère*, le jeune fils de la baronne dévote chez qui débarquent des comédiens? Tu étais un bien joli amoureux, pas amoureux du tout.

» ... Voilà toutes les nouvelles de Nohant. Marquis [le chien] est tondu, Palognon [Villevieille] dessine, Lambert peint, Manceau grave, Maurice fait un peu de tout. Moi, je fais des chapeaux de paille, à la veillée. Je t'en ferai un quand tu seras ici, et que je pourrai te l'essayer à mesure. Bonsoir, etc. »

Enfin Solange arrive. La gaieté reprend de

plus belle à Nohant. On joue la comédie, on se promène, on bavarde. Nini emplit le vaste escalier des éclats de sa voix enfantine. Mais cela ne dure qu'un instant. Un matin, George Sand apprend que Solange a « décampé » subitement, et décampé seule. En même temps on lui remet le billet suivant griffonné au crayon :

« Ma chérie, décidément je pars. J'aime mieux cela. Le style ne fait aucun effet sur mon mari. Et puis j'aime mieux juger par mes propres yeux. Je veux savoir si c'est un caprice, ou si réellement il a besoin de moi pour quelque affaire, ou s'il est malheureux sans moi. S'il ne s'agit que de cancans, je reviendrai de suite. Adieu, ma mignonne, ou plutôt au revoir. Je te confie la santé de Nini et je charge Manceau de la conduire tous les matins. Elle s'est éveillée, cette nuit, pour dire : « Gentille grand'maman ! »

» SOLANGE CLÉSINGER. »

Solange ne devait pas revenir tout de suite. Que s'était-il passé? Le mari, retour de Lon-

dres, avait-il recueilli une médisance qui avait éveillé sa jalousie? Et Solange, qui tenait encore à son mari, avait-elle tout quitté sur une lettre inquiétante? Il est fort probable. On devine l'émotion de la mère.

« J'ai été douloureusement surprise en apprenant ce matin que tu étais partie, et partie seule. Je n'aime pas qu'une jeune femme comme toi s'en aille seule par les voitures publiques, et j'aurais voulu que Varennes [le vieux docteur] t'accompagnât, puisqu'il était venu ici pour toi. Je ne voudrais pas non plus être *chargée* longtemps de Nini de cette façon. Elle est gentille et adorable, mais enfin je ne connais pas sa bonne, et je n'ai pas d'autorité sur elle. Si elle ne gouvernait pas bien l'enfant, je n'aurais pas le droit de lui rien commander comme je le ferais si c'était une personne à moi.

» ... Je ne sais si je dois espérer que tu reviennes faire ton mois de campagne ici. Je ne comprends rien à ce qui arrive, et je jurerais qu'on a inventé les prétendus cancans faits à ton mari. Rien n'a pu sortir d'ici, parce

qu'ici autour de moi il n'y a que des gens qui me respectent, et toi par conséquent. Et puis, parce qu'il n'y a rien, rien à dire sur des promenades où je suis toujours, ou bien Varennes et autres vieux ; et encore moins sur des baignades où nous sommes tous habillés de la tête aux pieds d'une manière qu'on pourrait dire *exagérée*. Je comprends seulement que ton mari s'ennuie loin de toi. Je désire bien qu'il ait le courage de te laisser revenir ; mais, s'il ne l'a pas, je ne te demande pas d'insister, car il est certain que l'affection d'un mari qu'on aime est la meilleure chose à conserver. D'ailleurs, cela ne me fâche pas, moi, et tu es sûre de me retrouver quand tu pourras revenir sans le priver et sans l'affliger... Les mamans ne sont pas jalouses, et elles savent qu'il faut céder aux maris. Je t'embrasse mille fois. »
(Fin juin ou début de juillet 1851.)

Ce ne fut cette fois qu'une alerte. L'ombrageux mari, radouci par l'arrivée de sa femme, écrivait à George Sand, le 22 juillet :

« Ma chère mère, tout heureux de l'arrivée

soudaine de Solange, je pense cependant plus à son bonheur qu'à moi-même. Je désire et vous demande de vous la ramener moi-même, car elle est bien jeune pour voyager ainsi toute seule.

» Je vous remercie de cette bonne lettre que vous venez de lui écrire; cela dédommage bien des sottises et des jalousies que le monde invente. Dès que mes affaires seront débrouillées, Solange pourra vous rejoindre, et moi je me remettrai au travail avec plus de courage que jamais.

» Adieu, ma chère mère, je n'ai pas besoin de vous recommander ma petite fille, mais je vous remercie de votre tendresse pour elle. Du courage, et bien des choses à Maurice.

» LE SCULPTEUR CLÉSINGER. »

Une ou deux semaines se passent. Nini est ramenée à sa mère, superbe de santé, sauf une égratignure à la joue. L'enfant est tombée dans un buisson de roses, et celles-ci, « jalouses de Nini », dit George Sand, l'ont griffée. La grand'mère se sépare d'elle avec chagrin. « J'aurai un réveil triste demain en ne la voyant pas

défaire ses souliers sur mon lit. » Elle a déjà observé son caractère; elle fait des remarques sur son régime. Mais sa fille va l'inquiéter aussitôt. Solange est malade. « Pas plus tôt de retour ici, me voilà par terre. J'ai besoin d'un régime excitant et de secousses, à cause de mon tempérament chlorotique et endormi. » (5 août.) On lui ordonne le cheval. Elle monte en homme, ce qui lui vaut les admonestations énergiques de sa mère. Là-dessus, fausse couche de trois mois. « Il paraît que j'étais enceinte lorsque j'ai été te voir à Nohant. Je ne m'en doutais guère pourtant. Toujours est-il que je suis au lit pour quelques jours, et fort *embêtée.* » (19 septembre 1851.)

« Embêtée », Solange l'était de toutes façons. Le vide de cette existence commençait à lui peser. Son esprit inoccupé, son cœur sans aliment, criaient famine. L'ennui, d'abord, s'empare d'elle. Elle voudrait s'occuper, le courage lui manque. Comment s'y prendre? Elle a des habitudes et des goûts de princesse. Et les embarras du ménage recommencent. Et le mari, jusque-là assez attentif, découvre peu à peu sa

vraie nature, intempérante, brutale, grossière! Des allusions voilées percent d'abord; puis la tristesse, puis le désespoir, le cri d'appel vers sa mère. Cette fois, c'est la crise prévue et redoutée (août-octobre 1851).

VI

— 14 août : « Je donnerais bien deux sous pour savoir écrire et avoir du talent. Cette réflexion arrive à propos de bécasse, parce que je ne sais rien faire et que je m'ennuie. » — 25 août : « Je t'assure, ma chérie, que mon régime n'est pas du tout fantastique; c'est ce régime-là qui me sauve; sans lui il y aurait longtemps que l'on m'aurait trouvée suspendue à l'espagnolette de ma fenêtre. Ah! l'ennui! Tu me dis de travailler. Est-ce que j'ai du talent, est-ce que je sais faire quelque chose? et, quand je le saurais, le pourrais-je dans ce moment-ci? Voici ce qu'un auteur, qui ne

manque pas d'un certain mérite, dit dans un livre intitulé les *Lettres d'un voyageur :* « L'ennui est une langueur de l'âme, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs... Ni le *travail*, ni le plaisir ne sauraient le distraire, etc. » — Septembre : « Je ne demanderais pas mieux que de travailler, si je savais par quel bout m'y prendre, et si j'avais un *Delatouche* pour me dire : C'est mauvais, il faut faire autrement. Les raisonnements ne m'ennuient jamais quand ils viennent de ceux que j'aime ; et les observations, quand même je les conteste, n'en font pas moins leur effet lorsqu'elles sont justes. »

George Sand à Solange.

15 septembre 1851.

« Tu me disais dernièrement que tu essayerais de travailler si tu avais un Delatouche. Tu trouveras conseil et amitié partout ; et, pour mon compte, je te serai un Delatouche plus bénin, je t'en réponds. Tu devrais, de temps

en temps, t'exercer pour toi-même à résumer tes réflexions, tes impressions, etc. [Suivent les conseils les plus précis, les plus pratiques. Comment George Sand vient de découvrir Bossuet, dont la beauté l'a « épatée[1] »].

» En résumé, à ton âge, on a déjà un grand fonds dans l'esprit. Mais il est flottant, parce qu'on n'a pas la forme. C'est le chaos, où tous les éléments de la création existaient bien, mais qui n'était, comme dit Ovide, que *rudis indigestaque moles*... Quand la forme est venue, on est tout surpris de voir ce que le fonds produit, et on se découvre soi-même après s'être ignoré longtemps. On s'en veut alors pour le temps perdu, et on ne trouve plus la vie assez longue pour tout ce qu'on voudrait tirer de soi. Avec ou sans grand talent, avec ou sans profit d'argent, avec ou sans réputation, n'est-ce pas un immense résultat obtenu, une victoire sur les ennuis, les déceptions, les langueurs et les chagrins de la vie? La vie ne peut pas changer pour nous et autour de nous. Tous, nous sommes condamnés à en souffrir

1. Tout ce passage a été cité par M. René Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1904.

plus ou moins. Mais nous pouvons agir sur nous-mêmes, nous nous appartenons, nous pouvons nous transformer, nous fortifier, et nous faire, du travail et de la réflexion, une arme ou une cuirasse. Moi, je crois que tu aurais facilement du talent, et que le goût du talent te créerait l'habitude de la réflexion. Eh bien, la réflexion nous suit et nous occupe partout, à cheval comme à pied, dans le monde comme dans la solitude. Tu ne t'ennuies que parce que beaucoup de réflexions t'oppressent sans se coordonner, et cela te donne quelquefois des apparences d'irréflexion qui trompent sur ta véritable nature. Je t'ai vue, enfant, parfois si grave et si avancée, que jamais je ne croirai que cela doive aboutir à faire de toi une *lionne*. Cela peut t'amuser huit jours, et arriver vite à te lasser singulièrement.

» Ne prends pas tout cela pour un sermon, et n'en garde que ce qui t'ira et te paraîtra juste. Si tu essaies de ranger quelques réflexions, ou un récit, ou n'importe quoi sur un bout de papier, envoie-le-moi, et je ne te dirai pas *c'est mal* ou *c'est bien,* mais : *voilà ce que tu voulais dire et tu ne l'as pas dit,* ou bien : *tu as*

dit là-dessus plus que tu n'en penses, car cela arrive souvent quand on tâtonne. Ton affaire, si tu t'y mets, c'est, je le répète, de chercher la forme pour commencer. Si je te montrais mes premiers essais, cela te ferait bien rire, et te donnerait grand courage. »

A ces conseils précis, directement sollicités, Solange ne répond qu'avec mollesse. Et là-dessus la mère redouble d'avertissements pénétrants, d'encouragements virils et généreux :

« Je te rabâche qu'il faut t'occuper, mettre moins de ta vie dans des choses frivoles qu'un rien peut détruire, tandis que le travail est toujours comme une main rude, mais fidèle. Au reste, que veux-tu? La jeunesse est certainement un âge de souffrance. On ne peut pas se persuader que certains rêves sont des rêves; et si tu te creuses la tête autant que j'ai fait à ton âge, tu n'as pas fini! Je n'ai vraiment commencé à pouvoir vivre que le jour où j'ai travaillé pour vivre. Il y a toujours aussi un certain bonheur domestique qu'on se fait à

soi-même selon les conditions où cela se trouve; car c'est fort varié, les caractères et les existences! Tu m'as dit toujours que ton mari t'aimait et tout le monde me l'a dit. Ta Nini est charmante et pousse bien. C'est quelque chose. Tu n'es pas laide, tu n'es pas bête. Tu te porterais bien si tu voulais t'en donner la peine. Les plus grands malheurs d'une femme, tu ne les éprouves donc pas. Le reste, c'est, comme dit Hyacinthe, une affaire de goût, en parlant de la cinquième partie du monde, *on n'y est pas forcé*. C'est une oasis enchantée qu'on voudrait bien découvrir, mais où les voyageurs n'ont encore trouvé que des serpents et des sauvages.

» Si tu as quelque peine intérieure où je puisse te donner quelque force intérieure, dis-la-moi. Si tu sens que ce que je te dirais ne servirait à rien, tâche de la *réduire* toi-même. Tu n'es pas expansive en général. Tu as peut-être raison. Se confier seulement pour parler de soi ne sert qu'à nous amollir. »

Même langage, approprié à une nouvelle circonstance, dans une très belle lettre du 19 oc-

tobre. Mais cette ferme sagesse révolte la jeune femme. Elle proteste avec colère :

« Tu dis que la jeunesse est l'âge de la personnalité! Certainement, et c'est bien juste. D'abord, parce que... [ici une ligne coupée] sauf beaucoup d'exceptions, la vieillesse est en général l'âge de la sécheresse et de l'égoïsme. Et puis, parce que jeunesse oblige. C'est-à-dire qu'il faut absolument être heureux pendant qu'on est jeune. Sans cela, quand donc le sera-t-on? Le bonheur! Mais je l'envisage comme le droit le plus sacré de la jeunesse... — Le devoir? un de ces grands mots, vide de sens...; — la vertu? une fameuse duperie, etc. »

Toute la lettre est sur ce ton. Parfois, cependant, l'accent change. C'est de la vraie douleur qui s'exhale. Solange est atteinte au fond. Et elle implore du secours :

« L'amour n'est-il donc que l'expression d'un désir, et l'amitié qu'une habitude? Ah! dis-moi, toi qui as le double de mon âge,

à quoi faut-il croire? qui faut-il donc aimer?

» Il faut t'aimer, n'est-ce pas, ma chérie, il faut aimer Jeanne? Ah! je vous aime toutes les deux de toutes les forces de mon âme, comme je n'aime personne au monde. Mais Jeanne a deux ans, et toi tu es à soixante lieues de moi. Et, en attendant, le chagrin me ronge, et je dévore mes larmes dans mon coin, honteuse d'avoir la faiblesse de souffrir et de ne savoir me taire. Non, je ne puis te le dissimuler, je souffre horriblement, et, si je me connais bien, j'en ai pour longtemps encore. Le chagrin chez moi n'est ni violent ni emporté, mais il est profond et de longue durée. Ah! console-moi donc, ma chère mère! De quoi? me diras-tu. D'avoir un cœur et de vouloir aimer.

» Voilà quatre pages bien longues, bien confuses, bien lourdes, bien tristes. Eh! mon Dieu, on endure tout de ses enfants : il faut bien pleurer avec eux quand ils souffrent, comme on rit avec eux quand ils sont gais. Cette semaine [le 17] est l'anniversaire mortuaire d'un être qui a souffert aussi, de notre

pauvre Chopin. Qu'il était bon, celui-là, et qu'il était dévoué et tendre!

» Quand viens-tu à Paris, ma mignonne? Qu'il me tarde de te voir! Écris-moi, dis-moi que tu m'aimes, et que quand tu souffrais, autrefois, ma présence te consolait. Adieu, embrasse Maurice pour Nini et pour moi; à toi, *Solange*... Mardi. » [Vers le 15 octobre 1851.]

De tels accents ne pouvaient laisser une mère insensible. Nous voyons son inquiétude croître de billet en billet. Elle appelle Solange à Nohant, pour « causer ». Le 5 novembre, elle écrit à Poncy :

« Solange est venue ici passer quelques jours avec sa fille. La petite est ravissante. Solange n'est pas heureuse. Son mari est fou à moitié, et elle n'est pas du tout souple. Je ne sais si cette union ira loin, et, comme vous pouvez croire, je suis bien triste. »

Ainsi s'achève l'année 1851 qui s'annonçait si brillante.

VII

Les années 1852, 1853, 1854 sont remplies par les démêlés de Solange avec son mari. George Sand avait bien prévu. C'était déjà la désunion, ce fut bientôt la brouille, puis les procès. Le mari et la femme vivent sur le pied de deux ennemis, tantôt s'épiant pour se surprendre en faute, tantôt se harcelant d'exploits d'huissier, tantôt se prêtant à quelque raccommodement boiteux dont les clauses sont tout de suite violées; et les hostilités recommencent. Tout cela est fort oiseux à raconter, et parfois répugnant. Disons vite que Clésinger semble avoir eu presque tous les torts, du

moins jusqu'en mai 1854. C'est lui qui est responsable de la vie de bohème que mena le ménage dès le début, situation qui s'aggrava lorsque l'avènement de l'Empire eut exalté chez Clésinger la folie des grandeurs. Il voulait faire figure aux Tuileries, ne rêvait que projets gigantesques, escomptait et dévorait d'avance les sommes que ces projets lui rapporteraient, lâchait la bride à tous ses instincts de désordre. Il avait un atelier, mais rarement un appartement. Sa femme, privée du strict nécessaire pour entretenir un ménage, n'était guère soutenue, à la lettre, que par les subsides de Nohant et par ceux plus irréguliers, mais cependant effectifs, envoyés de Guillery par son père. Comment s'étonner que Solange ait demandé la séparation dès le début de 1852, et que ce soit elle, deux ans durant, qui ait attaqué son mari? Elle désarme d'ailleurs fréquemment aussi, soit lassitude, soit prudence; car les colères de Clésinger sont effrayantes. Au chevet de son beau-père mourant, elle renonce à ses poursuites, et le brave homme expire en la remerciant. Mais Clésinger ne tient pas ses promesses. De là, rupture, procès en restitu-

tion de dot. Clésinger reconnaît qu'il doit au moins à Solange la rente des cinquante mille francs restants sur la vente de l'hôtel de Narbonne ; mais il réclame l'enfant. Alors commence cette lutte pour l'enfant qui est l'épisode poignant de cette histoire, le seul qui mérite de nous attacher, à cause des souffrances de la mère et de la grand'mère durant cet atroce débat, et de la catastrophe qui le dénoue. Mettre Nini en sûreté, disputer Nini au tribunal, la préserver d'un enlèvement, la cacher, telle est l'unique préoccupation des deux femmes, au milieu de quelles alertes!

Solange à sa mère.

29 avril 1852.

« Mon mari est un fou... s'il en fut jamais... Je consens de tout mon cœur à ce que l'enfant te soit remise. *Toi ou moi c'est la même chose.* Mais je ne veux à aucun prix la lui confier deux mois par an... A présent, elle est trop jeune pour être abandonnée à un pareil homme

qui la laisse manquer de tout. Plus tard, ce sera une jeune fille. Et il sera tout aussi dangereux de la laisser à un homme aussi grossier, aussi cynique, un homme qui a de pareilles relations et qui ne respecte rien au monde... »

Pendant ces tiraillements, Nini faisait la navette entre Besançon (chez les beaux-parents de Solange) et Nohant. Après une absence un peu prolongée, elle ne reconnut pas sa mère, et ne s'apprivoisa qu'à la longue avec elle. Ce fut pour Solange un premier coup de poignard. A Nohant, du moins, on entretenait le souvenir de la maman absente. A peine est-elle tranquille, nouvelle alerte : « Cache Nini ! envoie-la au Coudret », écrit-elle à sa mère, le 25 août. Clésinger parle de l'enlever. George Sand met Nohant en état de défense ; elle mobilisera, s'il le faut, les pompiers de Manceau ; si Clésinger veut user de violence, il est sûr de trouver à qui parler.

La correspondance ne roule plus que sur l'innocente, qui joue, en riant aux éclats, dans le parterre de Nohant. Quels soins aussi, que de sollicitude ! En août elle a la dysenterie.

Tout le monde la soigne; mais, comme elle est la « reine des Ninis », elle n'accepte sans sourciller son petit clystère qu' « à condition que les fleurs et les rubans flotteront à la seringue, et que Manceau sifflera un air pendant la manœuvre ». Elle se remet. Bientôt elle « mord dans la pomme de terre avec délices ». La voilà rétablie. Mais déjà sa mère la réclame, à la faveur d'un accord passager; car elle a (et cela se comprend) « faim et soif de sa Nini ». George Sand lui répond :

« Je garderai Nini autant que possible. La pauvre enfant ne sera jamais si tranquille et si heureuse, tant que cette lutte ne sera pas résolue. Je resterai ici le plus longtemps que je pourrai ; si je ne peux m'en charger à Paris, nous verrons alors. »

Cependant il a fallu la rendre à sa mère. La séparation dicte à George Sand ces judicieuses réflexions :

« Je travaille à me déshabituer de ma Ninette. Il m'en coûte beaucoup. Mais, si tu ne

dois pas la garder et t'en occuper sérieusement, je ne désire pas ne l'avoir *qu'en passant*, pour en être brusquement séparée tout d'un coup, et la reprendre, la quitter, sans raison majeure et sérieuse. J'ai le malheur de m'attacher aux êtres dont je me charge, et je n'aime pas du tout l'imprévu. Séparée de ton mari, ayant une existence difficile et précaire, il était tout simple que Nini fût dans mon giron. Si vous êtes bien d'accord maintenant. si vous pouvez arranger votre vie pour le calme et la durée, je sais, je sens, que tu dois élever ta fille et l'élever toi-même. Il me semblait, dans l'intérêt de l'enfant, qu'il eût été sage de s'assurer de la situation avant de la reprendre. Si la réconciliation ne se soutient pas, tu vas me rapporter Nini malade, déroutée, irritée, difficile à manier. Si je la reprends alors, ce sera pour un certain temps, j'espère. Je ne veux pas d'allées et venues continuelles.

» Le mieux sera de s'entendre, et de donner la preuve de ta raison et de ta sollicitude pour elle en lui consacrant toute ta vie. »

George Sand voyait juste. Les lendemains de ces réconciliations étaient terribles. Il se passait alors des scènes si furibondes qu'il fallait à tout prix soustraire l'enfant à de tels spectacles. Après le danger de renvoyer Nini et de « trimballer » Nini, suivant le mot de George Sand, le danger de garder Nini, entre son père et sa mère!

« Mon avis, écrit George Sand (fin août 1852), serait de la mettre dans un couvent, même sans espoir de le lui cacher [au père], mais en obtenant qu'elle y fût gardée comme dans un château fort. Il n'y a que les couvents cloîtrés qui soient de véritables citadelles. Celui des Anglaises était inabordable; et, grâce à l'étendue des jardins, j'ai vécu trois ans sans sortir, et sans en mourir, bien qu'ayant parfois le mal du pays, chose qui n'est pas à redouter pour Nini. Il faudrait donc qu'une personne du monde, et *pieuse*, fît cette démarche sans te nommer, et sût s'il y a un couvent dans Paris qui veuille prendre une enfant de trois ans et demi, on peut dire quatre, et ne la laisse voir qu'à sa mère et à

sa grand'mère, ou à son père, derrière la grille. Va donc consulter là-dessus M. de Belleyme [le magistrat qui présidait à leurs débats]. Dis-lui que je m'offre à prendre sur moi la responsabilité de lui dire, s'il le permet : « Oui, j'ai soustrait l'enfant au père et à la mère pour qu'il ne fût pas le témoin et le souffre-douleur d'emportements dont la mère était impuissante à la défendre. Je l'ai cachée. Au jour de la décision des tribunaux, je la rendrai à qui de droit, mais pendant la lutte je l'aurai protégée comme c'est mon devoir. »

A la même.

8 septembre [1852].

« Tu me parais plus incertaine que jamais, et je vois qu'avec toi il faut vivre au jour le jour. Tu vas au couvent, tu n'y vas pas. Si tu pouvais faire en même temps les deux choses les plus opposées l'une à l'autre, tu aurais résolu le problème de ta cervelle.

» Moi, je suis pour le couvent[1]. Le mot, sinon la chose, nous sauve des cancans, et on y est libre en tout ce qui est raisonnable. Mais s'il y faut des ressources que tu n'as pas, je ne sais comment tu trancheras la difficulté. Peut-être que tu t'exagères la cherté de cette retraite, pour te dissimuler la répugnance qu'elle te cause. On ne sait jamais rien de certain avec toi, et te conseiller est la chose la plus impossible ou la plus inutile du monde.

» Nini va bien. Pauvre Nini! Elle serait charmante, si elle pouvait vivre toujours dans des conditions faites pour son âge, et avec une personne exclusivement occupée d'elle. Mais que faire? Pense à sa sûreté. Je vois qu'à cet égard tu ne décides rien. Tu dis toujours : je la reprendrai, mais si c'est pour qu'on te l'enlève au bout de vingt-quatre heures, ce n'est pas la peine. »

1. Il s'agit cette fois d'un abri pour Solange elle-même.

A la même.

21 Septembre 1852.

« Nini se porte comme un charme, et elle n'est pas reconnaissable pour le caractère. Elle est même gentille avec Solange [la bonne] et il n'y a plus de colères à présent que tous les quatre ou cinq jours, et très peu. Solange aussi apprend à la gouverner avec calme et raison. Avec moi la Ninette est ravissante. Son sommeil même est devenu assez raisonnable. Ses nerfs se calment. Elle s'est remplumée... Elle est plus jolie que jamais. Elle parle de toi souvent, mais elle n'a pas de chagrin, et croit toujours que tu reviendras demain. Elle fait des progrès étonnants de compréhension, et se livre à la description du jardin, des fleurs, du soleil qui met son manteau gris, et des étoiles qui ont des *pattes d'or*, des belles de nuit qui s'ouvrent le soir pendant que les mauves se ferment, des vers luisants, etc. Enfin, il n'y a rien de plus gentil que cette petite fille-là. »

Pendant ce temps, la malheureuse Solange disputait la possession de sa fille à l'avocat de son mari, Bethmont, qui paraît bien avoir montré de la dureté dans toute cette affaire; courait de couvent en couvent pour chercher un asile; se rabattait ensuite sur une médiocre pension de famille, bref, menait une vie lamentable, entrecoupée d'accès de désespoir. En novembre on lui fait espérer une séparation prochaine :

« Dieu le veuille! mais j'en doute, ce serait trop de bonheur... Le cœur n'est bon qu'à faire souffrir... J'ai fait bravement l'amputation du mien, et j'ai suicidé une à une mes espérances les plus chères, mes aspirations les plus ardentes, mes illusions les plus douces. J'ai une amie très sincèrement pieuse qui voulait me *convertir*. Je m'y serais prêtée volontiers, si j'avais pensé réussir. Mais j'aime trop à raisonner ou à m'expliquer tout pour avoir la foi, qui est une passion d'instinct et d'aveuglement comme l'amour. La consolation de la religion m'étant refusée, j'ai cherché à m'étourdir; le travail est le moyen le plus honnête, le plus

sûr et le plus durable. Je pense donc sérieusement à travailler. A quoi? Je n'en sais rien encore. Mais le plus difficile est fait : c'était de vouloir. »

Même date [fin novembre].

« Je trouve que rien ne peut m'arriver de pire que d'être séparée de ma fille. Ce serait un grand malheur pour elle aussi. J'ai continué à repousser une séparation basée sur cette condition... Ah! je trouverais cela affreux, qu'elle passât ses premières années sans caresses, sans câlineries, sans ces mille soins inutiles dont sont privés les orphelins et qui font le charme et la poésie de l'enfance. Une enfant qui grandit sans baisers, c'est une plante qui croît sans soleil. Son esprit est triste et son cœur froid, comme la fleur qui s'ouvre à l'ombre est étiolée et sans parfum. Oh! non, je ne me déciderai jamais à l'élever loin de moi, et le jour où je consentirai à m'en séparer, ce sera pour me tuer.

» Au fait, en y songeant, je m'aperçois que

le suicide est ma seule religion. Je serais bien malheureuse si je n'avais pas cette dernière ressource toujours à ma disposition... Est-ce que la vie vaut tant de peines? Certes non. Ce qui fait que je l'endure chaque jour un jour de plus, c'est que je sens entre mes mains le pouvoir d'y mettre ordre quand la souffrance sera trop forte et le vase rempli. »

La situation, si tragiquement tendue, se détend tout à coup.

Le comte d'Orsay, un des protecteurs officiels de Clésinger, se porte médiateur entre le mari et la femme. Le sculpteur promet une fois de plus d'observer le traité qu'on lui soumet ; Nini rentre au foyer, et une fausse paix règne quelques semaines, décembre 1852 à janvier 1853.

La guerre va reprendre de plus belle, le caractère de Clésinger empirant de plus en plus. « Un jour de bon pour quinze de mauvais, » telle est la proportion. Solange poursuit la restitution de sa dot, et menace son mari de la saisie. Clésinger, de son côté, avait essayé peu auparavant de se faire une arme

contre Solange des lettres de sa mère. Il inaugurait ainsi le système qu'il continuera plus tard. Mais George Sand avait coupé court à la manœuvre :

« Je sais, écrit-elle à sa fille, que Clésinger n'a pas et n'a jamais pu avoir de lettres de moi qui ne fussent très sévères pour lui dans toute cette affaire. S'il les montre en entier, ces lettres dont tu as d'ailleurs la copie, elles ne peuvent remplir son but. Je ne crois pas qu'un avocat qui se respecte (et Bethmont est de ceux-là) se permette de citer une phrase isolée, un fragment approprié aux besoins de sa cause. Ce serait plaider comme les feuilletonnistes écrivent. C'est dans ce cas, *dans ce cas seulement*, que j'autoriserais Maître Duvergier (l'avocat de Solange) à lui fermer la bouche, la preuve en main. »

Ainsi muselé, Clésinger, en dépit de ses violentes bourrasques et d'un notable relâchement de ses mœurs, vécut relativement en famille toute l'année 1853. Nini, tantôt chez sa mère, tantôt à Nohant, embellissait, se développait à

vue d'œil. Les deux femmes s'extasient devant ses grâces, citent ses mots.

« Elle me tutoie, écrit la grand'mère avec ravissement (30 mars 1853); elle m'envoie paître. Elle jette son bonnet par-dessus les moulins. Tout cela pourtant sans méchanceté ni colère, et d'un air voyou contre lequel il est difficile de garder sa dignité. » — (9 février 1854) : « Il n'y a de drôle ici que Nini, c'est toute la gaieté de la maison, avec Manceau qui se met tellement à son niveau, qu'elle m'adresse souvent cette question : « Bonne-maman, est-ce que je suis encore plus bête que lui ? » Elle est toujours gentille à croquer. »

Solange à sa mère.

« Elle dit qu'elle aime sa bonne-maman-grand comme le ciel et loin comme les étoiles... Elle compose des mots. Elle dit que ses souliers sont trop grands parce que le *mesurier* s'est trompé; que le *peinturier* a mal arrangé les portes, et que le *peigneur* lui a coupé les

cheveux trop courts. Elle demande pourquoi il y a une petite Nini dans les yeux de tout le monde, etc. » (6 août 1853.)

Cette enfant adorée, Solange allait malheureusement en compromettre le sort, en donnant contre elle à son mari une arme redoutable.

Le 3 mai 1854 au soir, Clésinger « pénètre violemment dans la chambre de sa femme, une scène épouvantable a lieu, au cours de laquelle le mari, justement irrité, saisit toute une correspondance accusatrice, et la livre à son avocat en vue d'une instance à suivre[1] ». En même temps il fait disparaître Nini. Clésinger tenait sa vengeance. L'esclandre fut complet. Mais le scandale était peu de chose pour les deux mères auprès du reste. Les lettres effarées de George Sand à madame Bascans montrent que, de tout un mois, elle ignora totalement ce qu'était devenue sa petite-fille. Clésinger, cependant, brandissait à son tour la menace de la séparation, mais à son profit. Bethmont triomphait. A la réflexion, pourtant, le sculp-

1. *La fille de George Sand*, par G. d'Heylli, p. 78.

teur comprit le préjudice que tout ce tapage pouvait causer à un artiste officiel, alors amorcé par l'espérance d'obtenir la commande du monument de Courbevoie[1], une « affaire » de cent cinquante mille francs. Subitement, le 12 août, il rendait Nini à Solange, qui suffoque de bonheur et de surprise. Mais, le lendemain, retourné par son avocat, il arrache de nouveau l'enfant des bras de sa mère, et la place dans une pension de son choix, en attendant que le tribunal prononce sur son sort.

Solange, brisée de tant d'émotions, crache le sang, s'alite, voit la mort de près. Pour la première fois, le remords aidant, la crainte de l'au-delà entre dans son âme. Elle a peur. Un charmant cousin, Gaston de Villeneuve, naguère son amoureux timide et transi, a pitié de son désarroi. Très pieux lui-même, il assiste Solange, il la prêche: il multiplie les voyages de Chenonceaux à Paris, pour battre en brèche de faibles résistances. Il la pousse enfin, doucement, dans les bras du Père de Ravignan.

1. Monument napoléonien dont le *Retour des Cendres* eût été le sujet. Clésinger en avait terminé la maquette. On s'en tint au projet.

C'était pour Solange l'heure psychologique. Le tact du Père de Ravignan opère bientôt, dans cette âme endolorie, sinon une conversion définitive et profonde, du moins un changement sérieux. Le 12 novembre, Solange annonce sa « conversion » à sa mère. Si ce n'est chose faite, c'est en tout cas chose résolue; elle y tâchera de son mieux. Les lettres suivantes sont, sinon d'édification pure, en tout cas d'instructive curiosité. On sent la dualité de nature, le conflit entre l'ancienne Solange qui n'abdique pas son esprit critique et la Solange nouvelle qui voudrait croire, et qui s'applique. « Si je n'arrive pas à croire, ce ne sera pas de ma faute. Dans tous les cas, je pillerai Henri IV pour dire : Ma fille vaut bien une messe. » (18 novembre.) Ceci nous la gâte un peu. Néanmoins, la sincérité gagne du terrain. Solange essuie un premier sermon de sa mère, qui se méfiait, non sans raison; elle en essuie un autre de M. de Girardin. Elle persiste. Elle est maintenant en retraite, au Sacré-Cœur. Elle approche peu à peu de la « conviction », en attendant la foi qui transporte les montagnes. Mais elle fait encore bien des restrictions. Elle

est « convaincue de la divinité de Jésus-Christ. Ce qui n'a pu m'entrer dans la tête, c'est l'Immaculée Conception, le culte de la Vierge, ainsi que l'infaillibilité de l'Église ». (3 décembre). Cependant ses dispositions morales s'amendent, ce qui est évidemment l'essentiel. Elle songe à Nini, à l'avenir de l'enfant, au sien propre. « Il faudrait un miracle pour que ma fille me fût rendue. Dieu peut les miracles. Mais ai-je mérité qu'il en fasse un pour moi? Non. » (7 décembre.) Le repentir est sincère, ainsi que la résolution de vivre désormais une « vie nouvelle ».

En attendant, elle se résigne, et place Nini, comme elle-même, entre les mains de Dieu. « Si tu es réellement pieuse, lui écrit sa mère, c'est le moment d'échanger le baiser de paix avec Augustine » (sa fille adoptive, madame de Bertholdi). Solange donne le baiser de paix; et la réconciliation, datée d'alors, ne se dément-tit pas dans la suite. Maintenant elle va faire sa première communion. Elle a choisi, pour cette cérémonie, le jour où le tribunal doit décider du sort de sa fille, le vendredi 8 décembre.

Elle communie avec contrition. Mais le tribunal a remis la décision à huitaine. Elle attend, elle espère. Tout à coup, un cri de joie : « Réjouis-toi, ma chère mère! » Elle apprend qu'elle est séparée, et que le tribunal remet l'enfant à la grand'mère : « Quel bonheur, n'est-ce pas? quel bonheur inespéré, un vrai miracle! » (Vers le 15 décembre 1854.)

Et le cri de George Sand répond au sien (17 décembre) :

« Quel bonheur, ma fille! voici de quoi affermir ta foi! Dieu est venu à notre aide, et, de quelque religion que l'on soit, on sent cette aide-là quand on la cherche et quand on l'implore. Il faut venir tout de suite, mais avec Jeanne. Il faut absolument la tirer de cette sale pension. Il faut... »

Il faut, il faut, certes! mais on ne peut rien avant la signification du jugement, et celle-ci se fait attendre. Solange va voir son enfant, la comble de caresses et de joujoux, tâche de lui faire prendre patience. Toutefois, elle doit renoncer à l'emmener à Nohant pour le 1er jan-

vier. Elle y va seule. Triste joie, sans Nini! Et, le matin de l'année nouvelle, sous sa porte, elle trouve, comme jadis quand elle n'avait pas été sage, un billet, — quatre vers pauvres de poésie, riches d'affection, — le vœu de la mère tendre :

Pour ma Solange en ce beau jour
J'ai retrouvé tout mon amour,
Puisqu'elle veut bien être sage;
Pourvu qu'elle en ait le courage!

1er janvier 1855.

Pendant ce temps, Nini est souffrante. Solange retourne en hâte. Il faut la soigner, la guérir, et, sitôt la levée d'écrou accordée, la mettre hors des prises de Clésinger. L'enfant paraît se remettre, dans les premiers jours de janvier. Le 9, Solange écrit qu'elle va bien et peut reprendre ses études. Une magnifique poupée et des perles égaient sa convalescence. Le 10, George Sand adresse à sa fille une lettre lumineuse sur la situation, l'appel possible, l'hostilité tenace de Bethmont, les représailles pro-

bables de Clésinger, etc., etc., et elle se rallie à l'idée de placer l'enfant au Sacré-Cœur.

« Je ne demande pas mieux, j'en serai même très contente. Ce sera un très bon précédent. Et, bien que j'aie comme soif de ravoir cette pauvre mignonne, je me consolerai d'y renoncer en sachant qu'elle est bien sous tous les rapports et fortement protégée contre tout ce que je redoute pour elle... Présente tous mes respects à ta bonne religieuse, et même à ton père spirituel. C'est quelque chose que de trouver un père, et il n'y a pas à chicaner sur des points de doctrine quand le sentiment est bon. J'aime mille fois mieux que Nini soit élevée dans la croyance à l'Immaculée Conception que dans le mépris de toutes choses, chez les dames dont Clésinger lui-même m'a raconté l'histoire fausse ou vraie. Tant il y a, qu'il *méprisait* la personne à qui depuis il a confié sa fille. Cela n'est pas rassurant à envisager... »

Inutiles prévisions! Trois jours après, le 13 janvier 1855, Nini mourait, et mourait dans sa sordide pension. Le petit corps était ramené

à Nohant, déposé sous le grand if auprès de celui d'Aurore de Saxe, grand'mère de George Sand, et une simple croix en marbre recevait cette inscription : JEANNE-GABRIELLE, FILLE DE SOLANGE, NÉE A GUILLERY, LE 10 MAI 1849, MORTE A PARIS DANS LA NUIT DU 13 AU 14 JANVIER 1855.

Ce coup de tonnerre terrassa les deux femmes. De longtemps la grand'mère ne put se ressaisir. Elle pleurait tout le long du jour, inerte; la nuit, elle avait des visions. Elle en a raconté une dans des pages inachevées qui ont vu le jour en 1904 seulement[1]. Elle poursuivait, de son crayon incertain, la ressemblance toujours fuyante de l'enfant disparue[2]. Enfin, au bout de deux mois, elle fit l'effort de s'arracher à cette tombe fraîche pour se réconcilier avec la vie sous le ciel italien.

Solange faillit devenir folle, puis tomba dans un morne abattement. Reprise, elle aussi,

1. *Après la mort de Jeanne Clésinger* (dans *Souvenirs et idées*, 1904).

2. Dessins conservés dans un album qui appartient aujourd'hui à madame Aurore Lauth-Sand, petite-fille de George Sand.

peu à peu à la vie, elle devait désormais, épouse sans mari, mère sans enfant, laisser flotter son existence aux hasards d'une périlleuse liberté.

Quant à Clésinger, perdu de dettes et menacé de Clichy, il était en fuite.

TROISIÈME PARTIE

APRÈS LE DEUIL. — VOYAGES. — ESSAIS LITTÉRAIRES. — DERNIÈRES LETTRES (1855-1873).

> « Je l'ai mise au monde, je l'ai nourrie, fouettée, adorée, gâtée, grondée, punie, pardonnée, et avec tout cela je ne la connais pas du tout... »
> (G. Sand à Solange, 16 juin 1858.)

I

La mort subite de Jeanne Clésinger (13 janvier 1855), au début d'une année qui semblait pleine de promesses, avait foudroyé la mère et la grand'mère. La correspondance de George Sand et de Solange nous montre la persistance de cette prostration. De part et d'autre, c'est le même abattement, le même douloureux effort pour se ressaisir, et d'abord la même impuissance. « Je vais tous les jours pleurer dans le châlet toute seule, écrit George Sand le 12 février. Je ne peux pas prendre le des-

sus. Je suis trop vieille pour me consoler. » Encore la grand'mère est-elle moins à plaindre que la mère. Car cette mère, en perdant son enfant, a perdu la direction même de sa vie. Elle est libre, il est vrai, après avoir été esclave de son mari, et esclave maltraitée. Mais cette liberté, qu'en faire désormais? L'ennui, le rongeant ennui, cet ennemi personnel qui guette son spleen depuis l'adolescence, ne va-t-il pas de nouveau s'abattre sur elle? Quel but assigner à sa vie? Quelle activité lui prescrire? Ce cœur brisé ne va-t-il pas se nourrir de regrets et de larmes, et glisser peu à peu au culte amollissant, inerte, de sa propre souffrance?

George Sand le craint; mais elle veille. Sans vouloir détourner sa fille d'une douleur trop naturelle, elle la met en garde à l'occasion contre certaines complaisances inutilement accordées à son deuil. Son regard redresse et élève le regard de Solange. Si sa fille lui envoie le moulage des mains de l'enfant chérie, elle comprend et remercie, mais « regrette que cela soit comme poli et arrangé après coup par le mouleur. Cela n'a pas la vérité des deux

charmantes petites menottes de son premier âge. Chère petite fille! Je ne crois pas que notre esprit aille en dormant dans un autre monde : mais il ira pour tout à fait, et nous l'y retrouverons grande, belle, et se souvenant de nous. Nous ne devrions donc pas avoir tant de chagrin; mais Dieu veut que nous en ayons et que nous le bénissions quand même. » (20 février 1855.) Ces lignes peuvent servir à dater les pages où elle raconte la vision qu'elle eut d'une Jeanne grande, belle, habitant un monde supérieur, et tout étonnée des larmes de sa grand'mère[1]. Pages elles-mêmes inachevées, comme sont nos douleurs, imprécises comme sont nos espoirs. Si tout commence ici-bas, tout finit ailleurs. La force de cette conviction soutint George Sand, et l'éleva au-dessus de ces manifestations dont la piété ne déguise pas toujours assez la petitesse.

Son souvenir, à elle, était fait de transfiguration et d'idéal. Elle poursuivait, ai-je dit plus haut, crayon en main, les traits de l'enfant disparue. Était-ce pour la certitude de les

1. Voir la fin du chapitre précédent.

saisir, ou pour la douceur de les caresser? Solange lui offre une précision, et quelle précision! le visage moulé de la petite morte.

« Ne m'apporte pas *ce masque*, non! je ne veux pas le voir! Je cherche et retrouve sa figure sur des petits bouts de papier avec Manceau. Nous la voyons sous tous ses aspects différents. » (24 février 1855.)

Nous la *voyons!* Tout George Sand est là.

Il ne faut donc point s'étonner qu'au mois de janvier suivant, voyant Solange préparer un voyage à Nohant pour le triste anniversaire, elle se soit attachée à l'en détourner :

« Laisse-moi te déconseiller ce voyage. Il te fatiguera et te fera du mal. L'âme de notre chère enfant est avec nous, partout et à toute heure. Sa tombe n'est qu'un objet à respecter. *Le respect des tombeaux, oui, mais pas le culte.* Il serait puéril. Et cette visite où tu n'auras aucun de nous pour partager ta douleur (George Sand est à Paris quand elle écrit ces lignes) sera une souffrance sans fruit pour ton

âme. Ajoute à cela le froid, la lassitude. Si tu veux me rendre moins triste ce jour-là, tu y renonceras. D'ailleurs, que signifie un anniversaire? Est-ce parce que le temps a marqué un certain nombre de jours et d'heures, que nous devons sentir une perte plus cruelle? N'est-ce pas tous les jours l'anniversaire d'un tel malheur? Les regrets sérieux n'ont pas de préjugés, et ne recherchent pas les crises à heure fixe.

» Je t'embrasse. Viens dîner aujourd'hui si tu es libre. » (9 janvier 1856.)

Solange ne se laissa pas convaincre. La douleur est individuelle comme la maladie : chacun la traite suivant son tempérament. Elle alla donc à Nohant. Comme elle s'attarde, sa mère la rappelle :

« Laisse les choses dans l'état où elles sont, ma chère fille. Laisse dans cet endroit la croix que tu as apportée. Je la ferai placer pour le mieux quand j'y serai. Jusque-là, j'ai défendu aux ouvriers et aux jardiniers de rien faire sans mon ordre. Reviens, car tu ne fais que

t'enrhumer là-bas. Je t'embrasse. » (15 janvier 1856.)

L'année suivante, même intention chez Solange, même souhait exprimé par sa mère avec quelque chose de plus.

« Je te prie de ne pas venir pour cet anniversaire, dont *l'établissement* me serait douloureux, et contrarierait toutes mes notions et toutes mes idées. Tu le sais. Et tu sais aussi que j'ai d'autres raisons pour éloigner ton retour ici. Tu me ferais beaucoup de chagrin en insistant et en venant au pays dans les circonstances actuelles. J'espère que tu ne trouverais aucune satisfaction à m'affliger. Je ne veux pas croire que cela soit possible.

» Je t'embrasse et pense te revoir à Paris, bientôt, bien que je ne m'annonce encore à personne. » (3 janvier 1857.)

L'insistance particulière de George Sand cette fois s'explique par la disposition du cimetière de famille qui ouvrait sur la propriété

de Nohant ; le terrain en avait été pris en enclave sur cette propriété. Il était cependant contigu au cimetière du village ; seule une légère haie vive l'en séparait. Il fallait donc passer par l'habitation et par le jardin, pour gagner la porte privée ; sinon, éviter ostensiblement le château, faire le tour, traverser tout le champ du repos, et franchir la haie pour arriver à la petite tombe. Cette double alternative peinait également George Sand. Sa lettre d'ailleurs peina non moins Solange, qui accomplit en dépit de sa mère, cette fois encore, son pèlerinage. Mais ce ne fut pas, comme George Sand le craignait, une chose « établie ». Nous ne retrouvons plus trace, désormais, de ces démonstrations à jour fixe. Solange était occupée ailleurs, ou voyageait, ou se distrayait. Elle n'oubliait pas pour cela. Elle n'oublia jamais. Jusqu'à la fin de sa vie un peu incohérente, ce fut la plaie vive de son cœur. Elle renonça simplement à cette pratique extérieure, comme à d'autres. Elle donnait ainsi raison à sa mère, avec le temps. Mais le temps n'adoucit jamais la souffrance intérieure qui la poignait à la vue des enfants

des autres. Toute sa vie elle fut la mère douloureuse qui écrivait (en 1856) :

« J'ai, au moment où je m'en gare le moins, des émotions violentes qui ressemblent à des coups de poignard. Il y en a qui ont des jupes courtes, des petites démarches cambrées qui me font illusion. Je les suis pendant un temps comme si c'était à moi, et puis je me précipite pour voir leur visage : et, en découvrant que ce n'est pas celui que je cherche, je deviens si féroce que j'étranglerais volontiers l'enfant qui m'a fait illusion. »

Nous n'avons pas la réponse de George Sand à cette lettre. Sûrement, elle ne laissa point passer sans remontrance une telle violence de regrets. Mais quoi ! si Solange n'était point personnelle et emportée jusque dans un sentiment désintéressé par nature, elle ne serait point Solange. Elle souffrit assez de cette disposition pour qu'on lui soit indulgent.

Un indice plus grave est dans la phrase qu'on a lue plus haut : « Tu sais aussi que j'ai d'autres raisons pour éloigner ton retour ici. »

Un peu plus tard, quand Solange voudra acheter un coin de terrain en Berry, et s'établir aux portes de Nohant, sa mère s'y refusera, et lui intimera en quelque sorte l'ordre de n'en rien faire[1]. Pourtant, toutes les fois qu'elle le peut, entre 1855 et 1861 environ, elle laisse venir, et même appelle sa fille chez elle. Ce sont les bons moments de Solange ; ce sont aussi ceux où sa mère n'a pas d'inquiétudes à son sujet. Mais George Sand, dont la vie est chargée de travail et d'obligations de toutes sortes, n'entend point être à la merci d'un coup de tête, d'une surprise, d'une fantaisie. Elle choisit ses moments, elle fixe ses dates, et parfois ses conditions. Solange est à Nohant « chez sa mère », et non chez elle; on l'invite, elle ne s'invite pas. Précaution que George Sand jugea indispensable, et non pas seulement pour sauvegarder la liberté de son travail. Elle voulait ainsi que Solange méritât Nohant, et reconnût par un effort de tenue et de caractère la faveur qui lui était accordée d'y séjourner. Les raisons de cette politique maternelle se

1. Lettre du 29 septembre 1861.

devinent, et nous n'y toucherons que d'une main légère. Il suffit d'indiquer que George Sand « retint » longtemps Solange par Nohant ; et que la fréquence ou la rareté des apparitions de Solange à Nohant, à partir d'une certaine date, marque en quelque sorte le baromètre de sa vie morale. Trop de lettres ont d'ailleurs disparu, sur la période dangereuse, dans cette double correspondance, pour que nous puissions faire autre chose que donner à ce propos une simple indication.

Ainsi, très vite après la mort de l'enfant, nous percevons avec netteté ce qui unira toujours ces deux femmes, soit dans la communauté du souvenir, soit dans l'affection naturelle, et en même temps ce qui les empêchera toujours d'être cœur contre cœur, et surtout conscience contre conscience. Bientôt, il y aura tout un côté de la vie de sa fille que sa mère désirera ignorer, et dès lors la distance s'allongera entre elles. George Sand déclarera expressément à sa fille ne pas vouloir connaître l'usage qu'elle fait de sa liberté, trop sûre qu'elle serait d'avoir à blâmer cet usage ; et la conversation, détournée du terrain moral où la mère l'avait

maintenue le plus longtemps possible, oscillera désormais vers les voyages, la politique, et, finalement, se fixera, avec une insistance significative, sur les sujets de littérature. Nous aurons à suivre ces méandres, dont la courbe retrace la vie extérieure de Solange, la seule dont nous ayons à connaître ici.

Mais n'anticipons point. Revenons plutôt à notre point de départ, et voyons comment, de ces deux âmes accablées par l'épreuve, l'une se releva assez rapidement dans un sursaut d'énergie, l'autre, après avoir longtemps plié sous son dolent ennui, promena en divers lieux sa tristesse et finit par s'emparer d'utiles distractions.

II

Après six semaines de torpeur, George Sand comprit qu'il lui fallait s'arracher de Nohant. Une diversion violente pouvait seule la ranimer. Elle résolut de retourner en Italie, dans cette Italie dont son imagination, toujours fraîche, avait gardé, malgré vingt ans écoulés, un véritable éblouissement.

Cette fois, elle voulait faire connaissance avec Rome et ses environs. Ce n'était pas petite affaire qu'un tel voyage, car elle ne se séparait point de ses compagnons habituels : son fils d'abord, puis Manceau, son factotum, devenu indispensable à sa vie par ses offices, ses atten-

tions de tous les instants, et même, du moins une partie du trajet, ses hôtes ordinaires, le journaliste Victor Borie, et le peintre Eugène Lambert. Ce fut sans doute l'*Histoire de ma vie*, qu'elle appelle quelque part « une assez bonne affaire », qui défraya ce déplacement. Elle comptait néanmoins, autant qu'il était dans sa nature de le faire ; sa dépense, calculée à l'avance, laissait le moins possible à l'imprévu.

« Je suis dans les apprêts d'une absence de deux mois, écrit-elle à Solange, le 24 février 1856 ; et c'est un fait si énorme à présent pour Nohant, qu'il faut s'en occuper comme s'il s'agissait de deux ans. J'arriverai (à Paris) le 1er (mars). Viens me voir vers le soir[1], car je dormirai et rangerai dans la matinée. »

Le 18 mars au soir, elle arrivait à Rome. Son plan était de n'y séjourner que huit jours, puis de visiter Florence, et enfin de s'établir à la Spezzia, pour une station de repos. Maurice espérait pousser une pointe à Naples. Mais les

1. A notre connaissance George Sand n'a jamais logé chez sa fille.

finances le permettraient-elles ? (Lettre du 19 mars.) Là-dessus Maurice prend la fièvre romaine, souffre de la gorge, de la tête. Il faut partir. La colonie quitte Rome sur les instances du médecin, et gagne Frascati. Là Maurice se remet peu à peu, et George Sand fait part à sa fille de ses impressions. Il est à noter que Solange avait dû faire, à la même date, un voyage en Belgique, ce qui explique pourquoi sa mère ne l'avait point prise dans sa caravane.

Frascati, 1er avril 1855.

« ... Nous avons quitté les splendeurs de la semaine sainte au moment où l'univers s'y précipitait. Nous sommes venus nous installer à Frascati, ce qui n'est pas la chose la plus facile du monde quand on n'est pas muni de beaucoup de piastres. Cependant nous avons trouvé pour un prix modeste le rez-de-chaussée de la villa Piccolomini. Un palais, rien que ça; mais quel palais! des fresques partout et des meubles nulle part; pas mal de puces; enfin,

l'Italie de cette région et Majorque, ça se ressemble sous beaucoup de rapports. Ceci *pourtant* est plus beau comme nature; et comme *aspect*, les habitations sont autrement seigneuriales. Mais elles ne sont guère plus closes, guère plus propres, et guère plus habitables par conséquent. Pourtant, nous arrangeons notre campement le mieux possible, et, au milieu des armoiries et des chapeaux de cardinal représentés sur tous les murs, nous commençons à goûter les délices du *Chine vert* (le thé?). Je me porte bien et Manceau aussi, ce qui nous rend très tolérants sur l'absence du bien-être. Maurice seul pourrait s'en plaindre, mais il s'en amuse tant que j'espère voir nos petites misères tourner bientôt à sa parfaite guérison.

» Le pays est d'une beauté dont aucun récit ne pourra jamais donner l'idée. Frascati est une toute petite ville sur un des mamelons qui forment les premières assises des Apennins. L'endroit est assez élevé pour que, de plain-pied, dans le jardin, nous voyions toute la campagne de Rome, et toute la chaîne des Apennins, de la Toscane aux Abruzzes; et, au delà de cette

zone, nous voyons encore les têtes couvertes de neige de ces dernières. De l'autre côté, au delà des plaines sans fin et tout unies de la campagne romaine, désertes, incultes, semées de troupeaux et criblées de ruines de tous les temps, nous voyons le Tibre se jeter dans la mer. Autour de nous les collines sont couvertes de villas abandonnées ou peu s'en faut, ouvertes à tout le monde, car il n'y a rien à voler : et les arbres monstrueux, les fontaines jaillissantes, les rochers, les cascades ne peuvent être emportés. Nous cueillons des anémones de toutes couleurs, des cyclamens, des hépatiques ravissantes en plein bois et en plein champ. Tous les arbres sont en fleur, et il fait déjà très chaud dehors, quoique très froid dans nos grandes salles voûtées, disposées pour l'été, et peu garnies de cheminées (outre qu'on ne peut pas avoir de bois). Mais, avec ce temps doux, il tombe des torrents de pluie tous les soirs et presque tous les jours, depuis que nous avons mis les pieds sur les États du Pape. Nous nous promenons ici depuis hier avec une pluie continue; mais on peut voir la fin de ses jambes pour marcher avant de trouver celle des grandes

allées de chênes verts, trapus, énormes, tortillés et voûtés en impénétrables berceaux. Partout sautillent et courent follement des eaux qu'on peut bien appeler cristallines sans métaphore aucune. En un mot, c'est ici le paradis terrestre, et, s'il y avait moins d'Italiens, il faudrait y passer sa vie. Mais trois inconvénients sont graves. Presque tous les Italiens sont ou voleurs, ou mendiants, ou habitués à faire leurs besoins n'importe où et n'importe devant qui ils se trouvent. De cette dernière habitude il résulte que les fleurs sont partout mêlées à autre chose, et qu'il faut s'éloigner de tout lieu habité pour ne pas voir les émotions poétiques singulièrement refroidies par le côté hideux et grotesque d'une barbarie connue tout au plus à La Châtre.

» Je t'ai écrit de Rome, il y a une dizaine de jours ; tu as dû recevoir ma lettre. Je n'ai pu t'écrire plus tôt, ne m'étant pas reposée une heure ailleurs ; et depuis, je n'aurais pas voulu t'écrire que ton frère était malade, car donner de ses nouvelles de si loin pour n'en pas donner d'agréables, c'est inutile en pareil cas. Sa maladie n'avait rien de grave, étant prise à

temps comme elle l'a été. Mais nous avons passé quelques jours très ennuyés comme tu peux croire.

» Sur ce, bonsoir, ma mignonne. Voilà une longue lettre pour quelqu'un qui se lève de bonne heure, et qui ne s'arrête de courir que pour dîner. Aussi les lits plus ou moins granitiques des auberges d'Italie me semblent-ils délicieux. Je t'embrasse mille fois, et ton frère aussi. Dis à madame de Girardin, ou au Prince [Napoléon] si tu le vois, que j'ai reçu les lettres et que je les remercie d'avoir pensé à moi. — J'avais déjà fait connaissance avec madame de Rayneval avant d'avoir ma lettre de créance, car le paquet qui contenait ces lettres et les tiennes a été très longtemps en route de Gênes à Rome[1]. Ladite ambassadrice est fort aimable. J'ai vu aussi le Pape... dire sa messe, et je le verrai, dimanche prochain, donner sa grande bénédiction de Pâques à Saint-Pierre s'il ne pleut pas des hallebardes. J'ai vu les cascades de Tivoli, paysage qui passe pour gracieux, et

1. Pendant son séjour à Rome, G. Sand s'était fait adresser son courrier sous le couvert d'Adolfo Parodi, agent de change, à Gênes. Celui-ci devait le lui transmettre.

qui est sublime, mais effroyable. J'ai vu des ruines fantastiques à Rome. Mais il y en a trop. Enfin j'ai mille belles choses à te raconter. Et pourtant je ne te conseillerai pas ce voyage dans les conditions où je le fais, car il faut des jambes, de la volonté, de la patience, ou des sommes fabuleuses.

» Donne-moi de tes nouvelles *de suite* [Solange était malade de son côté], car les lettres ne vont pas vite par ici, sous le couvert de M. Gustave Boulanger, à l'Académie de France, à Rome. Mille belles révérences du graveur [Manceau]. — Embrasse pour moi madame d'Oribeau, et remercie-la de son bon souvenir. — Je ne sais pas du tout s'il faut affranchir. Je t'envoie mes lettres par le Préfet de police. »

Quelques jours après, elle était à la Spezzia. Nouvelle lettre, non moins piquante que la précédente, et qui évoque, après cinquante années, une Italie bien différente de celle d'aujourd'hui. Cette lettre, écrite au crayon sur un chiffon de papier a dû être griffonnée en plein air.

« Ma chère mignonne, je t'écris perchée sur une montagne au fond du golfe de la Spezzia. C'est un endroit tranquille et délicieux, un climat très doux et un terrain très praticable pour la promenade. Car nous sommes venus ici hier par une journée de pluie battante. Nous avons passé, en bateau, un torrent dont le lit a une demi-lieue de largeur, et qu'avant-hier on passait en voiture sur les cailloux. Aujourd'hui nous voilà à travers champs, passant les ravins et grimpant partout à pied sec. Je suis assise par terre sur un sable chaud tout rempli de fleurs; encore des bruyères blanches, des orchys superbes aussi, dont je ne sais pas les noms. La vie est à très bon marché, sauf le vin, qui est gâté dans presque toute l'Italie, depuis quelques années. Ainsi je pense que tout le monde avait raison de me dire que c'est ici qu'il fallait s'arrêter pour trouver du repos, pas de froid, de la propreté et de la promenade. J'ajoute que les gens du pays paraissent charmants, qu'ils vous disent tous un bonjour amical et pas servile, en passant, et qu'ils ne vous demandent pas l'aumône, chose dont on est stupéfié en sortant des autres pro-

vinces de l'Italie où, sur cent personnes que l'on rencontre, quatre-vingt-dix-huit vous poursuivent avec une obstination inouïe. Cette mendicité hideuse est un fléau qui vous gâte les plus beaux endroits.

» Donc, si je reviens faire une saison l'année prochaine, c'est là probablement que je me fixerai ; et, si on te conseille un voyage de santé, ne te lance jamais dans les États du Pape, où l'on manque de tout et où le climat est dur comme le reste. Nous avons passé trois jours à Florence. C'est aussi un agréable séjour pour qui aime les villes. C'est même aussi peu ville que possible pour qui aime la campagne. Il y a tant de belles choses à voir que nous [nous] y sommes éreintés. Mais pour ceux qui y restent et qui prennent leur temps, ce doit être délicieux. La ville est belle en certains endroits, propre partout, et civilisée complètement. A Rome on ne trouve pas une paire de pantoufles. C'est à la lettre.

» Lambert a dû te donner de nos nouvelles, il y a quelques jours, je l'en avais chargé. Ceci est notre bulletin pour une huitaine. Alors nous serons à Gênes et en retour pour Paris,

soit que nous prenions le Mont-Cenis, soit que nous reprenions la mer, ce qui est le plus économique parce que c'est le plus prompt.

» J'espère avoir demain de tes nouvelles par M. Parodi, à qui je viens d'écrire de m'expédier mon courrier. Je t'embrasse de cœur ainsi que ton frère. Manceau t'envoie tous ses hommages. Je te quitte. Le temps se couvre un peu, et il faut que je retrouve mes chasseurs de papillons[1], disparus à travers les myrtes et les éricas. Lesdites bruyères blanches embaument et ont quinze et vingt pieds de haut. Je voudrais t'en porter une. Adieu, tâche d'avoir de bonnes nouvelles à me donner de toi. Moi, je vais sensiblement mieux. J'ai tant forcé mon poumon à grimper, que je crois qu'il s'est beaucoup amélioré. Il faudrait pouvoir rester encore deux ou trois mois à ne rien faire que

1. Maurice et Manceau. Maurice était un entomologiste très distingué. Il préluda à ses études sur les papillons par *Deux jours dans le monde des papillons*, essai pour lequel sa mère écrivit une *préface*, publiée dans la *Revue de Paris*, le 15 février 1855. Plus tard, après de longues recherches et des voyages en Afrique et en Amérique, il publia, en 1860, *le Monde des Papillons*, magnifique ouvrage illustré qui fait autant d'honneur à son talent d'artiste qu'à son savoir et à son goût.

courir et dormir. Mais c'est impossible, et je crains fort que mon bourreau M. Plon[1] ne crie déjà après moi. Encore bonsoir, car en rentrant je t'achève cette page. » (Fin avril ou début de mai 1855[2].)

Il serait intéressant de suivre ainsi George Sand dans tout son voyage, et de cueillir toutes fraîches les impressions qu'elle devait bientôt mettre au compte de Jean Valreg dans *la Daniella*[3], en les accommodant toutefois au caractère de son personnage. Malheureusement, ses autres lettres d'Italie, s'il y en eut, ne nous ont pas été conservées. Dès le début de juin, George Sand était rentrée à Nohant. Un énorme arriéré de besogne l'y attendait. Diversion salutaire, qui combattit l'assaut redoutable des souvenirs :

« Oui, j'ai le cœur gros ici, mais il faut

1. Plon éditait alors l'*Histoire de ma vie*.

2. La lettre porte, sur la feuille de garde : « Mille millions d'amitiés de la part des facteurs de poste aux lettres. Victor Borie, E. Lambert. »

3. La *Daniella* parut dans la *Presse*, à partir du 6 janvier 1857.

bien que je m'y fasse. Je suis écrasée d'un travail forcé qui m'est peut-être bon dans la circonstance... Bonsoir, ma toquée, je me replonge dans l'encrier. » (6 juin.)

Maurice était à Guillery, chez son père. Solange avait pu, entre temps, accomplir son voyage en Belgique ; elle n'en avait pas rapporté de la gaieté. Sa santé était comme son humeur, très inégale ; et elle la traitait encore plus inégalement. Elle méditait des fugues, de diverses sortes, cherchant à sortir de Paris pour sortir d'elle-même. « Viens à Nohant, lui écrit sa mère (9 juin), c'est ici que tu te reposerais le mieux. » Mais le repos tout plat, ce n'est pas ce que cherche sa fille. Il faut que l'on s'occupe d'elle, qu'on l'excite, qu'on l'entraîne, faute de quoi elle souffre, se plaint d'être délaissée, ou donne à comprendre que quiconque n'est point constitué comme elle ne sait ni aimer ni souffrir. Réponse :

« Je travaille comme douze nègres, et je ne m'en plains pas. Cela m'arrache de force à tant de souvenirs qui se pressent ici à toute heure.

Mais je n'oublie pas pour cela, et je vois bien que depuis beaucoup de jours tu ne m'as pas écrit. » (25 juin.)

Solange a des crises de nerfs. Pourquoi? lui demande sa clairvoyante mère :

« Ne vis-tu pas de parti-pris, dans des causes d'excitation où la tête est plus en jeu que le cœur? Tu ne m'en diras rien, je le sais; mais au moins dis-toi à toi-même tout ce que j'aurais à te dire. Tu as bien assez d'intelligence pour cela. »

Et elle lui conseille de voir madame de Girardin: relation précieuse pour Solange, mais que la mort allait rompre incessamment. (Lettre du 29 juin.) Là-dessus Solange parle d'un voyage en Angleterre, d'où George Sand conclut que, par un de ces retours inopinés dont elle est coutumière, c'est un voyage à Nohant qui s'annonce. En effet, elle vient, repart pour Paris, court sans motif à Boulogne (18 juillet), et revient sans plus de motif.

George Sand la raille, mais au fond s'inquiète.

« J'ai eu envie de rire de tes caprices de voyage, que tu racontes si drôlement ; mais je crains toujours que sous toutes ces gaietés il n'y ait des chagrins ou des folies. Te voilà bien en peine de savoir où tu promèneras tes pas, comme si Nohant ne te valait pas beaucoup mieux, au moral et au physique. Je supporterais même le chien-veau (une des bêtes de Solange ; d'ordinaire George Sand exigeait que sa fille se séparât chez elle de sa ménagerie) à condition que tu penserais à le faire boire. Mais le diable te pousse je ne sais où. Au moins dis-moi toujours ce que tu fais. Et, quand tu seras bien lasse de ne pas t'amuser, viens au moins t'ennuyer avec quelque chance de repos et de santé. » (25 juillet.)

Ces sages avis n'empêchaient pas Solange d'aller griller à Aix-les-Bains le 5 août, et d'en revenir toute penaude. Toute cette agitation ne profite pas à sa santé. George Sand la voit à Paris, au mois de septembre, en mauvais

état. Elle insiste pour qu'elle vienne en Berry. De Nohant le 4 octobre, elle insiste encore. Qu'elle vienne, à une seule condition : pas de cheval. George Sand n'est plus d'âge à l'accompagner (récemment son cheval l'avait jetée rudement par terre), et la folle témérité de sa fille lui est trop connue pour qu'elle la laisse aller seule. Mais Solange ne veut pas se réduire à des occupations de vieille femme, et à « faire de la tapisserie »... Sa vive réponse est une peinture de son caractère :

« Je t'avouerai franchement que le Berry perd beaucoup de charmes pour moi à être vu à pied. Je crois même que l'hiver là-bas sans cheval, avec la meilleure volonté du monde, me serait impossible. Je n'ai malheureusement que vingt-sept ans, et tout en étant souvent malade, je n'en ai pas moins le sang et les nerfs trop jeunes pour pouvoir tout un hiver faire de la tapisserie, jouer du piano et me livrer à ma *vaste correspondance*. J'ai besoin d'une activité quelconque, soit de l'activité des salons, des spectacles, des courses, etc., soit

de l'activité du cheval, qui est la plus calmante de toutes...

» On dit ensuite que je fais des bêtises, à Paris, quand on me voit au théâtre avec des femmes et des hommes de mon âge. Il ne peut guère en être autrement, vivant complètement seule, n'ayant aucune espèce de protection ni de loin ni de près, et portant avec moi un profond chagrin. Que je m'étourdisse; que j'épuise ma jeunesse et ma santé en me grisant de bruit et de mouvement, c'est tout simple, et je suis plus à plaindre qu'à blâmer. On ne sait pas souvent quelle nuit passe une femme qui s'amusait beaucoup le soir !... » (6 octobre 1855.)

La fin de cette lettre amère met en cause George Sand, et bien injustement. A Nohant on ne la voit pas ! elle travaille tout le temps ! Sinon, on ne la voit qu'en compagnie de ses commensaux, Maurice, Manceau, etc.; et l'intimité est impossible. Mais quelle « intimité » Solange avait-elle recherchée avec sa mère, et quelle mère, en dépit de toutes les bourrasques, avait moins donné sujet à sa fille de se décla-

rer « sans aucune protection ni de loin ni de près » ? Certes, la souffrance de Solange est réelle, et sa destinée fut à plaindre. Mais la principale cause de ses souffrances, et jusqu'à un certain point de ses malheurs, elle la portait en elle-même, dans son propre caractère. Et les fatals effets de son mariage se faisaient encore sentir dans la séparation. Qui donc, sinon Clésinger, avait développé les côtés impérieux et violents de ce caractère, par ses odieux sévices? Quel régime moral, d'autre part, que cette vie en l'air qu'elle avait menée durant les courtes accalmies de leurs querelles? Après ces folles traverses, Solange devait connaître la plus terrible des épreuves, sans s'y mûrir; du reste, elle ne mûrit jamais. Et son unique règle, dès lors, fut un systématique « étourdissement ».

Quelle direction imprimer à une nature aussi peu dirigeable? George Sand en souffrit, et se tut. A l'occasion, elle risquait encore une remarque, enveloppée de circonspection. Une fois, après une frasque qui en faisait prévoir une série d'autres, elle lui adressa la grave et

forte admonestation que son devoir de mère lui imposait. Ce fut, de sa part, l'avertissement suprême. Après, elle feignit d'ignorer, et détourna la tête. Cette attitude était la seule qui convînt à sa dignité.

« ... Quant à toi, mauvaise tête, je crois sans peine que tu as des succès de chic et d'originalité, et qu'en ne faisant pas trop de gambades au bord des précipices, tu pourrais à Turin[1], et encore mieux à Florence, où la tolérance est l'âme de la société, nonobstant les cancans, te faire une petite cour comme tu les aimes. Mais je crains pour toi ces brusques fantaisies, qui, je crois, renversent de temps en temps tes édifices, quelque bien construits qu'ils soient selon toi. Je ne sais rien de ta véritable vie, et ne veux pas savoir, puisque tes explications aboutissent toujours pour moi à une désapprobation dont tu te fâches et que tu as l'air de ne pas comprendre. Je croyais m'être dix fois bien expliquée sur ce que je crois permis dans ta situation, et non permis

1. Solange était alors à Turin, chez le comte ou auprès du comte A***. — Voyez ci-après.

dans quelque situation que ce soit. Mais comme je ne veux pas savoir ce qu'on peut dire, et que tu me dis ce que tu veux (quelquefois avec trop d'esprit pour que je comprenne), je suis forcée de m'abstenir de juger. Le jour où tu serais réellement explicite, je te donnerais peut-être une bonne clé pour sortir du labyrinthe où tu te fatigues à chercher. Mais cette clé, voudrais-tu la prendre? Ce n'est pas sûr.

» Ce que je vois, c'est que le milieu que tu t'étais choisi à Paris, et dont tu parlais avec beaucoup de satisfaction et de fierté, t'a ennuyée ou [t'a] manqué tout à coup un beau matin, puisque tu as transporté ailleurs tes projets et tes chiffons. Pour ta santé, j'en suis contente. Pour l'avenir, je ne sais qu'en dire. Un milieu nouveau est très bon, quand on sait profiter de l'expérience acquise dans celui que l'on quitte. Mais nous avons deux points de vue si différents, que tu m'as donné auprès de toi, dès le commencement de ta vie, le rôle de l'impuissance, la responsabilité sans l'autorité, situation impossible! Tu ne veux pas de ce qui fait tout accepter et tout supporter, les satisfactions du cœur, ou les déceptions du

cœur, *n'importe.* Mais enfin le rôle du cœur à tout prix, sans l'accompagnement des fanfreluches, des fusées et des fumées. Toi, tu t'es fait je ne sais quel idéal de toutes sortes de sauces de haut goût, au milieu desquelles je vois des truffes, du piment, des dragées, de la glace, du feu, et rien à manger pour se nourrir et digérer comme tout le monde. Et pourtant tu as du cœur, du dévouement et de la charité, et même beaucoup plus que la plupart des femmes. Mais le beau Pâris de Troie, aux cheveux frisés, passe, et te voilà partie pour le pays des flûtes, des rubans et des grelots, affichant des airs de don Juan femelle et disant avec de grands éclats de rire : « Mon Dieu, » que j'étais bête, hier, d'être bonne et rai- » sonnable ! » Pourquoi tout cela ? Je l'ai dit souvent : je l'ai mise au monde, je l'ai nourrie, fouettée, adorée, gâtée, grondée, punie, pardonnée, et avec tout cela je ne la connais pas du tout, ne pouvant jamais deviner ni comprendre pourquoi elle fait ou veut faire telle ou telle chose qui pour moi n'a pas sa raison d'être » (16 juin 1858.)

III

George Sand semble désespérer d'amender ce caractère déconcertant. Au fond, elle espère toujours. C'est que, dans la riche nature de Solange, le remède est à côté du mal. Il ne lui manque que de vouloir. Déjà, lors de ses accès de folle mondanité coupés de dégoût et de lassitude, la mère avait jeté à sa fille cet avertissement : « Je ne croirai jamais que cela (tes qualités) doive aboutir à faire de toi une *lionne.* » Dès 1851, elle la pique, elle la stimule, elle l'entraîne au travail. Dans la crise morale, autrement grave, qui suivit la mort de Jeanne, George Sand attendait le moment pro-

pice pour tenter, par le travail encore, une cure définitive. Hérédité à part, toutes sortes de raisons conseillaient à la femme séparée, si intelligente et désœuvrée, une occupation sérieuse. Jusqu'à un certain point même, les circonstances lui commandaient une tâche lucrative. Le budget de Solange était alors des plus minces. Son mari — disparu en Italie — n'avait garde de payer les intérêts de la dot dissipée, quoique tenu de le faire par un jugement; son père, malgré ses bonnes intentions, comptait très irrégulièrement la petite pension dont il l'aidait[1]; le plus clair des ressources de Solange venait de Nohant; et, à Nohant même, on n'était pas très au large. Les années 1857 à 1860 furent terribles pour la librairie. L'attentat d'Orsini avait provoqué des mesures draconiennes envers la presse. Malgré ses relations personnellement bonnes avec le prince Napoléon et même avec l'Empereur, George Sand subissait le contre-coup de ces « rudes avertissements » suivis de suspensions qui équivalaient souvent à une ruine. Elle en fit l'épreuve

1. Voyez *Corr.*, IV, p. 41.

pour *la Daniella* et même pour les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*[1]. En 1859, la situation était très précaire, et la tâcheronne de Nohant l'établissait ainsi, à la fois pour elle et pour sa fille :

« ...Tu m'as parlé de ta situation qui n'est pas satisfaisante et que j'ai le chagrin de ne pouvoir améliorer. Que faire? J'ai cinquante-cinq ans et ne puis renouveler les forces que la nature va sans doute bientôt me refuser. Je n'ai pas placé un centime, je ne l'ai jamais pu. Il eût fallu me retirer dans un petit coin et vivre absolument seule, n'en jamais sortir, et faire des économies. Il n'a jamais dépendu de moi de régler ainsi mon existence ; et, depuis ton mariage et la révolution de Février, tu sais le changement qui s'est fait dans nos ressources. Tu me demandais *conseil* l'autre jour à Paris. Je ne pouvais que te rabâcher : vis de peu, ou apprends à travailler. A tout, tu réponds : c'est impossible. Que veux-tu donc que j'invente pour toi, ma pauvre enfant? Je ne puis

1. Voyez *Corr.*, IV, p. 117, et, p. 119, la lettre à l'impératrice Eugénie.

changer les conditions de la vie. Il t'a fallu du luxe. Je t'ai donné, l'un dans l'autre, beaucoup plus du tiers de notre avoir. Il faut bien songer que ton frère doit en avoir autant pour s'établir. Il me restera alors à peine un quart, sur lequel je te ferai encore deux mille quatre cents francs. J'ai établi mon bilan dernièrement avec des hommes d'affaires. Si Maurice se marie, il me restera, les impositions payées, mille à douze cents francs de rente. Tu dis à cela que je travaille. Oui. Je travaillerai tant que je pourrai. Mais quand je ne pourrai plus? Impossible depuis deux ans de vendre autre chose que ce que je produis au jour le jour. En présence des grands événements qui se produisent et qui causent une crise générale peut-être très longue, et très grave à envisager, je n'ai pas l'espérance de faire une affaire quelconque avec cette propriété littéraire, peut-être considérable un jour comme valeur. Mais quel jour? Quand j'aurai soixante-cinq ou soixante-dix ans ? Tout cela ne m'affecte pas pour moi-même. Le jour où je ne pourrai plus soutenir la vie de Nohant, je trouverai le moyen de me passer d'un reste de bien-être.

Ce qu'il faut il le faut, et la plainte ne sert de rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ouvrirai pas de *souscription Lamartine.* Ce qui m'afflige et m'abat, c'est de ne pouvoir te faire un meilleur sort. Si tu me le reproches, tu as bien tort. J'en souffre plus que tu ne penses, et, plus je m'en tourmente, moins les forces me reviennent. Le seul conseil que je puisse te donner, c'est d'avoir une forte volonté pour les privations ou pour le travail. Et quand tu dis : *ça m'ennuie*, je n'ai plus rien à dire. La volonté ne se donne pas. Bonsoir, ma mignonne, je ne puis écrire davantage. Je te bige mille fois. »

A la date de cette lettre (1859) Solange avait déjà essayé du travail. Mais elle avait tâté l'hameçon, plutôt qu'elle n'y avait résolument mordu. Le grand effort, le saut définitif lui coûtait encore. Elle ne le fera jamais, quoiqu'elle ait produit deux ouvrages, et qu'à une certaine époque elle ait eu plusieurs autres essais sur le métier. Commencer, lui coûtait peu ; mais continuer, mais achever ! Une fois la première fièvre tombée, elle laissait tout lan-

guir. C'est que, avec trop de goût naturel pour se satisfaire à bon compte, elle n'eut jamais assez de persévérance pour triompher de toutes les difficultés du métier. « C'est un métier, dit La Bruyère, de faire un livre, comme de faire une pendule. » C'est même un métier que de faire un article; plus facile d'ailleurs, et auquel une femme vive, spirituelle, est vite dressée. Solange le prit d'abord par ce bout-là. Mais c'est le cas de détailler un peu. En raccourci, l'exemple de Solange peut nous montrer ce qu'était une femme de lettres amateur sous le second Empire, et quelles difficultés rencontre une essayiste, même bien douée, lorsque d'amateur elle veut s'élever au rang d'auteur.

Cela commença par des vers, naturellement. Une jeune femme, qui souffre, incline à chanter sa douleur. George Sand l'encourage (26 avril 1856). « Je vois avec plaisir que la veine poétique persiste. Va toujours. Tu sais qu'il faut publier un volume. Tout petit, ce sera de bon goût. Mais il faut que *ça siète* du bon. »

Ce n'était encore que de l'assez bon. Solange

avait jeté son dévolu sur les petits poèmes à forme fixe du XVIe siècle, triolets, rondeaux, etc. Voici un échantillon de son envoi à sa mère :

Reprenez votre cours, mes pleurs,
Vos sources ne sont point taries;
Vous ne savez tous mes malheurs,
Reprenez votre cours, mes pleurs.

La vie est changeante en douleurs,
Qui se déroulent par séries;
Reprenez votre cours, mes pleurs,
Vos sources ne sont point taries.

George Sand poursuit :

« Je n'ai pas fait l'illustre Manceau seul juge de tes poésies. Je les trouve très jolies de forme ; un peu creuses de sens. Les rondeaux et triolets ont l'inconvénient de rendre l'esprit plus chercheur de rimes que d'idées. Je sais bien qu'il n'en faut pas faire une grande consommation en vers ; mais encore en faut-il un peu, ou au moins il faut une grande clarté dans ce peu. Quand tu dis *vous ne savez tous mes malheurs*, on ne sait pas du tout si c'est

aux larmes que tu t'adresses, ou à quelque auditeur. Du reste, c'est très joli à l'oreille, très coulant. Avec quelques mois d'étude, ça peut devenir bon. Par étude j'entends qu'il faut en faire souvent et beaucoup. La forme te deviendra alors si facile, que tu pourras n'en être pas gênée pour accuser un peu plus le fond. Je te bige tendrement. »

Ce premier projet fut bientôt abandonné. Trois autres petites pièces, du même style, prouvent qu'elle pratiqua quelque temps ce pastiche, d'ailleurs facile. Mais il ne fut plus reparlé d'un volume de vers, même « tout petit », sinon beaucoup plus tard, et, même alors, ce projet n'aboutit pas.

L'année 1856 ne s'était pas écoulée que Solange projetait un autre essai, probablement un roman.

« Je viens de finir un autre roman, — lui écrit sa mère, en décembre. — Et toi ? Te voilà dans de superbes projets. Pourvu qu'il y ait autre chose de fait que les titres des chapitres ! Je désire *excessivement* que ton ardeur

ne se passe pas en paroles et en projets : et, si tu veux me faire tout de bon plaisir, tu mèneras la chose à bonne fin. Le travail relève de toutes les méchancetés du dehors, et de tous les ennuis du dedans. Sur ce, je te bige... »

Ce nouvel ouvrage dut être bientôt délaissé. Il pouvait attendre, puisqu'il avait déjà ses titres de chapitres ! C'est sans doute à lui que George Sand faisait allusion, lorsqu'elle lui écrivait malicieusement (une fois n'est pas coutume) le 14 janvier 1859 : « Je n'ai pas besoin de te dire de ne pas trop te fatiguer à *ton roman*. Il ne me paraît pas qu'il t'enivre... »

Si Solange n'écrivait pas le roman projeté, c'est peut-être qu'elle en vivait un autre. Sur ces entrefaites, elle avait renoué avec l'ami dont la correspondance, surprise par Clésinger en 1854, avait provoqué l'éclat que nous avons raconté plus haut. Cet ami était le comte A***, député du Piémont ; sa résidence ordinaire était à Turin, mais il faisait à Paris des passages ou des séjours. Le 26 mars 1858, Solange parle de lui à sa mère sur un tel ton

que celle-ci lui répond : « On voit bien à ton style que c'est le descendant du Corneille de l'Italie. » Solange, sans doute invitée par lui, veut dare dare partir pour Turin. Cet imprévu l'attire. Le Piémont, d'ailleurs, était fort intéressant à cette époque, à la veille de l'indépendance italienne. Et Turin, ville de tout temps à moitié française, comptait, en outre, des exilés ou des victimes de l'Empire. Un des meilleurs amis berrichons de George Sand, Ernest Périgois, s'y trouvait entre autres, avec Étienne Arago. C'était là matière à devis politiques, à observations, à écritures : un livre sur le Piémont !

Solange le voit luire dans l'éclair de sa fantaisie. Et la voilà qui se prépare à ce fascinant voyage. Elle empile sur sa table et dévore simultanément : une grande biographie de Victor Alfieri, les lettres du président de Brosses sur l'Italie, celles de mademoiselle de Lespinasse (on devine la raison de ce choix), et enfin les ouvrages... du maréchal de Saxe ! Férue tout à coup d'enthousiasme pour son grand ancêtre de la main gauche, — et d'autant plus engouée de ses œuvres militaires

qu'un jeune capitaine d'état-major va se charger de les lui commenter, — Solange ambitionne d'écrire, elle une femme, l'ouvrage d'histoire grave, technique, profond, dont son héros est digne et qui lui manque encore. La tête échauffée de ces projets multiples, elle part pour Turin. Sitôt arrivée, elle tombe à plat, et s'ennuie. Elle se plaint de cet ennui à Ernest Périgois, et à sa mère. Celle-ci lui répond :

« Écoute un peu les conseils d'Ernest, qui sont excellents et aussi bien dits que bien pensés. Je les signe des deux mains. Il ne tient qu'à toi d'être charmante et d'avoir une vie à la hauteur de ton esprit. Tout ce que tu me dis de toi, aujourd'hui, est naturel, et aimable. Eh bien ! c'est bon *pour le moment*, comme me disait à chaque mot une vieille femme de Gargilesse ; mais, à force de voir en toi-même, tantôt posant avec une poésie un peu folle, tantôt te *démolissant* avec beaucoup d'esprit et de gentillesse, arrive donc à prendre un parti vis-à-vis de toi-même, à te dire : « Voilà décidément mon meilleur côté. Je le

sais, je le sens, je veux le développer. » Rappelle-toi ta fameuse sentence de Majorque : « Tout se peu*x* quand on le veu*x*. » Rien n'annonçait dans ce temps-là, en toi, un caractère léger. Tu étais rageuse, mais tu avais de la volonté. Aies-en encore, mais pour ton profit. Écris ce qui te passe par la tête, si ça te soulage. Mais, en te déclarant fantastique et mobile, n'oublie pas qu'il ne s'agit pas seulement de se critiquer avec esprit, mais de profiter de son propre esprit et de sa propre critique. Tu sais très bien te faire admirer, je n'en suis pas en peine. Fais-toi aimer sérieusement, et tu seras plus heureuse, plus forte, plus belle en tout. » (3 mai 1858.)

Éperonnée de la sorte, Solange commence à colliger des observations. Mais quelle forme leur donner ? Le souvenir des *Lettres d'un voyageur* l'obsède ; d'autre part, la forme et l'esprit de la *Grèce contemporaine*, parue trois ans auparavant, l'attirent. Elle songe à ce titre : *Lettres d'un voyageur amoureux* ; About serait son modèle pour le style, et elle mêlerait à doses piquantes la politique, le pitto-

resque et le sentiment. Elle songe aussi à un roman, genre *Tolla*. Pour se mettre en train, elle discutait littérature à perte de vue avec un certain « George » (tel est son pseudonyme dans la correspondance), un Français exilé qui n'est autre, sûrement, qu'Étienne Arago. George Sand intervient en tiers dans leur dialogue :

« Je ne suis pas si rigide que *George* en fait de littérature. J'adore Voiture, c'est une vieille passion ; un fadasse si on le juge comme contemporain, mais le plus curieux et le plus charmant *diseux de rin que j'asse pas connaissu*. Mérimée est un maître ; Ronsard un divin poète, et About un talent charmant que l'avenir augmentera ou détruira selon la vie qu'il mènera. Voilà comme je pense ; et si tu avais, de ces quatre esprits, seulement le moindre à ton service pour la *forme* et le *savoir-faire*, ce que l'on appelle le *métier*, je te dirais : écris vite et publie. Je crois George trop difficile et trop exclusif. Mais je doute que, d'emblée, tu fasses un roman comme *Tolla*[1], qui certes est

1. *Tolla* avait paru en 1855, dans la *Revue des Deux Mondes*.

une bonne chose. Ce n'est pas une raison pour ne pas essayer n'importe quoi. Envoie-moi ton élucubration ; et, comme je suis assez au courant pour le moment de ce qui plaît, je te dirai franchement s'il faut la publier. Quant aux vers, je ne serais pas bien compétente ; et George, qui en fait de très beaux, pourrait te mieux conseiller. Mais si tu te rebutes quand on te dit qu'une chose n'est pas réussie, tu ne feras jamais rien. Il faut, au contraire, que le blâme te stimule et te donne envie de mieux faire. Je crois qu'en voulant faire parler un *voyageur amoureux*, tu débutes par une très grande difficulté. L'amour d'un homme, dit par une femme, surtout à brûle-pourpoint dans une lettre, c'est un tour de force, et ne peut passer qu'avec une habileté consommée. Envoie-moi ça quand même ; et, si tu me parais avoir échoué en effet, tu prendras ton sujet plus terre à terre. Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de joli à sauver dans tout cela. »

Le comte, de son côté, pressait Solange d'aboutir, et lui offrait tous les matériaux

nécessaires à un livre, grave ou léger, sur le Piémont. George Sand, très souffrante de coliques néphrétiques, et condamnée au repos forcé, lui écrit entre deux accès pour revenir à la charge :

« Il faut faire le livre qu'on te conseille, ne pas « échigner » les populations. On n'a ce droit-là que dans un livre très sérieux. Mais tu peux très bien t'instruire des choses du pays, même sérieuses, puisqu'on te donne la besogne toute mâchée. » (26 juillet 1858.)

Mais Solange, au moment de sauter, se dérobe. Ce ne sera pas pour cette fois. On verra une autre année, au prochain voyage... Et la voilà partie pour une grande randonnée, qui la mène de Turin à Aix-les-Bains (4 août), d'Aix à Baden-Baden (13 août), de Bade en Belgique (28 août) ; elle finit par se rabattre à Nohant (septembre). Et sa mère, désolée, de lui écrire le 9 août, mal guérie encore :

« Ta grande lettre m'a fait beaucoup de peine. Je voulais t'y répondre longuement. Je n'ai

pas pu. Je n'ai fait que pleurer, en te grondant en moi-même de jeter ainsi le manche après la cognée. Ma tête n'est pas assez forte pour cela. Épargne-moi un peu. Je t'écrirai de Nohant... Je t'embrasse tendrement et tristement. »

Les pleurs de George Sand s'expliquent. Solange en était à sa troisième tentative avortée : un volume de vers, un roman, un livre de mœurs. Et la tarentule du déplacement la piquait toujours ! Au mois de décembre, elle repartait pour Turin d'une traite, à l'improviste.

« Que diable vas-tu faire à Turin, pour y passer cinq jours, par ce mauvais temps ? Il faut que tu sois de fer pour de pareilles courses. Dieu merci, tu es trempée pour une existence si active et si *mystérieuse*. Car le diable ne devinerait pas le but de pareilles promenades en plein hiver. »

Il est probable, pourtant, que le diable eût deviné. Solange s'en expliquait à sa manière :

« J'avais promis là-bas, à une personne que j'aime beaucoup, de ne pas laisser finir l'année sans retourner la voir... Sur huit jours, j'ai donc été en passer cinq à Turin, un à Aix pour y voir mon bon docteur Davat (qui m'était venu tirer de ma fièvre cérébrale, l'an passé, en Piémont), — et M. Lanfrey, un garçon de beaucoup de mérite et de talent, qui a le mauvais goût de me trouver de l'esprit, et la naïveté de me chapitrer sur le travail. » (16 décembre.)

Une certaine coquetterie satisfaite perce dans cette dernière phrase. Solange était justement fière d'avoir attiré l'attention du grave Pierre Lanfrey. Elle l'occupa plus d'un jour. Mais les Célimène ne captivent pas éternellement les Alceste.

Plusieurs mois se passèrent. Solange était à Paris, et sa mère parcourait l'Auvergne, quand elle reprit, en juillet 1859, deux de ses anciens projets : écrire, à défaut de livres, des articles sur le Piémont, et approfondir l'œuvre du maréchal de Saxe. M. de Girardin, qui semble avoir eu un faible pour son brillant esprit, la

chargeait d'aller, sur place, écrire des articles pour la *Presse :*

« Enfin, je quitte Paris, ce soir, pour Florence, où je vais tartiner des bouts d'articles pour la *Presse*. Bouts d'articles mal payés, mais cependant payés » (28 juillet.)

En août, elle rentrait, après avoir envoyé au journal plusieurs études, dont trois parurent, mais tailladées par les ciseaux du rédacteur en chef Nefftzer. En même temps, elle se mettait décidément au Maurice de Saxe. George Sand, ravie, lui adressait de vifs encouragements pour ses lettres de Florence, et offrait de lui corriger, « si elle voulait », ses études sur l'auteur des *Rêveries*. « Je crois bien que je le veux ! » (9 octobre.) Tout s'annonce à souhait, d'autant plus que George Sand se trouve inopinément secondée, dans ses conseils à sa fille, par le maître de la critique, par cet incomparable « directeur » intellectuel qui s'appelle Sainte-Beuve. La rencontre est assez curieuse pour qu'on s'y attarde un instant.

IV

Solange écrit à sa mère, le 9 juillet :

« A l'occasion de la réception de Sandeau, à l'Académie, j'ai fait la connaissance de Sainte-Beuve. Il a salué notre rencontre d'une gracieuseté à ton adresse, dans son compte rendu de la séance[1]. Il me prête des livres, et me les commente avec beaucoup d'obligeance. »

George Sand répond, le 11 juillet :

« Je suis bien aise que tu voies Sainte-Beuve.

1. *Revue européenne* du 1er juin 1859 ; — article inséré depuis dans le tome XV des *Lundis ;* l'allusion à George Sand est à la fin, p. 326.

C'est un esprit incomparable, et que j'aimerai toujours, bien que je ne l'aie pas vu depuis des siècles. Je crois qu'il est brouillé avec la *Revue des Deux Mondes*, car je n'y vois plus rien de lui. Où écrit-il? Tâche donc de m'envoyer ce qu'il a dit sur moi. »

Mais un brusque départ de Solange pour Florence suspend ces relations à peine commencées :

« Sainte-Beuve vient d'écrire à madame Allart[1] pour lui demander en ma faveur une lettre pour le fameux Capponi. Je t'ai envoyé la *Revue européenne*, où il écrit maintenant. Oui, il est brouillé avec la *Revue des Deux Mondes*. Mais je ne sais pas pourquoi. Il a été charmant et excellent pour moi, s'intéressant, et paternisant. Il me montrait le chemin et me prêtait des livres. Mais mon départ démanche ces séances de bons conseils littéraires. Je le regrette infiniment. Il enseigne à merveille,

1. Madame Hortense Allart de Méritens, auteur, entre autres, de nombreuses publications sur l'Italie.

avec érudition et avec goût. Au fait, tu le connais, je ne sais pas ce que je te conte là! Les enfants croient toujours avoir découvert ce que les parents savent mieux qu'eux! » (28 juillet.)

Revenue de Florence, Solange reprend, au début d'octobre, le contact avec Sainte-Beuve. La lettre dans laquelle elle détaille une de ses visites au petit ermitage de la rue Montparnasse est trop documentaire pour que nous n'en citions pas la majeure partie. Après toutes les révélations que nous a values récemment le centenaire du célèbre critique, elle conserve tout son prix, et toute sa saveur. La description de cet intérieur de bénédictin laïque, et le portrait légèrement égratigné de Feydeau qui lui fait suite, prouvent bien que ni Girardin, ni Lanfrey, ne se trompaient en croyant Solange capable de talent.

«... Sainte-Beuve, ce puits d'érudition, s'est mis à ma disposition. Il m'aura des livres de la Bibliothèque et des documents, — voire même des chercheurs consommés, — pour me faciliter ma tâche (le livre sur le maréchal de

Saxe). Il fait le papa avec moi d'une façon fort touchante. Je parierais qu'il s'intéresse à moi autant qu'à la chatte qui vient de faire ses petits et les allaite dans son cabinet de travail. Il m'a fait présent de livres, dont un assez rare, — les *Lettres de l'abbé Galiani ;* — il m'a donné un médecin, un coffret venant de Delphine Gay, des bouquets de roses-thé, de sages conseils, des lettres de recommandation pour Florence, d'autres pour d'érudits personnages : enfin il *s'intéresse* (comme il dit), et je lui en suis très reconnaissante. Car son esprit, sa mémoire inouïe m'ont fait passer des heures charmantes ; sa raison, souverainement raisonnable, ses encouragements bienveillants m'ont arrachée à des jours de désespérance bien amère.

» Je vais le voir quelquefois (sa maison est très honnête). Il habite une maisonnette très proprette que sa mère lui a léguée rue du Montparnasse. Au rez-de-chaussée, une salle à manger, un salon meublé en acajou, un jardinet avec prunier et clématite grimpante, une cuisine archilavée, le tout grand ouvert à tous les vents, comme en province. Trois

femmes s'y tiennent avec une petite fille, (laquelle est bien assez laide pour... mais qui cependant... ç'a n'en a pas l'air du moins!) Les trois femmes ont l'air décent de gouvernantes et de servantes de curé. La régisseuse est laide comme sa petite fille, la cuisinière est vieille, mais la femme de chambre est jolie comme un cœur et ressemble tout simplement à madame de Pompadour. Pour un érudit... Tout cela est fort décent, et tient le milieu entre le presbytère et la bibliothèque de l'Académie. Personne n'oserait y allumer une pauvre cigarette. On vous y offre, à neuf heures du soir, un bol de lait chaud, ou une tasse de thé, avec du rhum dedans.

» *Monsieur* se tient en haut : une jolie chambre Louis XV, à panneaux blanc et or, d'une fraîcheur charmante. Deux bibliothèques d'acajou ; deux fenêtres sur la clématite, trois tables brutes craquant sous les bouquins, un lit de fer sans rideaux et à couvre-pied de laine verte avec un édredon, sous lequel la bonne cache la chemise et le foulard de nuit. Une corbeille à papiers, — la chatte derrière la porte allaitant ses enfants, — la

photographie de Feydeau, — la *Sapho* de Pradier en pendule, — deux vases de porcelaine verdâtre et deux fauteuils modernes avec trois chaises de paille, — voilà le cabinet de travail où Sainte-Beuve reçoit les gens qu'il aime. On le trouve là avec un professeur de collège qui lui vient faire la lecture à huit heures, et l'on en sort toujours *en ayant appris quelque chose qu'on ne savait pas.*

» Lundi, j'y ai rencontré Ernest Feydeau. Je ne devine pas comment diable Sainte-Beuve s'est pris d'affection pour ce garçon ! ! Ils se ressemblent comme le soleil et la lune ! On dit beaucoup de mal de ce Feydeau (...), ce qui me l'a fait regarder curieusement. Il est assez beau diable, grand, élégant, pâle et noir (du Clésinger, sans lui ressembler cependant). S'il parle, c'est de lui ; s'il se tait, on voit que c'est pour y penser. Il trouve moyen d'y ramener toutes les conversations, de s'appliquer tout ce qui se formule d'agréable ou de louangeur sur n'importe qui, de jeter sur le dos de ses ennemis ce qu'on peut blâmer chez Richelieu, Robespierre ou Denys le Tyran. Si vous dites : Je viens de lire un roman de

Th. Gautier sur l'Égypte, qui m'a beaucoup intéressé, il s'écrie : « Parbleu, je crois bien ! c'est moi qui l'ai fait. » Un autre, à propos de Chateaubriand, émet une opinion sur le monde ; Feydeau lui coupe la parole de cette manière : « Ah ! c'est très juste ce que vous dites là ! ainsi, moi, je... » ou bien : « Oh ! vous êtes dans l'erreur ; car moi, je... »

» C'est un ouragan de personnalité que cet homme. Il n'a pas d'esprit ; car c'est en manquer totalement que de toujours parler de soi. La seule vraie marque d'intelligence qu'il ait donnée pendant les deux ou trois heures que j'ai passées en sa compagnie, c'est son admiration pour toi. Il dit avoir reçu quatre ou cinq lettres de toi. Il les sait par cœur, vous les cite, vous les lit (il les a dans sa poche), il arrête les passants pour leur dire : « Voyez, je » suis un grand homme ; George Sand le pense » et me l'a écrit ici : voyez, regardez, lisez, » écoutez ! »

» Il est bruyant, fatigant, vantard. Et cependant Sainte-Beuve, l'homme calme, bien élevé, modeste et raisonnable par excellence, l'aime ! arrangez cela !

» Le Feydeau a de bonnes naïvetés, par instants. Il dit : « Madame Sand m'a engagé à » l'aller voir à Nohant; mais je ne puis » maintenant. Quelqu'un se meurt chez moi » (c'est sa femme). » Puis il ajoute, après un silence et un regard *convenable* vers le plafond ; « Est-ce qu'on peut aller en hiver à Nohant ? » Je serai libre au mois de décembre ou de » janvier. »

» Il n'y a sortes de questions qu'il ne m'ait faites sur toi : sur ton caractère, ta personne, tes habitudes, tes manuscrits. Il m'impatientait tant, que j'ai fini par lui répondre : « Ce » qu'il y a de plus remarquable et de plus » beau chez ma mère, ce n'est pas encore ses » jolies petites mains ni ses grands yeux » noirs : c'est son naturel, sa modestie, et sa » simplicité, qui du reste sont le partage du » génie et du vrai talent. » Il a compris et » l'inquisition a fini. » (9 octobre 1859.)

A ce croquis à l'eau forte, George Sand répond de son crayon gras et ferme, avec sa manière généreuse et tonique. On voit ici, une fois de plus, qu'elle n'a qu'une façon de parler

des gens qu'elle aime, tandis que Sainte-Beuve, — du moins le Sainte-Beuve des lettres à Juste Olivier, — en avait plusieurs :

« ... Tu ne trouveras pas de meilleur guide et de meilleur conseil en ceci comme en tout, que Sainte-Beuve. [Ici un passage relatif à Henri Martin. Elle poursuit :] Tu peins de main d'artiste l'intérieur de Sainte-Beuve, et tu me rappelles le temps où, quand il venait me voir, je me sentais calmée et réconfortée pour plusieurs jours. C'est que personne ne dit mieux les bonnes choses. Il leur donne une forme agréable et sérieuse en même temps, qui pénètre les cervelles quand elles ne sont point obtuses : et, la tienne ne l'étant pas, je désire beaucoup qu'il ait sur ta vie l'influence qu'il a eue sur la mienne en certaines occasions. Si tu pouvais mettre à la place des relations frivoles dont tu te dis souvent lasse et désabusée des relations utiles à l'âme, tu sortirais de ta chrysalide de paresse, et tu trouverais ton équilibre. Je suis convaincue de la possibilité de l'*éclosion* ; le papillon ayant beaucoup voltigé et attaqué beaucoup de plantes doit redevenir un

très beau et fort papillon, après toutes ces campagnes et métamorphoses. — Tu vas croire, d'après cette *jolie* comparaison, que je me suis imprégnée d'entomologie au contact de Maurice. Non. Je suis dans les cailloux quand j'ai une heure de récréation[1]. Mais c'est si rare, et mes yeux sont si fatigués, que je commencerai à savoir un peu de minéralogie vers l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'est pourtant bien beau, les pierres, et je ne sais pas pourquoi on en qualifie quelques-unes de *précieuses*, quand toutes sont le résultat d'opérations si mystérieuses et si puissantes. Tout est beau et intéressant, vois-tu, et, quand tu seras vieille comme moi, tu regretteras comme moi de n'avoir pas eu plus de temps pour *admirer*, au lieu de *vivre*. Mais qu'y faire? Allons, c'est égal, tu travailles et tu es éprise de ton sujet, c'est la meilleure condition pour bien faire. Je ne comprends rien aux lignes de circonvallation et autres belles choses dont tu te régales.

1. George Sand « découvrait » alors la minéralogie, après avoir fait toute sa vie de la botanique en élève de Jean-Jacques, et de l'entomologie à la suite de Maurice. Elle regretta toujours de s'y être adonnée trop tard, et la cultiva jusqu'à la fin, à ses heures de loisir.

Mais je suis sûre que c'est très intéressant, parce que tout est beau dès qu'on le comprend. Je t'embrasse. Ton frère aussi. Tiens-moi au courant de tes batailles. » (23 octobre 59.)

« *P.-S.* — Tu peux attendre une occasion pour m'envoyer les *Rêveries*. Dis à Émile [Aucante] de t'en remettre le prix. J'ai bien ri de ta description d'Ernest Feydeau. Je le crois, en effet, *exhubérant* (*sic*), mais il me plaît quand même. Il a du talent courageux et jeune ; et comme, en fait de gens de lettres, il y en a deux de modestes sur cent, il faut bien les prendre comme ils sont. Rappelle-toi Balzac ! »

Là-dessus, Solange se remet en selle et trotte vigoureusement durant quelques semaines, à la suite de Maurice de Saxe. Elle est du reste flanquée du jeune officier d'ordonnance dont nous avons parlé plus haut. Elle n'étudie pas, elle dévore. Mais, un beau matin, elle s'aperçoit que « le moderne ne lui est plus de rien », et que sa cervelle « manquait totalement d'actualité ». Des amis la raillent. Ils provoquent un réveil de la mondaine, qui d'ailleurs n'avait jamais dormi que d'un œil. Quelle verve

fouettée dans cette page espiègle, où Solange à la fois s'admire et se raille elle-même !

« J'ai compris que j'étais *coulée*, si je ne donnais un bon coup de collier à l'indulgente réputation d'esprit qu'on m'a bien voulu faire. Alors j'ai endossé mon habillement de velours, agité des nuages de poudre rose et blanche, et fait une petite tournée dans le pays des rubans et des grelots. J'ai *dîné* toute la semaine dernière, éreinté mes plus tendres amies, assommé mes petits camarades, et réveillé, à grands coups d'éventail sur la tête, trois à quatre amoureux transis qui s'étaient endormis dans le coin de ma cheminée entre la pelle et le garde-cendres. Puis jetant, le matin, sur les publications nouvelles, un regard suffisant pour en surprendre les défauts, je proclamais tout haut le soir le mal qu'il en fallait penser. Après huit jours d'allées, de venues, de repas, de caquetage et d'éreintante oisiveté, j'ai opéré ma retraite, en frappant les dentelles de mon jabot, de la façon de quelqu'un qui n'est point mécontent de soi. Au retour, j'ai flanqué au plus haut rayon d'une armoire mes perles d'or,

mes souliers haut montés, mes bons mots, mon scepticisme railleur et mon esprit de parade, aussi faux que mes couleurs vermeilles et mes longs sourcils. Me voici donc rentrée au gîte et rendue à celui que j'aime, à l'homme de mes rêves, au vaillant et beau Maurice, heureuse de lui donner à la fois et mon temps et mon cœur ! J'ai entrepris hier en sa compagnie et sous les ordres du prince Eugène la plus forte place de Flandre. Et je me suis endormie dans le logement qu'ont pratiqué nos bons soldats Hessiens, sur l'angle du demi-bastion d'un tenaillon. » (28 novembre 1859.)

La jolie page ! et quel charmant livre, écrit « à la française », cette page promettait ! Le 10 décembre l'élan n'est pas encore ralenti. Solange fait donc plus que de promettre, elle commence à tenir ! Voici le plan détaillé, les titres de chapitres : ceci nous inquiète, vu un certain précédent ; les devises nous rassurent : c'est sérieux, c'est du latin : Première partie : Un fils des Kœnigsmark (*ab origine summa*), 4 chapitres : — Deuxième partie : Le duc de Courlande (*frangor non flector* ; ou

bien *invicto insuperabile fatum*), 4 chapitres. — Troisième partie : Le comte de Saxe (*per tela, per hostes*), 4 chapitres. — Quatrième et dernière partie : Le Maréchal de Saxe (*Victricia signa!* ou bien *Quævis obstacula rumpit;* ou bien encore : *Hostes feliciter arcet*), 8 chapitres : campagne de 1744, Fontenoy, Bruxelles, Rocoux, Laufeld, Maestricht, Chambord, Strasbourg. — Programme superbe, développé avec un véritable emportement d'éloquence qui implique l'assaut définitif. Pourtant, les lettres suivantes ne parlent que de chiffons ou d'affaires. Inquiète, George Sand insinue, le 24 février 1860 :

« Et le maréchal de Saxe? comment se porte-t-il, le pauvre homme? Son portrait[1] a l'air de me le demander tous les jours. Je ne sais que lui répondre. As-tu fini tes cartes et tes plans, et vas-tu enfin le faire naître? »

1. Par La Tour, réplique (ou original?) de celui du Louvre. Aujourd'hui chez madame Lauth-Sand. George Sand écrivit un jour à Solange qu'elle lui donnerait ce portrait quand elle aurait achevé son livre sur le maréchal de Saxe. Aussi ne l'eut-elle jamais.

Hélas! il en devait être du héros de Fontenoy comme du nez du notaire selon Edmond About. Il subissait toutes les sautes d'humeur — ou de santé — de Solange. Solange a eu mal aux yeux, puis la cholérine. Aussi, entrée dans Prague depuis quinze jours, ne peut-elle plus en sortir (25 février). Le 1er avril, elle reprend le travail; le 16, elle l'arrête. Elle le reprend encore, au début de mai; le 31 mai, elle le lâche définitivement. Un billet de la maréchale Randon, sur la difficulté de forcer le règlement des Archives de la Guerre, en est le prétexte.

« Pauvre maréchal de Saxe! s'écrie Solange. On va encore dire que je commence trente-six choses et n'en finis jamais une seule! Mais dame! cette fois-ci, ce n'est pas ma faute! Voici ce que la maréchale Randon me répond. Je ne peux pas entrer par escalade au Dépôt de la Guerre. Il me faudra attendre un changement de ministre pour renouveler ma tentative! »

Piètre excuse; c'était le cas, ou jamais, de montrer ses talents de stratégie. Solange était

plus sincère lorsqu'elle s'alarmait de découvrir tant de choses à apprendre sur son sujet, et craignait d'en avoir jusqu'à quatre-vingts ans! Comme toujours, au moment du grand effort, elle reculait. Notons encore ce détail que son adjudant, le brillant capitaine qui « savait par cœur les campagnes de Maurice », devait se marier le 14 juillet suivant. Faut-il dire : à petites causes, grands effets ?

Trop amorcée cependant au travail de la plume pour reprendre simplement l'éventail et les mouches, elle se rabat sur l'article à faire, chose qui lui a déjà réussi. Elle essaie d'entrer au *Figaro*; peine perdue, tout y est pris. Alors, elle fera « de l'esprit à six sous la ligne » au *Courrier de Paris*, sous le pseudonyme, presque transparent pour des Berrichons, de « Dubois de Vavray[1] ». Bientôt, le *Courrier* est son débiteur de six cents francs. Quand elle se dispose à toucher la somme, en septembre 1860, le *Courrier* est suspendu par ordre, sa rédaction dispersée; c'est la faillite. Et Solange trouve que c'est à vous dégoûter d'avoir de l'esprit.

1. Le bois de Vavray, près de Nohant, est celui où George Sand a placé une partie de l'action de *Valentine*.

La correspondance entre la mère et la fille devient alors un peu plus flottante. Pendant l'été de 1860, George Sand avait éprouvé une fatigue très sérieuse, très persistante. Pour s'en remettre, elle projetait de prendre encore un de ces bains d'atmosphère méridionale, qui lui réussissaient toujours. Moins loin que la Spezzia, toutefois. C'est à Tamaris, aux portes de Toulon, près du dévoué Poncy, qu'elle s'installait maintenant, de mi-février à fin mai, ou début de juin (1861). Elle avait fini *Valvèdre*, elle allait écrire *Tamaris*. De son nouvel ermitage, elle adressait à sa fille de magnifiques descriptions de l' « énergique printemps » du Midi, et sans doute aussi quelque invitation au travail sérieux : car les réponses de Solange parlent de ses lectures et contiennent plus d'une irrévérence sur Bossuet : elle se reprend à le lire, avec plus d'insuccès encore qu'en 1851. Bossuet « l'abrutit » ; elle en devenait « innocente » ! Cette seule idée la fait frémir. Une dernière allusion, plaisante cette fois, aux « ouvrages » de Solange, d'après une conversation de George Sand avec un paysan, — en automne 1861 — puis, au mois de janvier 1862,

tout à coup, un grand silence. Ou, du moins, un grand trou. Les lettres manquent sur un espace de sept années, et nous ne ressaisissons la correspondance — de part et d'autre — qu'en 1869.

V

Nous ne chercherons pas trop diligemment à combler cette lacune. Si le lien se détendit entre les deux femmes, ou si les lettres ont été supprimées par la principale intéressée, c'est sans doute pour des raisons intimes; il serait d'autant plus ou indiscret ou superflu de chercher celles-ci, qu'il est loisible de les soupçonner. A ces années correspond la période où Solange, dans la plénitude de son originale beauté et de son esprit cinglant, eut un salon littéraire, rue Taitbout, dans une sorte de piquante « garçonnière » qui confinait aux jardins de l'hôtel Rothschild. Un habitué de

ce salon, bon juge en fait d'esprit et de femmes, nous dit[1] que dans ce salon, presque exclusivement viril, « il se dépensa prodigieusement d'esprit, avec une spontanéité et une liberté dignes du siècle passé ». Nous le croyons sans peine. Non seulement à cause de la présence fréquente de J.-J. Weiss, d'Hervé, de Gambetta, de Laurier et d'Henri Fouquier lui-même, mais encore et surtout grâce à la nature de la maîtresse de la maison, qui ne ressemble à rien, sinon à certaines femmes du XVIIIe siècle. Cette nouvelle vie, soutenue d'élégance et d'aisance soudaines, n'était pas de nature à faire croître l'intimité entre George Sand et sa fille.

Passons donc, et bornons-nous à noter que, lorsque les rapports reprirent, ou du moins à la date où il nous est permis de les ressaisir, en 1869, la vie avait légèrement modifié la situation respective des deux femmes. George Sand avait eu la joie de marier son fils, avec la fille d'un ami très dévoué, très estimé. Sa belle-fille, cette petite Lina Calamatta, qu'elle

1. Article d'Henri Fouquier dans la *Liberté*, 7 novembre 1899.

peint avec une grâce charmante dans ses lettres à Dumas fils, avait pris tout de suite, au foyer de Nohant et dans le cœur de la mère de Maurice, la place d'une fille. Trois enfants lui étaient nés coup sur coup : un petit garçon, Marc-Antoine, mort avant l'âge d'un an ; et deux fillettes, Aurore et Gabrielle, — Lolo et Titite, — dont l'adorable enfance illuminait toute la vie de Nohant. George Sand réalisait son rêve : elle redevenait grand'mère. Elle s'exerçait maintenant à écrire ses romans, — qui vont incliner aux contes merveilleux, et pour cause, — avec un baby perché derrière son épaule, et un autre à califourchon sur son genou. Sa correspondance en deviendra plus brève ; elle aura ce je ne sais quoi de planant, d'adouci et de lointain des esprits supérieurs qui sourient à l'éternité toute proche et qui se laissent délicieusement vieillir.

Solange, elle, a vu mourir sa grand'mère paternelle, madame Dudevant mère, et son père. Elle a réalisé, ainsi que son frère, l'héritage de Guillery. Elle a tenu un salon à Paris. Il lui agrée maintenant de se bâtir un *home* original, sur un coin de la Côte d'Azur, non

loin de ce *Tamaris* célébré par sa mère, et à portée du bon Charles Poncy, si dévoué aux Sand, et d'ailleurs si entendu aux choses de bâtiment. C'est sur les environs de Cannes qu'elle jette son dévolu. Elle y achète, au bon moment, des terrains capables d'une très forte et très prochaine plus-value. Elle met les ouvriers au lopin où s'édifiera la villa *Malgré-tout*, joli nom, et d'un choix si ingénieux : hommage filial, et crâne devise. Tout en calculant, achetant, projetant, elle noircit du papier, et pas seulement avec des chiffres. Le goût d'écrire l'a ressaisie. Et, quand la correspondance se restitue à nous, nous voyons qu'elle vient de terminer en brouillon son premier roman, *Jacques Bruneau*, et qu'elle a soumis ce brouillon à sa mère (été de 1869).

Qu'est-ce que Jacques Bruneau[1] ? Une « nouvelle », d'ailleurs intéressante, ingénieusement étirée jusqu'aux dimensions d'un roman. La réalité avait fourni la donnée première. Celle-ci se compose de trois épisodes ou faits-divers. Un fait d'armes en Afrique, la poursuite et la

1. Paru en feuilleton dans la *Presse* au mois de décembre 1869, et en volume chez Michel Lévy au printemps de 1870.

mort du chef arabe Si-Embarek; un duel retentissant, et un suicide dans des conditions bizarres et cruelles. Jacques Bruneau a réellement existé. Dans les *Souvenirs d'Afrique* de M. de Castellane, il s'appelle le capitaine Siquot. Solange suppose que le vainqueur de Si-Embarek, vrai troupier d'Afrique, un Alceste sabreur et hypocondriaque, enrichi subitement par un héritage, tombe à Paris dans un club à la mode. Un de ses compagnons de plaisir le présente à la fille d'une cantatrice célèbre. Cette femme est d'abord froide, puis coquette. Jacques Bruneau s'en éprend follement, prétend s'imposer, se faire aimer bon gré mal gré; vrai sanglier lâché dans un salon, il multiplie les incartades, se fait de nouveau haïr, puis estimer, puis rechercher, enfin aimer. Mais, ombrageux et jaloux jusqu'à la frénésie, il s'avise subitement, sur des apparences d'ailleurs trompeuses, qu'il est joué, et que son frère est du complot : et il se fait sauter la cervelle presque en présence de son frère, mandé par lui pour assister à ce sauvage dénouement. Histoire assez truculente, un peu heurtée de couleurs et assez

incertaine de dessin, mais contée avec une verve rapide, et dont certaines pages, tantôt gracieuses et tantôt narquoises, révèlent un talent primesautier.

L'ensemble était donc distingué. Mais à combien de petits cailloux s'achoppait la débutante! Elle pouvait avoir le talent de son art; elle n'en possédait ni le métier, ni la grammaire. G. Sand lui montre patiemment l'un et l'autre. Page à page, elle relève les incorrections, souligne les contradictions, passe le coup de lime, esquisse une théorie générale. Elle se révèle admirable pédagogue à son tour, comme tout à l'heure Sainte-Beuve; et, par surcroît, elle nous apprend quelque chose sur son propre art à elle-même, tant il est vrai que le plus admirable instinct serait insuffisant, si la réflexion ne l'approfondissait, et si l'art ne le fécondait. Retenons quelques-unes de ses observations.

Après avoir remarqué, page 2, qu'on ne dit pas *en proie à une résolution*, parce qu'une résolution est le contraire d'une anxiété; — p. 43, qu'on n'écrit pas *des candeurs qui viennent se briser contre;* — que, p. 63, *opérer une fin* n'est

d'aucune langue ; — que, p. 137, *avoir l'air d'une houri* est risible : « Quel air ont les houris ? qui les a vues ? » etc., elle ajoute, p. 142 : « Vraiment l'héroïne est odieuse. »

« Ta volonté a été certainement de porter tout l'intérêt sur Jacques ; ce n'est pourtant pas une raison pour que la Tasca (la femme dont Bruneau est amoureux) soit une carogne accomplie. C'est d'autant plus choquant qu'elle *raconte* elle-même, et sans s'expliquer suffisamment sur les causes de son caprice. Elle semble même vouloir imposer son atroce caractère comme une chose toute simple. Ce n'est pas une artiste fantasque, ce n'est pas du tout une Italienne, ce n'est pas une coquette froide, c'est une fille doublée d'une coquine. Il faut absolument la féminiser, l'humaniser un peu. J'ai tenté de t'indiquer dans un feuillet attaché à la page... la seule chose qu'elle aurait à dire pour se faire tolérer jusqu'au bout. Traduis l'idée à ta façon. C'est sur ce caractère de la Tasca, en effet mal venu, ou tout au moins énigmatique, que convergent presque toutes les observations. » — Page 44 *bis* : « En voulant

peindre une coquette, tu lui as laissé trop de conscience, ou tu ne lui en as pas donné assez. Elle a souvent l'air de manquer de raison d'agir dans un sens ou dans l'autre. Elle est indécise, et comme dépourvue de jugement. Il y a, au bas de cette page, une phrase incompréhensible que j'ai rayée, ne trouvant aucun moyen de l'éclaircir. »

Et Solange, en accueillant avec une vive gratitude ces remarques, de s'écrier ingénument : « Si tu crois que c'est facile de faire un mauvais roman!... C'est joliment peu commode de dire ce qu'on veut dire! » Elle reprend, corrige, adoucit. Nous avons pu relever, sur le volume, les preuves évidentes de ces corrections de détail.

Quant au style de Solange, style volontiers nerveux, saccadé, il n'était guère possible d'en changer la tenue. Mais quelle leçon pour elle que cette appréciation d'ensemble!

« En général, il faut étudier, dans la construction des phrases, ce qu'on appelle le *nombre*. Cela répond au rythme en musique,

mais moins absolument. Le nombre est facultatif pour chaque phrase. Je ne suis pas pour la monotonie et l'habitude de couper de même chaque fragment du discours. Il y a une sorte d'équilibre à établir, et l'habileté est de le glisser partout sans qu'on s'en aperçoive dans les choses de développement et d'analyse, pour le briser ensuite avec une certaine brusquerie quand on se hâte vers la solution de l'idée, et le jeter bas à la fin par un trait net, brillant, chaud ou glacial, selon la nature du sujet. L'instinct nous éclaire là-dessus mieux que la règle, et tu y arrives parfois heureusement. Mais souvent tu alourdis tes réflexions par une surabondance d'épithètes ou d'*équivalences* qui refroidissent et allongent. Alors le nombre, ce que j'appellerais l'harmonie dans les proportions, n'y est plus. Mes fréquentes ratures, que tu feras bien d'examiner toutes, s'efforcent de rétablir un peu d'équilibre là où il manque trop, et de le faire disparaître quand il y en a trop... »

Dans la première version, la Tasca, après avoir raconté la fin tragique de Bruneau, déclarait qu'elle renonçait au monde et se reti-

rait dans un couvent. Voici les réflexions de George Sand sur ce dénouement :

« *Dernière page.* — Cette conclusion de vouloir entrer dans un couvent, elle, la Tasca, justement qui ne croit à rien, est très mauvaise, et puérile comme moyen. C'est usé jusqu'à la corde. Je crois que la conclusion logique et naturelle de ce récit serait... « *me rattacher à la vie par un devoir.* Je l'ai accepté, ce devoir. Je le remplis avec zèle, avec joie et avec douleur. Je voudrais rendre ces enfants (les enfants d'une amie, la cantatrice Nina Grossi), heureuses et sages; j'y mets mon cœur et mes soins; et puis tout à coup je me sens désespérée de l'avenir pour elles comme pour moi. Quel est le bonheur d'une femme? l'amour partagé : et rien ne peut fixer ni même déterminer ce but idéal de notre existence! Moi, qui ai été beaucoup aimée, je n'ai trouvé l'amour auquel j'eusse pu répondre que dans une âme troublée, aux prises avec le désespoir, et l'idée fixe du suicide ». Développe, et traduis cette idée à ta façon [1], qui est quelque-

1. Solange trouva l'avis si bon, qu'elle transporta, sans y

fois très bonne malgré toutes mes critiques; et, en somme, le roman a une valeur que je crois réelle. La seconde lecture, avec l'attention que j'ai apportée aux corrections, a justifié ma première impression. Je t'envoie une lettre pour M. de Girardin[1]. Mais, si tu avais du courage et de la conscience, tu reverrais avec soin tout ton livre. Tu pourras faire une très bonne transposition... Fais un remaniement et montre-le-moi. Ton livre peut avoir du succès. Il ne faut pas passer à côté de ce que, avec un peu de patience et de volonté, on peut saisir. » (17 juillet 1869.)

C'est là une mâle et ferme critique, relevée à l'occasion de morale, et il n'y manque pas même l'encouragement. Tel récit (p. 204 du livre) est qualifié : « extrêmement bien; et la fin de la page très jolie. » Telle scène (p. 207

rien changer, le passage précédent : « Je l'ai accepté ce devoir... » dans *Jacques Bruneau*, à l'avant-dernière page (p. 311). Et voici comment elle « développa : » — « La Religion! dit la Nina. La foi sauve et console de tout. — C'est parfait! mais ne l'a pas qui veut. » Et c'est fini. La pirouette était habile. Solange se reconnaît à ce trait.

1. Sans doute pour présenter le roman à *la Presse*.

à 211) bien jugée aussi : « Au reste, tout ce qui précède est charmant. C'est le meilleur du livre. » Et tout lecteur de goût en tombera d'accord. Solange, ainsi soutenue, a le courage de remanier. Nouveau brouillon envoyé à Nohant, nouvel examen, nouveau jugement :

« 20 août. — J'ai tout relu avec soin, et encore corrigé deçà et delà quelques mots un peu trop mauvaise compagnie. Par malheur, tous tes personnages sont mal élevés et ont le ton grossier; quand ils ne l'ont pas, ils sont emphatiques. Ils peuvent être vrais, mais un seul est intéressant ; c'est Jacques, dont la brutalité s'explique et se motive très bien. Les autres, si grands seigneurs, parlent trop comme des calicots. Tu me diras qu'ils sont comme ça. C'est possible, mais ils ne devraient pas être comme ça avec une femme qu'ils disent tous estimer et respecter. La Tasca est aussi assez vulgaire par moments. Je l'ai empêchée de dire : « *Quel manant !* » Elle se répète aussi beaucoup...

» Avec tous ses défauts, que j'accuse pour ton instruction de narrateur, le roman a beau-

coup gagné comme ensemble et vraisemblance; et, tel qu'il est, il a du mérite et de l'émotion. Je l'ai ponctué d'un bout à l'autre. Ta ponctuation est généralement intelligente; mais il y a des étrangetés qu'il faut perdre, comme de mettre — au lieu de... Cette barre ne s'emploie qu'à la place de l'ancienne parenthèse ( ) dont on ne se sert plus. Mais il faut en être économe, car tout ce qui impatiente l'œil impatiente l'esprit. Tu emploies trop le *car*. C'est lourd. La conclusion est bien meilleure. »

Abrégeons, *car* le zèle de détail auquel la mère se livre dans l'intérêt de sa fille, a de quoi confondre le lecteur, même celui qui n'a pas été prévenu, par l'article d'Henri Fouquier, que Solange « avait l'ambition de se faire une place parmi les écrivains », mais que « sa mère la découragea ». George Sand lut et critiqua de même façon les deux « morts », de Bruneau, les deux versions de la *Préface*, etc. Bref, rhabillé et refaçonné sur toutes les coutures, *Jacques Bruneau* faisait enfin son apparition, devant le public, dans le mois de décembre, sous la forme du feuilleton. Il obtenait un premier

succès de curiosité et d'estime. Ce succès se confirmait quand Michel Lévy le publiait en volume, quelques mois plus tard. Cependant Solange ne s'en faisait pas accroire. Et comme le goût, en elle, était supérieur au talent, ses défauts lui sautèrent aux yeux dès qu'elle les vit imprimés. De là cette charmante lettre, qui est de son meilleur cru :

Cannes, 14 janvier 1870.

« Ma chère mignonne.

» Depuis que je me suis vue *imprimée*, le défaut m'a sauté aux yeux et me les crève. Mazette ! le style n'est pas fort ! Et le plus fâcheux, c'est que les parties les plus travaillées, sont les plus mauvaises. Je ne le dirai à personne ; il y a assez de gens pour vous démolir sans qu'on mette soi-même la main à l'œuvre. Je constate avec tristesse et déplore le fait. Tout ce que tu m'as dit là-dessus l'été dernier est très juste. Je ne l'avais pas assez bien compris alors. Les flatteurs (toute femme a les siens), et les indulgents (le bienveillant Sainte-

Beuve en tête), ayant loué des épîtres écrites au courant de la plume, Sainte-Beuve me disait : « Vous avez la grâce et le trait. Si vous » prenez un pion, vous perdrez ces qualités » pour ne rien acquérir de plus. » Sur une page de moi qu'un ami moins complaisant avait corrigée, il écrivit en marge : « Toutes » corrections sont absurdes ! C'est ainsi qu'on » ôte au style le premier jet, le naturel et » l'abandon. » Et il me dit : « C'est comme » cela que Planche se mêlait de corriger votre » mère ! Et elle le laissait faire ! » Il aimait tant les femmes [1], ce spirituel Sainte-Beuve, qu'il lui était impossible de leur parler autrement qu'avec grâce. Le moyen de dire à une dame qui vient vous voir : « Madame, vous » écrivez comme un petit cochon ! »

» Lanfrey m'aurait pu donner d'excellents avis et de profitables leçons. Mais il en eût fallu apprendre trop long avec lui. Et puis il est si occupé ! Il a depuis longtemps décliné l'honneur de m'apprendre quelque chose [2]. Si

1. Rappelons que Sainte-Beuve venait de mourir, le 13 octobre 1869.

2. Ceci est exact. Les lettres existent, elles sont même fort piquantes.

je lui demande de revoir ce que j'ai fait, il écrit en marge toutes sortes de gamineries de collégien qui ne sont même pas drôles, la légèreté badine n'étant pas son fait. Il est plus que décourageant, il est aplatissant. De manière qu'entre un ami trop méprisant et d'autres trop aimables je me suis trouvée le... chose par terre. J'ai pêché en eau trouble, au hasard de la fourchette. Tant mieux si j'ai amené un morceau à peu près mangeable, et si le public l'avale sans sourciller. Mais, pour moi, depuis que j'ai vu ce morceau sur une assiette de porcelaine, je ne le trouve pas *chic*, et d'une autre main je ne l'accepterais pas. J'ai la prétention de m'y connaître assez pour ne pas croire à mon talent. Pour l'instant me voici assez démontée. J'ai commencé trois choses différentes: une pièce moderne, un roman Henri III, une nouvelle en 1820. Ça ne marche pas. Avec *Jacques Bruneau*, j'allais de l'avant avec l'aplomb de l'ignorance. A cette heure, je sens que l'instrument me manque pour dire ce que je veux dire, comme je le voudrais dire. Je reçois de tous côtés des compliments. Mais je sais à quoi m'en tenir, et je pense à

César après le passage de son trop fameux Rubicon. »

En dépit de cette confession sincère, Solange était amorcée. George Sand, qui s'en applaudissait deux fois, redouble d'encouragements. La pièce, plus avancée que le roman « Henri III » et les poèmes, lui fut communiquée, acte par acte. Le premier fut jugé charmant : « Continue ta comédie. » Que risquait-elle ? George Sand, en la prévenant d'avance que, quoique fort jolie, sa comédie pouvait n'être pas « scénique », avait ajouté spontanément : « Si elle n'était pas jolie, j'essaierais de la faire agréer à la *Revue des Deux Mondes.* » (8 juin.) Ainsi Solange pouvait espérer voir son nom figurer dans le recueil même où sa mère avait donné ses œuvres les plus glorieuses. Malgré cette flatteuse perspective, la pièce ne paraît pas avoir été au delà du troisième acte. Le second se soutenait encore. « L'embrouillement vient, écrit George Sand le 13 juillet, de ce nouveau personnage arabe qui arrive à la fin du troisième acte. » Ce personnage s'appelait Amrou. Nous voyons par d'autres lettres que les autres

rôles de la pièce étaient : Sélim, principal rôle; madame de Beauval, et la mère Delmas, pour les femmes; un rôle de général, un jeune premier, etc. Qu'advint-il de cette ébauche? et de même qu'étaient les « études » en prose, et les poèmes dont Solange soumit les brouillons à sa mère, et au sujet desquels celle-ci répondait : « Débarrasse-toi d'un certain prétentieux de la Renaissance... En vers, c'est différent. Rassemble donc ceux que tu as faits en imitation de Charles d'Orléans. Fais-en d'autres, et on peut voir à les publier. Mais pour écrire en prose, oublie cette manière. »

Ces lignes sont du 22 juillet 1870. La guerre venait d'être déclarée. Cette fois, si les projets de Solange avortèrent, l'excuse était majeure. Les événements qui allaient se précipiter ont valu à la France d'autres pertes.

VI

On sait quel livre attachant une femme distinguée a écrit sur l'histoire d'une famille française pendant la guerre[1]. On pourrait en écrire un autre sur George Sand et sa famille durant l'année terrible. Les éléments principaux en sont épars dans les correspondances déjà parues, notamment dans les lettres à M. Henry Harrisse. Mais celles de George Sand à sa fille, et surtout celles que Solange épouvantée adresse de Cannes à Nohant pendant la marche de l'invasion vers le centre de la

1. Madame L. Boissonnas, *Une famille pendant la guerre* (Hetzel).

France, et celles, plus vibrantes encore, qu'elle écrit de Paris après les horreurs de la Commune, apporteraient à cet ensemble une contribution de valeur. Les dangers que sa mère peut courir affolent Solange, qui supplie instamment tous les hôtes de Nohant de la rejoindre. Le même sentiment ramène en scène un grand coupable, auquel il faut tenir compte de son empressement et de ses offres de services, à savoir Clésinger. L'ancien cuirassier se réveillait sous le sculpteur. A cinquante-sept ans, notre artiste réalisait une dizaine de mille francs, lançait des proclamations à Besançon, équipait à ses frais un corps franc, qui tombait en deux combats presque tout entier sous les balles prussiennes autour de Beaune-la-Rolande; puis ayant versé le reste de ses hommes dans l'armée régulière, il s'inquiétait d'opérer le sauvetage de Nohant, et poussait une pointe vers Solange. Et Solange, chauvine dans l'âme, reconnaissante à son mari de son courage et de sa sollicitude, l'accueillait quelques jours à Cannes, affectueusement.

« J'ai reçu de mon mari une lettre d'adieu,

pour ainsi dire une demande de pardon, fort touchante. (7 décembre 1870.) Clésinger a passé par ici, il y a six semaines, cherchant à former un corps... Il a été bien, et convenable. (6 février 1871.) J'ai oublié de te dire pourquoi Clésinger t'avait envoyé à ses frais un officier pour t'engager à quitter Nohant. » (16 février 1871.)

Cet officier, un Polonais nommé Stéfan Poleski, lieutenant de Clésinger, s'était présenté de sa part à Nohant, le 15 décembre, pour persuader à George Sand de fuir, et pour protéger son départ. Mais George Sand, qui allait et venait avec son calme habituel, pendant que Maurice organisait ses paysans mobilisés, était alors absente. « Je ne l'ai pas vu ; j'étais absente pour deux jours. Je ne comprends pas davantage cette visite d'un étranger, venant m'offrir des services que je n'ai pas demandés. » (31 décembre 1870.) Stéfan Poleski en fut pour un billet qu'il écrivit à l'auberge, et qu'il data ainsi : *au Bouchon, Nohant, ce 15 décembre 1870.*

Durant ces tristes mois, les deux femmes échangent leurs impressions, — révolte d'un

côté, grave résignation de l'autre, — et elles partagent leurs ressources. Solànge a ses maçons sur les bras; mais la littérature de Nohant, d'autre part, ne va guère. Le 12 février George Sand annonce qu'un obus a éclaté dans la maison où elle a son pied-à-terre, rue Gay-Lussac. Heureusement la vieille Martine a été épargnée, et l'appartement reste à peu près sauf. Après la Commune, on fait la revue des amis survivants, des disparus. Et, tandis que Solange, ulcérée à la vue de ces ruines qui fascinent sa patriotique douleur, se répand en cris de honte et de rage, George Sand, songeant plus haut, visant plus loin, a déjà repris le sillon interrompu. Certes elle a souffert; mais elle prévoyait : « Quel dénouement à cette aventure de l'impérialisme! Il était si prévu qu'il ne m'étonne pas plus que quand les dénouements logiques de mes romans se placent tout seuls sous ma plume. Je m'attendais à ces désastres, à ces douleurs. Ils n'en sont pas plus doux pour avoir été vus d'avance. » (Printemps de 1871.) En attendant que l'aube du lendemain s'éclaire, elle travaille. Et elle reprend, avec sa fille, son habituelle question : « Travailles-tu?

Il faut écrire n'importe quoi. Tu fais des progrès de forme, d'expression et de raisonnement. Il faut tirer de soi ce que l'on a. » (22 juin 1871.) Si Solange n'a pas encore le cœur au roman, qu'elle occupe son esprit à une étude quelconque, à la botanique par exemple, pour laquelle souvent elle a marqué de la curiosité. Mais la botanique elle-même ne l'intéresse plus à cette heure. Et George Sand, en vraie disciple de Rousseau, d'ajouter cette belle leçon à tant d'autres :

« Tes dédains pour la botanique sont des raisons de paresseuse. La nature ne classe pas, mais elle est *classifiable.* Elle suit une ligne d'invention que nous pouvons constater et qui est d'une admirable logique dans sa fécondité toujours originale. Si de lourds savants ont marché sur elle avec de gros sabots, des génies de premier ordre ont su la comprendre. Linné est un grand philosophe et un grand poète. Il a eu le coup d'œil de l'aigle avec la méthode austère du savant. Ses noms sont presque tous beaux. On peut encore suivre sa méthode dans ses grands aperçus et garder ses aphorismes

comme de hautes vérités. La botanique est une étude charmante qui ouvre les yeux de l'artiste et le rend plus artiste. En huit jours, et tout seul, avec un livre élémentaire, on peut non pas la savoir, — on ne possède pas une science sans de longues études et une solide mémoire, — mais être à même de la comprendre et de trouver dans des livres plus détaillés tout le détail qu'on veut s'approprier jour par jour. Apprendre le vocabulaire descriptif, et l'appliquer aux parties de la plante qu'on a sous les yeux, tout est là. Une fois en possession de ces éléments, on ouvre la *clé* qui se trouve au commencement de tous les ouvrages; on examine à la loupe, si la plante est petite; et en dix minutes on trouve son nom, son habitat et ses habitudes. Seulement il faut autant que possible l'avoir entière, racines, fleurs et fruits. Si tu veux en essayer, la *Flore* de Decaisne et Lemahout est très commode pour la France, l'Europe et les exotiques. » (Fin de 1871, ou début de 1872.)

Solange en essaya. Ne créait-elle pas un jardin autour de sa villa *Malgrétout!* Elle se mit en

quête de plantes rares, les étudia, les acclimata. Elle avait d'ailleurs pour la culture l'instinct et le tact de sa mère. Tout venait à merveille sous ses doigts : son jardin révélait ses dons d'artiste, comme chez d'autres femmes la coupe d'une robe, ou l'aménagement d'un salon. Sa villa elle-même, bâtie en partie avec le gain que lui procura la vente d'une fraction de ses terrains, était d'une originalité pleine de saveur. L'intérieur ressemblait à un caprice réussi. « Malgrétout », la maison était la bien nommée. Et Solange se plaisait dans ce cadre créé à son image. Elle en oubliait ses projets littéraires. Cependant, le 26 octobre 1871, elle annonçait qu'elle commençait un nouveau roman : « Je n'y travaille qu'une heure le soir avant de m'endormir. » Sa mère, le mois suivant, l'interroge sur cet ouvrage qu'elle traite comme un somnifère : « Veux-tu songer à travailler un peu ? » Mais Solange, maintenant moins pressée d'argent, se refroidit.

« Tant mieux, reprend sa mère, pour la vente de ton terrain. Ce n'est pas une raison pour ne pas écrire. On a toujours, même quand

le pain est à la maison, quelque bout d'idéal en soi et on le développe en le disant. Comment avaler l'horreur de la vie générale, si on n'a un coin pour se réfugier contre ses caprices ? Le coin matériel, le *home* ne suffit pas. Il y a le nid intérieur, le petit sanctuaire, la petite pagode intellectuelle, si tu veux, que l'âme se bâtit, qu'elle orne à sa guise, et où elle entre de temps en temps pour s'absorber et se refaire. » (27 janvier 1872.)

Maintenant elle n'aura de cesse que Solange n'ait achevé cette nouvelle petite œuvre. Elle sait trop bien que l'inaction lui est mauvaise ; elle sait aussi qu'avec elle tout se commence et rien ne s'achève ; « or, achever, tout est là ». En 1872, elle revient à la charge. En septembre, elle prêche d'exemple en refaisant *Mademoiselle de La Quintinie* « de fond en comble ». En janvier 1873 ; « Pioche ton roman ! » En mars : « Avances-tu ton roman ? » Et ainsi jusqu'à la fin de la correspondance, qui tombe tout à coup en juillet 1873. Elles ne s'écriront plus désormais, parce qu'elles vont demeurer presque porte à porte. Dans l'été de 1873,

Solange acquiert Montgivray, et s'installe dans son cher Berry, exactement entre la Châtre et Nohant, presque au bord de la route qui conduit directement chez sa mère. Un double hasard lui permettait d'accomplir son vœu secret. « Malgrétout » était à peine achevé et meublé, qu'un acheteur de marque, le prince de la Moskowa, en offrait le double de ce qu'il avait coûté. Solange hésita, puis conclut cette affaire avantageuse, et opportune. Ce ne fut pas la maison qu'elle regretta. « Mon pauvre jardin ! ça, c'est le crève-cœur; mes plantes exotiques en pleine terre, mes cyclamens, mes camélias en fleur, et mes bordures de violettes de Parme! Mon *colecia horrida*, surtout ! » Cet exotisme qu'elle regrettait à Cannes, elle allait le transplanter, avec elle, dans le domaine de Montgivray, ancienne propriété des Châtiron ; en changeant de mains, Montgivray restait dans la famille. En même temps, le fonds de nature berrichonne allait ressusciter chez Solange, elle pourrait enfin vieillir au gîte. Du coup, elle finit le roman (ce roman, quel fut son nom?) qu'elle avait rapporté de Cannes ina-

chevé[1] ! Son dernier billet à sa mère (15 septembre 1873) nous la montre se présentant chez Charles-Edmond, et laissant pour lui une lettre de sa mère avec son manuscrit. « Je n'ai pas trouvé Charles-Edmond. Il ne rentrait qu'aujourd'hui. J'ai laissé ta lettre et fait remettre le manuscrit que j'ai encore *retapé* à Paris. » Ce billet est déjà daté de Montgivray.

Ainsi se termine le dialogue de la mère et de la fille. Depuis 1835 nous avons pu le suivre presque sans interruption. Il avait duré près de quarante ans.

Les trois années, à peine, qui s'écoulèrent entre l'installation de Solange à Montgivray et la mort de sa mère, paraissent n'avoir été marquées par aucun incident notable. C'en est un, pourtant, que l'éloignement relatif qui résulta de ce rapprochement. Entre Mont-

1. Il est probable que ce roman de 1873 n'a rien de commun avec celui que Solange fit paraître assez longtemps après la mort de sa mère (en 1887) chez Calmann-Lévy, *Carl Robert*. Dans *Carl Robert*, on retrouve une partie des personnages de *Jacques Bruneau* et deux nouveaux personnages, deux artistes (Robert et mademoiselle Flori). Tous deux sont d'une extraordinaire invraisemblance ; mais les pages fringantes abondent, et certains épisodes sont enlevés avec un surprenant brio.

givray et Nohant il y eut bientôt plus de distance qu'il y en avait eu, naguère, entre Nohant et Cannes ou même Turin. C'était à prévoir. Et George Sand avait prouvé une fois de plus sa sagesse, quand elle s'était opposée, quelque douze années auparavant, à une installation près d'elle qu'elle jugeait prématurée. Maintenant les inconvénients n'étaient plus les mêmes. Pourtant, des froissements se produisirent bientôt, notamment avec Maurice. Nohant était désormais le nid où s'élevaient les gracieux petits-enfants de la grande aïeule, ces enfants auxquels Solange s'intéressait (ses lettres en témoignent), mais dont la vue, malgré tout, rouvrait dans son cœur toujours saignant une blessure profonde. N'écrivait-elle pas, peu après la secousse de l'année terrible :

« Je suis contente de savoir que vous allez bien. Les petites filles... quand elles sont charmantes, ah! c'est la joie de tous les instants de la vie. Mais c'est aussi l'effroi et le tourment au moindre accident. Et quand on ne les a plus, c'est le désespoir *foncier* et pour toujours; un désespoir qui se creuse comme

une solitude dans un cœur, et qui s'y enfonce et s'y étend comme un cancer à mesure que l'on vieillit. Vieillir seule, c'est affreux pour une femme. Les amitiés replâtrent le vide par-dessus les malheurs : elles ne reconstruisent ni ne bouchent rien. L'amitié, cette invention si douce des humains, n'est vraiment qu'un palliatif charmant, qu'un pis aller délicieux. » (26 octobre 1871.)

On s'envoyait des nouvelles de santé, on ne se voyait pas.

La distance entre le castel fleuri de Montgivray et la vieille gentilhommière de Nohant n'était pourtant pas telle, que Solange n'accourût aux premières atteintes du mal qui devait emporter celle qu'elle adorait dans le fond de son étrange cœur. Dans la terrible nuit du 7 au 8 juin 1876, durant ces heures d'agonie où la mourante murmurait, parmi d'atroces souffrances : « Mon Dieu, la mort ! la mort ! » Solange était à son chevet avec le reste de la famille. Peu avant son dernier soupir, vers dix heures du matin, c'est la main de Solange que George Sand porte à sa

bouche « en faisant le simulacre de mordre. Sa fille lui demanda si elle voulait manger. Elle fit signe que oui. On lui fit avaler péniblement une ou deux petites cuillerées de bouillon[1] ». C'est elle, aidée de Solange Marier, qui donna aux restes mortels de sa mère les derniers soins ; elle enfin qui insista pour que, en l'absence d'instructions expresses de George Sand, les funérailles ne fussent point civiles. Un sentiment de convenance supérieure la fit user ainsi d'une latitude sans doute intentionnellement laissée par la morte, latitude qui en elle-même avait assez de signification.

Elle lui survécut vingt-trois années[2]. Ceux qui l'ont connue seulement dans les derniers temps de sa vie ont pu éprouver les impressions les plus singulières, voire les plus contradictoires. Mais la contradiction était le fond même de cette nature. Tête très artiste, cœur naturellement froid, à de certains mo-

1. Henry Harrisse, *Derniers moments et obsèques de George Sand* (1904). Même détail dans la relation manuscrite du docteur Pestel, de Saint-Chartier, relation aujourd'hui entre les mains de sa veuve, et que nous avons pu consulter.

2. Elle mourut à Paris, de l'influenza, le 17 mars 1899.

ments ce cœur battait d'un mouvement désordonné, et emballait tout le reste. L'ancienne jolie femme se décelait à certains soins du visage, à des redressements subits du port et de la taille, à des gestes demeurés séduisants malgré leur dédain. Son esprit était la chose la plus unique et la plus hétérogène : caustique, drôle, supérieur et gavroche, très viril et pourtant très féminin, impétueux en saillies et pourtant capable de profondeur, il donnait l'idée la plus avantageuse de ce que la nature l'avait fait, et surtout de ce que l'étude en aurait pu faire. Tous ses propos en étaient assaisonnés. L'esprit était la chose que Solange dépensait sans compter. Autour d'elle tout respirait l'ordre le plus méticuleux, et un arrangement bourgeois dans une fantaisie d'artiste. Elle préférait ouvertement ses bêtes à ses gens, quoiqu'elle s'attachât même à ses gens. Dans l'amitié, qui pour elle était un sentiment extrême, elle était indomptable. Elle avait des dévouements violents, têtus comme des passions malheureuses. Au fond elle était toute passion, mais passion de tête. Une romantique forcenée, doublée d'une mondaine du second Empire, et

compliquée d'une Berrichonne impénitente, formaient chez elle un amalgame de haut goût. L'impossibilité de réaliser l'unité logique de son moi en fit, de tout temps, une nature à part, et une femme malheureuse. Elle n'acheva pas plus son caractère qu'elle n'achevait ses romans; sa vie fut une succession d'essais; et le plus beau en était toujours la préface. Trop « lionne » pour être uniquement écrivain; trop écrivain pour n'être que « lionne »; trop coquette pour se prendre à l'amour; trop femme pour ne pas le regretter; trop fille de George Sand et trop esprit supérieur pour ne pas mépriser les divertissements de sa vie mondaine et soi-même par-dessus le marché, souvent abusée mais jamais dupe, Solange devait traîner jusqu'à la fin son incurable ennui, approfondi et envenimé par surcroît d'un deuil inconsolable. Un berceau vide, cette pensée l'accompagnait partout; un serpent lui mordait le cœur à toutes les heures. Vouée au spleen par une sorte d'hérédité, elle songea plus d'une fois au suicide, et même un jour elle faillit le réaliser. Elle essaya de croire; là, comme ailleurs, elle n'alla probablement pas

jusqu'au bout. En tout cas, quelle que fût sa religion (et son orthodoxie peut inspirer plutôt un doute), elle dut avoir, comme sa mère, foi en la réunion finale. Et cela put relativement la soutenir. Il lui fut doux de penser qu'elle retrouverait ailleurs l'enfant perdue. Sur la croix de marbre blanc dont sa tombe, comme celle de Jeanne, devait se parer très simplement, elle voulut que l'on gravât le signe de sa souffrance[1]. C'est la « mère de Jeanne, » dont elle a voulu qu'on se souvînt dans le petit cimetière de Nohant. Et, certes, nul ne contestera à Solange Clésinger le titre de mère très douloureuse. Toutefois, grâce à des lettres précieuses, que sa piété a justement conservées, nous savons aujourd'hui qu'il faut ajouter à ce titre celui de fille très aimante et très aimée de George Sand.

1. « Gabrielle-Solange Clésinger, née Dudevant-Sand, *mère de Jeanne*, née à Nohant le 13 septembre 1828, morte à Paris le 17 mars 1899. »

FIN

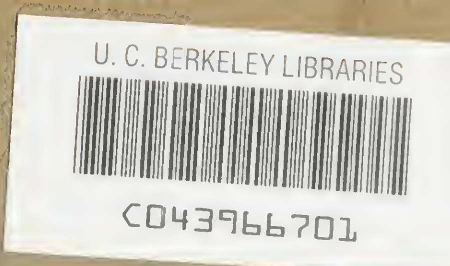
TABLE

—

TROISIÈME PARTIE

APRÈS LE DEUIL. — VOYAGES. — ESSAIS LITTERAIRES. DERNIÈRES LETTRES (1855-1873)

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12186-6-05. — (Encre Lorilleux).


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C043966701

